à

Monsieur Benjamin Sulte

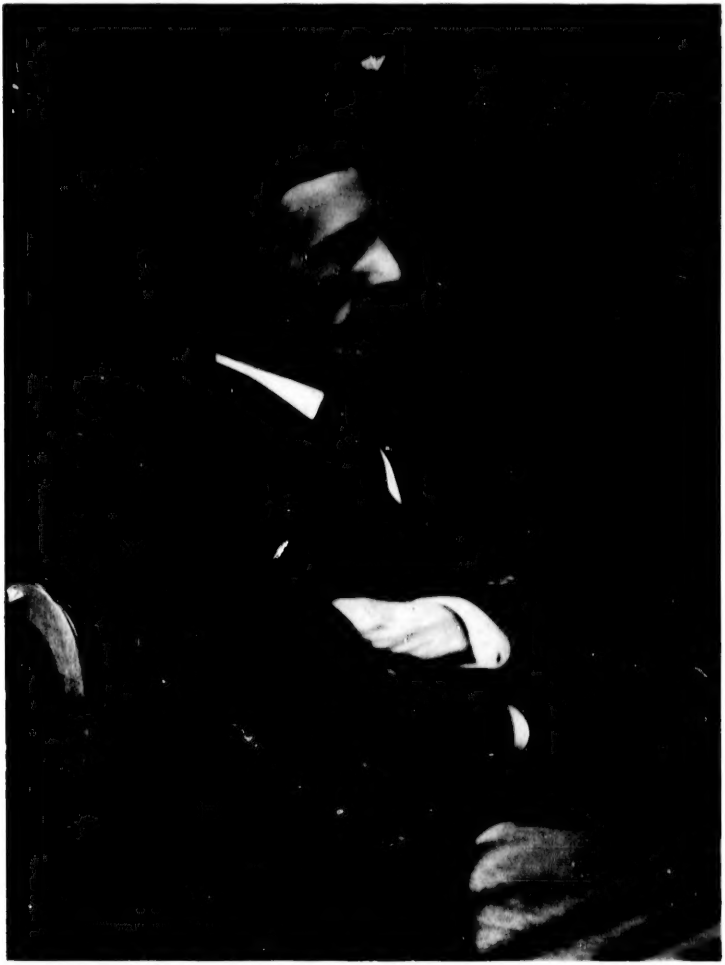
with

the kind regards of

The Author.

Nov. 18th 1876

PREMIÈRE VUE DE JAN-MAYEN.



UN VOYAGE EN YACHT

LETTRES DE HAUTES LATITUDES

RECIT D'UN VOYAGE FAIT EN 1856,
SUR LE YACHT LE "FOAM"

EN

ISLANDE, A JAN-MAYEN ET AU SPITZBERG

PAR

LORD DUFFERIN

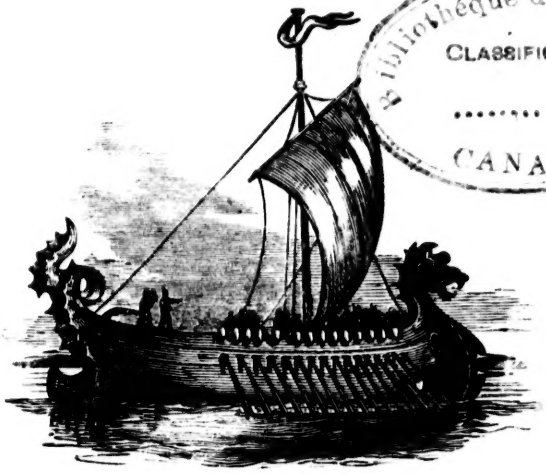
GOUVERNEUR-GENERAL DU CANADA

TRADUIT, AVEC LA PERMISSION DE SON EXCELLENCE,

PAR

T. P. BEDARD.

Bibliothèque du Parlement
CLASSIFICATION
CANADA.



MONTREAL

LA COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS

1876

R
DL
9
D85
1876

PREFACE

PARMI les différentes marques d'encouragement qui, de temps à autre, ont accueilli ce petit livre, il en est peu qui soient aussi flatteuses que celle qui a eu pour résultat sa publication en langue française. De fait, un livre qui est jugé digne d'être traduit se place au rang des ouvrages de prédilection. Mais, laissant de côté toute considération de cette nature, si chère à la vanité d'un auteur, je ne puis me défendre d'un plaisir tout particulier en pensant que l'honneur que vient de recevoir mon faible travail me crée des relations familières et agréables avec ceux de mes concitoyens du Canada qui parlent le français—non-seulement avec ceux qui sont en relations d'affaires publiques, et qui, à cause de cela, ont la bonté de prendre intérêt à tous les actes de leur gouverneur-général, mais encore avec les lecteurs de la jeunesse de la Puissance, pour qui des récits de voyages et des aventures ont plus d'attrait que toutes les lois passées par le parlement et la politique des hommes d'Etat.

D'ailleurs, je ne suis pas le premier de ma famille qui aura eu l'audace de faire appel à la critique bienveillante d'un public français. Il y a trois siècles, l'un de mes ancêtres fut chargé par sa souveraine (la belle

et malheureuse reine Marie d'Ecosse) de représenter sa justice dans la magnifique province du Poitou, sur laquelle elle avait, comme reine douairière de France, gardé sa juridiction après être montée sur le trône d'Ecosse. S'étant familiarisé avec la langue de sa patrie adoptive, il rédigea (en bon vieux français du temps) une biographie de sa bien-aimée souveraine, la première biographie d'elle qui ait jamais été écrite. Bien qu'elle porte trop l'empreinte de ses prédilections personnelles pour être reçue par la postérité comme un récit impartial des malheurs de cette reine, ce mémoire est encore cité comme autorité par les historiens, et, avec quelques pièces littéraires comprenant une couple de poëmes en l'honneur de Charles IX et d'Henri IV, a fait inscrire son nom sur le catalogue illustre des auteurs français.

Son descendant, chargé par une reine (dans les veines de laquelle coule le sang de la belle reine d'Ecosse) de la représenter parmi la bienveillante population du Canada, et naturellement encouragé par l'exemple de son aïeul, sollicite pour cet ouvrage l'accueil cordial du public canadien.

DUFFERIN.

Ottawa, 1876.

PREFACE DE L'EDITION CANADIENNE*

UN CYNIQUE a dit qu'après un certain laps de temps écoulé, le retour à la vie de nos plus chers parents nous causerait souvent autant de perplexité que de plaisir.

Quoique cette opinion doive frapper désagréablement les oreilles de la Constance, j'avoue que j'éprouve un sentiment d'embarras analogue, quand je me vois tout-à-coup, après tant d'années, confronté avec cet autre moi-même qui reparaît dans les pages suivantes; mais on me dit que la société sympathique avec laquelle je vis maintenant, et dont les destinées sont temporairement liées aux miennes, trouverait quelqu'intérêt dans le récit des aventures d'un voyage en yacht fait par leur gouverneur actuel pendant sa jeunesse.

Je n'aurais cependant jamais, pour cette seule considération, eu la hardiesse d'apparaître comme auteur devant le public de ce continent, puisque sa position géographique et son mode d'administration permettent à ses habitants de se procurer les chefs-d'œuvre de la littérature européenne, sans s'occuper des ouvrages sans mérite, ou des fâcheuses réserves des droits d'au-

* Edition anglaise publiée à Toronto, en 1873, par Adam, Stevenson & Cie.

teur. Une fois, il est vrai, grâce à "l'esprit d'entreprise" d'un éditeur transatlantique, dont je tairai la nationalité, une édition mutilée de ces "lettres" a obtenu une publicité éphémère, dans une revue de province. Mais, bien que dans la préface de sa piraterie, mon spirituel impressario ait dit qu'il avait chargé, moyennant un joli salaire, un lord anglais de découvrir le Pôle Nord et de donner un récit de ses aventures dans son *Magazine*, et que, pour mieux colorer sa fiction ingénieuse, il ait eu le soin de changer les dates, les époques et les adresses de mon récit, la spéculation ne semble pas avoir été heureuse, puisqu'aucune part de ses profits n'est encore tombée entre mes mains.

Nonobstant cette expérience décourageante, j'espère que le lecteur canadien, à part l'intérêt personnel qu'il peut porter à l'auteur, ne sera pas fâché de consacrer, de temps à autre, une demi-heure de loisir à lire la description de ces contrées lointaines qui partagent avec la Puissance du Canada la même aurore aux teintes vermeilles, et qui, pendant l'hiver, sont enveloppées dans le même blanc manteau; dont les anciens marins, cinq cents ans avant Colomb, sillonnèrent le golfe de son Saint-Laurent et allèrent se heurter sur les promontoires de son Acadie, et dont les habitants d'aujourd'hui, par la simplicité de leur mœurs, leur noblesse de caractère et leur courtoisie, la liberté de leurs institutions politiques et leur mâle énergie, personnifient, dans leurs moindres détails, les qualités, les vertus et les connaissances propres à un grand peuple du Nord.

Je serais disposé à terminer ici ma courte apologie de cette édition, si je n'étais pas tenté de saisir cette occasion de répondre à une question qui m'a été faite bien souvent : "Qu'est devenu Wilson ?"

Ce bon et fidèle serviteur resta avec moi pendant plusieurs années après mon retour du nord, environné comme d'une espèce d'auréole héroïque, aux yeux des dames de sa connaissance et de la société qu'il fréquentait. Plus tard, il m'accompagna dans une croisière de dix-huit mois que je fis dans la Méditerranée, ainsi que dans ma visite en Syrie, lorsque j'y fus envoyé comme commissaire de l'Angleterre; mais ni l'éclat éblouissant du soleil du midi, ni les splendeurs de l'Orient ne purent changer la tristesse de son caractère. Dans une atmosphère plus conforme à son humeur, celle des tombeaux d'Egypte, il eut cependant un mouvement de gaîté passagère ; lors de l'exhumation accidentelle d'une momie, et pendant nos relations avec la mort et ses accessoires, lorsque je faisais faire des fouilles à Thèbes, il eut jusqu'à des accès d'hilarité.

Des Pyramides, il n'en pensait pas grand'chose, jusqu'à ce qu'il eut appris qu'elles avaient servi de sépulcres ; mais quand nous quittâmes les hauteurs de Gizeh, je remarquai qu'il avait choisi deux crânes comme souvenirs les plus convenables de sa visite. La tête enveloppée jusqu'aux sourcils dans les plis d'un turban jaune, drapé dans un manteau arabe aux couleurs variées, assis gravement sur un âne, ses deux figures décharnées grimaçant sous ses bras—la sienne était la moins gaie des trois—il avait, je l'avoue,

l'apparence d'un *fantôme* et d'un *sorcier*, lorsque, par un beau couchant empourpré, nous passâmes près des tombeaux violés des Pharaon pour regagner nos embarcations.

Il continua jusqu'à la fin à communiquer avec moi très-solennellement, et en employant des phrases lugubres.

Un jour, à Thèbes, j'étais dans mon lit, accablé par une forte attaque de fièvre; mes nerfs étaient dans cet état d'irritabilité particulière à la maladie sous le climat des tropiques; tout à coup, Wilson entra dans ma cabine et me dit de sa voix sépulcrale: "S'il vous plaît, milord, le *corps* est rendu à bord." C'est ainsi que, voulant l'ennoblir, il dépréciait une momie que mes gens avaient apportée d'un temple que j'avais récemment découvert.

Ses visites au chevet des malades n'étaient pas toujours aussi inoffensives. Quelques mois après, à notre arrivée à Beyrouth, nous trouvâmes à l'hôtel un voyageur frappé de la fièvre de la Syrie, maladie terrible qui pardonne rarement. La vie du malade tenait à un fil. Les médecins avaient ordonné le repos le plus absolu; chaque personne de la maison, en passant près de sa porte, retenait sa respiration et marchait sur la pointe du pied. Seule, une dame charitable, qui s'était constituée sa garde-malade, avait la permission de le visiter; mais, pendant une fatale après-midi, elle s'absenta pour aller à l'église, car c'était un dimanche.

De suite, Wilson vole auprès de sa victime, et, se glissant sur une chaise à la tête du lit, il murmurait,

en les entrecoupant, ces paroles encourageantes: "Eh bien, monsieur, vous paraissez très-mal."—" La fièvre de Syrie, je sais ce que c'est, monsieur."—" Les gens disent qu'on n'en revient pas de la fièvre de Syrie."—" Je suis Wilson, monsieur." Le Wilson qui, avec sa mine de revenant, se révélait ainsi prit ensuite congé du malade, qui eut la chance exceptionnelle d'en réchapper et qui racontait, plus tard, les incidents de cette visite.

Je pourrais multiplier les paragraphes en racontant cent traits analogues du caractère lugubre de mon pauvre serviteur. Il me serait plus difficile de donner une idée exacte de toutes ses bonnes qualités. Il n'y a que ceux qui ont beaucoup voyagé dans les pays lointains qui peuvent comprendre tout ce que les services d'un aussi fidèle compagnon peuvent avoir de charmes, en même temps qu'ils procurent le confort et la sécurité. Si, par-ci par-là, j'ai essayé d'égayer mon récit en racontant des faits auxquels mon pauvre serviteur prenait part, dans notre vie de chaque jour, le lecteur s'apercevra que c'est une main amie qui a guidé la plume. Encore aujourd'hui, je ne me prépare jamais à un voyage sans donner au compagnon que j'ai perdu une pensée de regret.

Quelque temps après notre retour en Angleterre, la santé de Wilson se trouva affectée par une maladie inconnue qui, peu à peu, présenta des symptômes alarmants, et, après beaucoup de souffrances qu'il supporta avec une grande patience, il mourut à Wimbledon, à l'hôpital des incurables.

Ottawa, 1873.

Dramatis Personæ.

SIGURDR, *fils de* JONAS, *Islandais, étudiant en droit.*
CHARLES E. FITZGERALD, *chirurgien photographe, botaniste.*
LORD DUFFERIN, *navigateur, narrateur, artiste.*
WILLIAM WILSON, *valet, jardinier, colon du Cap.*
ALBERT GRANT, *commis aux vivres, horloger, taxidermiste.*
JOHN BEVIS, *cuisinier-chef.*
WILLIAM WEBSTER, *second cuisinier, charpentier, grenadier, plus tard laitier.*
EBENEZER WISE, *maître d'équipage, mineur californien.*
WILLIAM LEVERETT, *contre-maître.*
WILLIAM TAYLOR, *boucher.*
CHARLES PARNE,
THOMAS SCARLETT,
THOMAS PILCHER, } *matelots.*
HENRY LEVERETT,
JOHN LOCK,
WILLIAM WINHALL, *mousse.*
La voix d'un capitaine français.
Un attrappeur de moustiques allemand.
Un coq de village matineux.
Une chèvre.
Un renard islandais.
Un ours blanc.
*Dames et Cavaliers parlant l'*ISLANDAIS, *le* NORSE, *le* LAPON *et le* FRANÇAIS.

LA SCÈNE *est tantôt à bord du* "FOAM," *tantôt en* ISLANDE, *au* SPITZBERG *et en* NORVÈGE.

GOD SAVE THE QUEEN!

A LA FIGURE DU "*FOAM.*" Pages 12, 28, 174

I

IMAGE calme et pure, aimable entre les belles,
  Prise au fin type anglais qui brille à nos foyers ;
Compagne qui daigna, sur des routes nouvelles,
  A travers les brouillards, conduire les nochers.

II

Les hardis matelots acclamaient ton audace,
  Les dauphins se jouaient devant notre éperon,
Et les fiers bâtiments qui coupaient notre trace
  Savaient te rendre hommage en baissant pavillon.

III

Vas donc, porte-étendard de la fortune heureuse !
  Ton prestige aplanit le chemin devant nous,
Et tu calmes la vague ardente et furieuse
  Comme, au temps du roi grec, fit un peuple à genoux.

IV

La tempête qui gronde approche avec furie.
  Ton sourire la brave—et les flots, entraînés,
Changeant sous ton contact, ainsi que par magie,
  Vont entourer tes bras de voiles étoilés.

V

Et voila que la lame à petit bruit caresse
  La cuirasse de bronze heurtant les flots amers :
Les naïades ainsi saluaient la déesse
  Qui parut au soleil sortant du sein des mers.

VI

Mais un effort puissant vient soulever l'abîme !
  Le flot présomptueux escalade le pont,
Et sur ta lèvre même on le voit qui s'anime ;
  Il t'enlace, et dépose un baiser sur ton front.

VII

Le vent capricieux dérobe à ta figure
  Des baisers qu'il emporte, en triomphe, au lointain ;
De rafale en rafale, il t'assiège, il murmure
  Contre la loi qui dicte un rapide destin.

VIII

Cette brise nous mène aux austères rivages
  Où l'hiver éternel a jeté son manteau,
Où le soleil de juin ébauche des mirages,
  Puis, tout déconcerté, s'en retourne aussitôt.

IX

Encore dans ces lieux, ta beauté gracieuse
  Fait descendre le calme—et le vieil océan
Repose devant toi, car sur ta trace heureuse
  L'été semble marcher avec enchantement.

X

Dans les passes du Nord, sur les confins du monde,
  Comme un troupeau de loups les banquises rôdaient ;
Ton sourire, épiant leur course vagabonde,
  Les dominait de loin :—ces géants reculaient.

XI

Leurs grands pics sourcilleux se rangeaient sur deux rives,
  Semblables aux vaisseaux qu'un amiral conduit.
Par ce blanc défilé, sur les ondes captives,
  Tu passais, rayonnante, en reine que l'on suit.

XII

Et nous, les mariniers, tes serviteurs fidèles,
D'une âme confiante, au milieu des périls,
Nous te suivions toujours vers ces plages nouvelles—
Comme le vieux Douglas qui suivait ses défis—

XIII

Jusqu'à ce que mon cœur, en ces jeunes années,
Conçût un saint respect pour tes nobles appas.
Tel qu'un ange d'amour qui tient mes destinées,
Je te voyais surgir au devant de mes pas.

XIV

Quand, donc, au gré des vents, notre nef étrangère
Prit un léger repos sous quelques cieux déserts,
Faudra-t-il s'étonner que notre troupe entière
Ait couronné ton front de rameaux toujours verts ?

XV

Faudra-t-il s'étonner d'un effort poëtique !
Ma fragile guirlande est posée à tes pieds,
Image qui m'attache au foyer domestique,
Tandis que les ennuis par toi sont oubliés.

XVI

Pendant que nous voguions en ce farouche empire
Où l'aurore est lugubre et les sentiers déserts,
Mon esprit inquiet, trompé par ton sourire,
S'éveillait, tout en rose, aux bords des sombres mers ;

XVII

Je revoyais l'Ecosse, aux collines riantes ;
Ces bois, qui du château cachent les hautes tours ;
Ces vallons, ces ruisseaux, ces pelouses bruyantes
Où se jouent dans les fleurs Edith et les amours !

Traduit de la poésie anglaise de l'auteur par

BENJAMIN SULTE.

12 février 1876.

——"C'est une chose étrange que dans un voyage sur la mer, pendant lequel il n'y a rien à voir que le ciel et l'eau, les hommes croient devoir tenir un journal, tandis que dans un voyage sur la terre, où il a tant à observer, la plupart s'en dispensent; comme si les éventualités étaient plus propres à être enregistrées que les observations."—BACON.

Jamais un traducteur de haute latitude
n'aurait porté si loin l'emploi du singulier
Pour donner à ce titre un faux-semblant d'étude
Et se faire un renom aussi particulier.

B. Sulle

LETTRES

DES

HAUTES LATITUDES

LETTRE I

CONTRE-TEMPS AU DÉBUT DU VOYAGE

Glasgow, lundi, 2 juin 1856.

Notre départ n'a pas été heureux. Hier matin, en passant à Carlisle, on me remit un télégramme m'annonçant le fait que le *Foam* avait été obligé de faire escale à Holyhead en conséquence de la maladie soudaine de mon maître d'équipage. Comme le succès de notre expédition dépend entièrement de notre départ avant que la saison soit plus avancée, vous pouvez penser combien il est désagréable d'éprouver ce contre-temps au début. Je ne connais encore rien de la nature de la maladie qui l'a saisi, néanmoins j'ai ordonné que le yatch se rende d'abord à Oban, et j'ai renvoyé le docteur à Holyhead pour donner ses soins au malade ; c'est déjà à bonne heure pour lui d'entrer en fonction.

LETTRE II

L'ISLANDAIS.—UN MODERNE SIR PATRICK SPENS

Greenock, mardi, 3 juin 1856.

Je trouvai l'Islandais guettant mon arrivée et se promenant de long en large, dans la chambre du café, comme un ours du nord.

D'abord, il était un peu timide, n'ayant pas eu beaucoup occasion de pratiquer son anglais, et il s'écoula quelque temps avant que je pusse le mettre parfaitement à son aise. Il y a quelque chose de si franc et de si honnête dans sa figure et dans son maintien, que je suis sûr qu'il deviendra un agréable compagnon ; comme il n'y a pas d'aversion plus intense que celle que l'on éprouve à l'égard d'un compagnon de vaisseau désagréable, cette assurance m'a remis d'une grande anxiété, et j'aime à croire que désormais je compterai Sigurdr (prononcez Segurthur) le fils de Jonas, au nombre de mes meilleurs amis.

Comme beaucoup d'Anglais instruits même pensent fermement que les Islandais sont une race de "*squaw-much*" *, de mangeurs de graisse de baleine, qu'ils sont vêtus de peaux de veau marin, je pense qu'il n'est que juste de vous dire que Sigurd est vêtu d'une ample redingote de drap, qu'il porte tous les incon-

* Emprunté à l'argot anglais et signifiant esquimaux.

vénients de la civilisation; son chef est même surmonté de l'orthodoxe tuyau du dix-neuvième siècle. Il est âgé d'environ vingt-sept ans, il a l'air très-intelligent, et, toutes les femmes seraient d'accord là-dessus, il est charmant à voir. Un front haut, droit, les traits délicats, les yeux bleus foncés, la chevelure et la barbe chatain-clairs, et le teint de lady S——d. Sa jeunesse s'est passée en Islande, mais il réside maintenant à Copenhague où il étudie le droit. Après la présentation faite par un ami commun, il s'est engagé à venir avec nous, et à me faire les honneurs de son pays natal. " Hélas ! où pourrai-je trouver un habile nautonnier pour guider ma légère nacelle ?" Tel était, hélas ! le refrain de ma chanson depuis ces quarante-quatre dernières heures passées dans la tour Tontine, en buvant du mauvais vin de porto ; car, après avoir dépensé une fortune en dépêches télégraphiques à Holyhead, il fut décidé que B * * * ne pourrait venir, et j'ai été obligé d'élever un marin de la marine marchande de Glasgow à la dignité de maître d'équipage.

Un tel arrangement est loin d'être satisfaisant, mais abandonner la croisière est la seule alternative. Néanmoins, considérant que je n'avais que quelques heures à faire des recherches, j'ai été plus heureux que je pouvais l'espérer. J'ai eu la chance de tomber sur un jeune homme hautement recommandé par le capitaine du port. Il était justement arrivé depuis une quinzaine de jours d'un voyage en Australie, et, comme il venait de prendre femme, il était naturellement désireux de ne pas perdre l'oc-

casion de reprendre de nouveau la mer pour quelques mois.

Je pars demain pour Oban, *viâ* Inverary, que je voudrais montrer à mon Islandais. A Oban, je joins le schooner et je me rends à Stornaway, dans les Hébrides, où le voyageur M. Ebenezer Wyse (c'est probablement un descendant de quelque conventionnel de l'ouest), doit me suivre par steamer.

LETTRE III

LOCH GOIL.—LE SAGA † DU CLAN DES CAMPBELL

Oban, 5 juin 1856.

J'ai rarement éprouvé autant de jouissances que pendant . otre voyage d'hier. Etre à la fin débarrassé des odeurs, de la fumée, du bruit et des clameurs de Greenock, pour plonger dans le véritable cœur des montagnes enveloppées des rayons de soleil d'un beau jour d'été, c'était assez pour nous transporter de joie ; l'Islandais jouissait tout aussi bien que moi. Ayant traversé le Clyde qui était tout grouillant d'une quantité innombrable de vaisseaux, ses vagues dansant et étincelant au soleil, nous gagnâmes le majestueux Loch ‡ Goil toujours solennel, dont les eaux, obscurcies par les grandes ombres des montagnes, semblent presque appartenir à un autre élément que celui de la rivière jaune, houleuse, couverte de vaisseaux que nous venions de laisser. De fait, dans l'espace de dix minutes nous avions presqu'atteint un autre monde ; c'était des siècles qui nous séparaient de la partie fumeuse, houleuse du Clyde.

Après une navigation d'à peu-près trois heures, nous atteignîmes la tête du canal ; alors nous prîmes une voiture pour parcourir les plus mauvais chemins

† Legende (de l'Islandais). ‡ Loch, mot écossais qui signifie lac.

de montagne qu'il y ait en Europe, à travers le pays des Campbell les conquérants. Une vigoureuse poussée de trois heures au plus, à travers un vallon désert et sauvage, nous porta sur le flanc d'une ardoisière couleur de mica que possède le Loch Fyne sur son côté ouest, et nous aperçûmes ce que j'ai toujours cru être le plus charmant paysage de l'Ecosse.

Au loin, en bas, à nos pieds, et s'étendant de chaque côté entre les montagnes, apparaissent les eaux azurées du lac.

De chaque côté, entourée d'une étroite ceinture de pâturage et de champs de céréales, la blanche petite ville de Inverary brille comme une pierre précieuse sur le bord de la mer, tandis qu'à droite, au milieu de pelouses, de jardins, d'allées bordées d'arbres dont les branches pendent dans l'eau, s'élèvent les sombres tours du château, le tout environné de montagnes de porphyre disposées en rond, et au-delà apparaissent les sommets fièrement couronnés, aux teintes bleuâtres, de la montagne de Lorn.

C'était un tableau parfait de la paix et de la retraite, et j'avoue que j'étais fier de pouvoir montrer à mon compagnon un si beau spécimen de nos manoirs seigneuriaux de l'île, et qui fut la place natale d'une race de nobles dont les noms brillent, dans l'histoire de leur pays, avec autant d'éclat que les lettres d'or dans un missel enluminé.

En descendant vers le rivage, j'essayai d'amuser mon compagnon Sigurdr en lui esquissant les aventures de la grande maison d'Argyll. Je lui racontai que, dans les anciens jours, trois guerriers vinrent

de Green Ierne pour s'établir dans les plaines sauvages de Cowal et Lochow ; que l'un d'eux, Breachdan le basané, le tout pour l'amour d'Eila aux yeux bleus, traversa le fleuve à la nage, une fois avec un peloton de fil, ensuite avec une corde de chanvre, et en dernier lieu, avec une chaîne de fer, mais cette fois, un courant violent engloutit l'audacieux héros dans un gouffre tournoyant ; comment Diarmid O' Duin, c'est-à-dire fils du " Brun," tua de sa propre main le redoutable sanglier dont la tête surmonte encore l'écusson des Campbell ; comment dans un temps plus rapproché, après que Duncan eut été assassiné, son fils, qui devint ensuite le grand Malcolm Canmore, était encore à la cour de son oncle Northumbrian, avant que la forêt de Birnam eut marché jusqu'à Dunsinane, le premier Campbell, c'est-à-dire *Campus bellus*, Beauchamp *, un chevalier normand et neveu de Guillaume le Conquérant, ayant conquis la main de la dame Eva, seule héritière de la race de Diarmid, devint maître des terres et seigneuries d'Argyll ; comment, six générations plus tard, chacune d'elles s'étant signalée dans son temps, le vaillant Sir Colin créa pour sa postérité un titre plus orgueilleux qu'aucun souverain n'avait le pouvoir d'accorder, qu'aucune forfaiture ne pouvait atteindre, qu'aucun acte de parlement ne pouvait révoquer ; car, quoiqu'il cessât d'être duc ou comte, le chef du Clan Campbell devait demeurer toujours

---

* Peut-être que les Campbell se doutent peu de leur origine normande, et de la transformation de leur nom en Beauchamp, *Campus bellus*, et Campbell.—NOTE DU TRAD.

MacCalan More ; comment, enfin, le même Sir Colin tomba au combat de Cowal sous le sabre de ce fier lord dont la petite-fille était destinée à réunir les honneurs de sa maison autour de la couronne des descendants du vaincu ; comment Sir Neill combattit à Bannockburn côtec à côte avec un Bruce dont il avait épousé la sœur ; comment Colin, le premier comte, rechercha en mariage et conquit la main de lady Isabel, issue de la race de Somerled, seigneur des îles, ajoutant ainsi les galères de Lorn au blason d'Argyll ; comment le comte son successeur mourut à Flodden et son héritier combattit non moins malheureusement à Pinkie ; comment Archibald cinquième comte, dont la femme était à souper avec la reine, sa belle-sœur, quand Rizzio fut assassiné, tomba au champ de Langside, frappé non par la main de l'ennemi, mais par le doigt de Dieu ; comment Colin, comte et jeune général de quinze ans, fut arraché de force, ayant des larmes de rage aux yeux, de la malheureuse escarmouche de Glenlivit où ses braves montagnards furent balayés par l'artillerie de Huntley et d'Errol ; il était destiné à gagner ses éperons quelques années plus tard sur le sol d'Espagne.

Ensuite je lui parlai de la grande rébellion et comment, au milieu du bouleversement des quinze années suivantes, Gillespie Grumach, *l'affreux marquis*—ainsi l'appelait-on à cause de ses yeux louches—le fatal compagnon de Montrose, mit au jeu sa vie et sa fortune dans ce combat meurtrier engagé par les braves de cette génération, et ayant perdu, paya

l'enjeu de sa tête avec tout le calme qu'il convient à un brave et noble gentilhomme, laissant un exemple que son fils, déjà sauvé deux fois de l'échafaud, une fois par la fille de la galante maison des Lindsay, puis fait de nouveau prisonnier et retenu comme rebel, parce que c'était quatre ans trop tôt pour être patriote, que son fils, disons-nous, a noblement imité; comment, à la fin, les nuages de la mauvaise fortune se dissipèrent, et les honneurs s'entassèrent là où seul le mérite existait auparavant ; l'auréole du martyr devint presqu'héréditaire ; il fut remplacé dans la génération suivante par la couronne ducale ; cette couronne elle-même fut redorée plus tard d'une manière moins lugubre par celui qui déjoua Walpole dans le cabinet et vainquit avec Malborough à Ramilies, Oudenarde et Malplaquet ; et enfin, comment, dans le moment même où nous nous entretenons, l'héritier de tous ces nobles souvenirs, le jeune chef de cette race princière, à l'âge de vingt-neuf ans, par la supériorité de son intelligence et l'indépendance héréditaire de son caractère, a déjà conquis la confiance de ses concitoyens et un siége dans les conseils de sa Souveraine. †

Ayant ainsi parfaitement édifié Sigurdr sur les Sagas de la famille, aussitôt que nous eûmes traversé le lac je le conduisis au château et me constituai son cicérone ; je lui montrai en détail les peintures et l'antique mobilier, les faisceaux de mousquets dont les feux causèrent tant de ravages à Culloden ; le portrait

† Je pense que lord Dufferin fait allusion au père du marquis de Lorn, qui a épousé une princesse royale.—NOTE DU TRAD.

d'une belle jeune fille irlandaise, deux fois duchesse, que l'artiste a eu l'heureuse idée de peindre avec une fleur de soleil qui se détourne de l'astre du jour pour la contempler. Gillespie Grumach lui-même, aussi laid et l'air aussi farouche que de son vivant ; les trompettes pour porter la voix de la porte principale jusqu'à Dunnaquaich ; les belles avenues de hêtres plantés par le vieux marquis, ressemblant, avec leurs troncs gris et leurs branches pendantes, aux moines des abbeyes ; la vallée d'Esechasan dans laquelle, le soir avant son exécution, le comte écrivit des vers si touchants ; le vieux et remarquable jardin potager, les ruines de l'ancien château où l'on dit que le major Dalgetty a passé de si désagréables moments ; la croix celtique de Iona ; je montrai toutes et chacune de ces choses avec autant de plaisir et d'orgueil, je pense, que si elles eussent été ma propriété, d'autant plus que l'Islandais prenait un vif intérêt à mon caquetage.

Ayant parcouru en tout sens les bois et les prairies de Inverary, nous jouâmes une partie d'échec et nous nous mîmes au lit passablement fatigués.

Le lendemain matin, avant le déjeuner, j'allai dans une chaloupe à Ardkinglass visiter mes petits-cousins ; je retournai vers midi, nous prîmes une chaise de poste et, traversant le superbe Loch Awe dans un vapeur, nous atteignîmes Oban à la nuit. Là, j'eus la satisfaction de trouver le yacht qui était déjà dans le port, et d'être rejoint par le docteur qui venait justement d'arriver de son expédition infructueuse à Holyhead.

LETTRE IV

A TRAVERS LES SOUNDS *.—STORNAWAY.—ON PLACE LA STATUE DE LA PROUE.—FITZ VA AUX PROVISIONS.—SIR PATRICK SPENS NOUS REJOINT.—ON LÈVE L'ANCRE

Stornaway, île de Lewis, Hebrides,
9 juin 1856.

Nous atteignîmes ces îles de l'ouest avant-hier, après une belle course depuis Oban.

J'avais l'intention de toucher à Staffia et à Iona sur ma route, mais il faisait si noir et par un gros temps, avec un fort vent de sud-ouest, il ne pouvait être question de prendre terre dans une de ces deux îles. Ainsi nous portâmes sur Mull dès le matin, coupâmes le Sound dans la matinée, tournâmes Ardnamurchan sous un double ris du grand mât à deux heures p. m., et débouchâmes dans le sound de Skye le même soir, laissant les hauteurs de Moidart (un de ces Moidart, *sept hommes*, était un ancêtre de votre serviteur), et les bouches du canal hospitalier de Hourn, rougissant au coucher du soleil.

A Kylakin nous fûmes obligés de faire escale pour la nuit, mais levant l'ancre de nouveau au jour, nous prîmes un bon vent le long de la côte de Skye, passâmes Raasa et Rona et nous traversâmes ainsi du Minch à Stornaway.

---

* Mot norwegien qui désigne l'espace compris entre une île et la terre ferme.

Stornaway est une petite ville de pêcheurs qui possède un beau havre, dont, quand nous entrâmes, sortait une flotille de barques destinées à la pêche au hareng, leurs brunes voiles luisant comme l'or, sur une eau sombre et houleuse; lorsqu'elles sortaient pour prendre la mer, les pêcheurs paraissaient peu soucieux des nuages chargés qui bordaient l'ouest et de tous les signes d'une tempête qui approchait. Le lendemain matin elle était sur nous, mais nous atteignit lorsque nous étions à l'abri d'un rocher escarpé ; la tempête passa au dessus de nos têtes sans danger pour nous, et nous donna le temps de faire les derniers préparatifs de départ.

Fitz, dont j'avais déjà eu occasion d'admirer les talents pour découvrir où l'on trouvait les légumes, les volailles et les belles dames d'une place, descendit à terre pour aller aux provisions, tandis que je restai à bord pour présider au placement de notre statue sacrée de la proue ; elle était en bronze et avait été faite par Marochetti ; je l'avais emportée avec moi par chemin de fer, et l'avais reçue sortant du fourneau et encore brûlante. Pour l'accomplissement de cette solennité, j'avais heureusement à mon service un fonctionnaire digne de la circonstance dans la personne du second cuisinier. D'abord soldat aux gardes, il avait échangé l'épée pour le ciseau et il devint charpentier ; subséquemment, ayant conçu une passion pour la mer, il avait porté son attention vers les mystères de la cuisine, et maintenant il navigue avec moi dans l'exercice alternatif de ces deux derniers états. Cet individu combinait heureusement le caractère chevale-

resque inhérent à la profession des armes avec l'habileté de l'artisan et les raffinements de l'artiste ; si vous ajoutez de plus à sa personne une casquette de papier, des vêtements blancs, le couteau sacrificateur passé à la ceinture, tout cela lui donnait une apparence sacerdotale antique ; je ne crus pas mal faire que de le charger de mettre à sa place la statue gardienne du vaisseau, et, après deux heures d'un travail respectueux, j'eus la satisfaction de voir sa belle figure aimée, aux cheveux d'or et au sourire qui devait charmer la malice des éléments, rayonnante comme un heureux présage, placée au-dessus de l'avant de notre vaisseau.

Peu après Fitz arriva le long du bord, après avoir fait parmi les femmes des pêcheurs une campagne heureuse pour les provisions de bouche ; il était assis à l'arrière de la barque, plongé dans les légumes jusqu'aux genoux ; à ses côtés sept jeunes volailles, et sous le bras un coq à l'air très-dissipé ; son ex-propriétaire avait donné à Fitz toute assurance quant à ses qualités. Je suis aussi obligé de mentionner que, de la poche de son habit sortaient deux feuilles de musique avec le nom de " Alice Louisa " écrit d'une main remarquablement belle, ce qui me porta à croire que le *Docteur* n'avait pas entièrement passé ses loisirs à l'acquisition des volailles et des légumes. Le reste de la journée fut consacré à empaqueter nos effets récemment achetés, et à mettre le vaisseau en aussi bon état de propreté que les circonstances le permettaient. Je crois cependant que beaucoup de jeunes *yachtmen* eussent été scandalisés de voir notre

pont encombré de cages à volailles, de sacs de charbon et de plusieurs autres choses nécessaires qui, comme les jambes de la reine d'Espagne, non-seulement ne doivent jamais être vues, mais ne doivent pas être supposées exister à bord d'un vaisseau bien monté et tenu avec soin.

Vers le soir, le vent qui avait soufflé toute la journée s'accrut et devint un véritable ouragan; à neuf heures nous lâchâmes notre seconde ancre, et j'avoue que, assis confortablement autour du feu dans notre chère et brillante petite cabine, entendant le vent siffler dans les cordages, personne de nous n'était fâché de se trouver dans un port pendant une telle nuit, au lieu d'être balloté sur le terrible Atlantique, bien que nous ne savions pas encore qu'en ce temps-là même l'ange destructeur était occupé à frapper la flottille de bateaux-pêcheurs qui avaient si gentîment mis à la mer le soir de notre arrivée.

Vers le matin, la tempête était calmée et le soleil se leva radieux, brillant sur les blancs roulis qui se chassaient les uns les autres vers le rivage; mais un vaisseau de Sa Majesté fumait dans la baie; il apportait de malheureuses nouvelles de désolation pour ce quartier de marins ; il remorquait des barques remplies d'eau, d'autres la quille en l'air, tandis qu'une foule silencieuse de femmes attendait sur le quai pour apprendre sur quelles maisons le malheur allait tomber.

Vers deux heures le paquebot de Glasgow arriva, et quelques minutes après, j'eus l'honneur de recevoir dans mes quartiers quelqu'un qui me parut tenir le

milieu entre l'étudiant allemand et le commerçant dandy ; il portait sur sa tête une curieuse espèce de *smoking-cap*, le dessus retombant cranement sur l'oreille gauche, un habit de chasse vert, et une ample veste de soie tartane garnie d'une chaîne d'or au bout de laquelle pendaient d'innombrables breloques ; des culottes légères et des bottes à la Wellington complétaient ce costume, ce qui faisait que ce personnage avait le moins que possible l'apparence d'un marin. Il paraissait cependant que l'individu en question était M. Ebenezer Wise, mon nouveau maître d'équipage, aussi j'acceptai la recommandation du capitaine C * * * comme un palliatif à la soie tartane ; j'expliquai au nouveau venu la position qu'il devait occuper à bord et donnai ordre d'appareiller dans une heure. Cependant, la chaîne aux breloques innombrables, si fastueusement portée, est, d'après ce que je sus depuis, un ornement dont M. Wyse peut être fier, et l'histoire suivante de son acquisition me réconcilie plus que toute autre chose avec mon maître d'équipage à l'apparence si peu nautique.

Il y a quelque temps, en Australie, il y eut une grande demande de steamers pour les petites rivières; certaines compagnies écossaises s'engagèrent à en fournir. La difficulté néanmoins était de faire traverser l'océan à ces fragiles théières. Cinq partirent l'un après l'autre pour cette expédition fatale, mais elles n'étaient pas à moitié chemin de l'équateur qu'elles sombraient; restait la sixième, avec laquelle on tenta une dernière épreuve. Arrivât-elle à destination, le prix ferait plus que compenser la perte pécuniaire

déjà soufferte, bien que cela ne pouvait ramener à la vie les hommes sacrifiés dans cette spéculation insensée ; cette fois cependant, la hardiesse proverbiale même des marins du port fut domptée, et déjà le cœur avait manqué à deux équipages au dernier moment du départ, lorsque mon ami à la chaîne s'offrit de lui-même pour prendre le commandement. Au commencement du voyage, tout alla bien ; un bon vent (les feux étaient éteints et le vaisseau allait à la voile) conduisit le petit vaisseau dans un court espace de temps incroyable à mille milles au sud du Cap, lorsqu'un jour, comme il marchait devant le vent, l'homme à la barre, effrayé d'une mer qu'il pensait devoir engloutir le vaisseau, lâcha le gouvernail ; le vaisseau fut ébranlé et des tonnes d'eau tombèrent sur le pont. Aussitôt que la confusion du moment eut cessé, il devint évident que le choc avait brisé quelques-unes des plaques de fer et que le vaisseau était en belle voie de sombrer. L'équipage était tellement effrayé qu'après consultation entre eux, les marins de courir aux chaloupes, tout le monde se porta en arrière, et l'on se demandait s'il y avait quelque chose que l'on voulait emporter avec soi. Comprenant la folie de tenter d'atteindre la terre dans des embarcations ouvertes à une distance de plus de mille milles de la côte, Wyse prétexta d'aller dans sa cabine pour aller chercher son compas, son chronomètre, etc., mais il revint immédiatement avec un revolver dans chaque main et jura qu'il tuerait le premier qui tenterait de toucher aux chaloupes ; ce déploiement opportun de sang-froid et de courage

sauva la vie à tous; aussitôt après, le temps s'apaisa; en ceignant le vaisseau par-dessous avec des chaînes, à la manière de Saint Paul, les fentes furent partiellement étanchées, le steamer parvint à sa destination, et, quelques jours après son arrivée, il fut vendu £7,000 stg. En souvenir de gratitude pour les bons services qu'il lui avait rendus, la compagnie fit à M. Wyse, à son retour, présent d'une montre d'or et de la chaîne qu'il porte si glorieusement sur sa veste de soie tartane.

Et maintenant, bonjour; j'entends le clic-clic de la chaîne, on lève l'ancre ; je suis passablement fatigué et épuisé par les tracas éprouvés pendant les deux derniers mois; je suis sincèrement content de prendre la mer, où l'air frais me remettra, je l'espère, dans quelques jours. Ma prochaine lettre sera de l'Islande, et, s'il plaît à Dieu, avant de revoir la terre d'Angleterre, j'aurai plus d'une histoire à vous raconter sur les îles qui sont baignées par les eaux glacées de la mer Arctique.

LETTRE V

LE NORD DE L'ATLANTIQUE.—VAGUES ESPAGNOLES.—NOTRE CABINE PENDANT LA TEMPETE.—LE MAL DE MER AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE—WILSON.— UN PASSAGER SE SUICIDE.—NOUS DEBARQUONS A THULE.

Reykjavik, Islande, 21 juin 1856.

Nous avons débarqué à Thule ! Quand, lors du départ, vous vous lamentiez tant à la pensée que vous ne pourriez pas avoir des nouvelles de notre arrivée sains et saufs, je savais qu'il se présenterait une occasion de vous écrire presqu'immédiatement après notre arrivée en Islande, mais je ne dis rien dans le temps, de crainte que quelque chose ne vînt à retarder ma lettre et que ce retard ne vous fît imaginer toutes sortes de conjectures pénibles au sujet de sa non-réception. Nous avons jeté l'ancre dans le hâvre de Reykjavik cette après-midi. La " *Coquette*," vapeur de Sa Majesté, part pour l'Angleterre lundi ; ainsi, dans l'espace d'une semaine, vous recevrez ma lettre.

Pendant les dix derniers jours, nous avons mené la vie de " l'Hollandais fuyant." Je ne me souviens pas d'avoir eu tant de désappointements ; vents fous, tempêtes et calmes plats, ou plutôt des intervalles pour prendre haleine que la tempête nous donnait de temps à autre pour nous faire prendre de nouvelles forces contre un autre coup de vent ; une grosse mer qui empêchait le vaisseau de marcher même quand

nous étions de côté. Dans l'après-midi du jour où nous avons quitté Stornaway, j'eus une idée de ce que ça allait être: le soleil descendait avec chagrin derrière une rangée de nuages gris, et quand nous fûmes plus haut que les buttes de Lewis, tout le ciel était couvert de lambeaux de nuages, le mercure bas, et un vent de nord-ouest qui allait toujours en augmentant.

Comme deux ans auparavant, j'avais passé une semaine à essayer de louvoyer sous les pics de Sunburgh, sous un double ris de la misaine; j'étais chez moi par un temps pareil; pensant que nous étions là pour longtemps, je fais baisser les huniers, arranger les chaloupes, ôter les voiles du mât d'avant, rouler les câbles et descendre toutes les voiles.

Vers minuit, il s'élevait une tempête qui continua sans intermittence jusqu'à ce que nous fûmes en vue de l'Islande; quelquefois elle devenait ouragan, entremêlé de temps à autre par de soudains acalmie qui nous laissaient pendant une heure dansant sur le sommet des vagues de l'Atlantique, ou vagues espagnoles, comme on les appelle, à tel point que je pensais parfois que les mâts allaient sortir du vaisseau. Pourquoi les appelle-t-on vagues espagnoles? c'est ce que personne ne sait; mais on a toujours entendu dire que les mers, ici, étaient plus mauvaises que dans toute autre partie du monde, et certainement elles ne démentent pas leur réputation. Le petit vaisseau les supportait magnifiquement bien, et plusieurs navires double de sa grosseur auraient été moins confortables. En effet, peu de personnes peuvent se faire

une idée de l'agrément d'une cabine dans ces circonstances. Après être resté sur le pont pendant plusieurs heures, regardant à travers les ténèbres ces murs noirs d'eau montant au-dessus de vous avec une agitation incessante, ou retombant en cataractes d'écume bouillonnantes, le vent sifflant à travers les cordages, la charpente craquant comme si le vaisseau voulait se briser, l'écume et la pluie vous fouettant la figure, tous les éléments déchaînés autour de vous, descendre soudainement dans une petite cabine confortable et éclairée, la lumière dansant sur les tentures indiennes parsemées de boutons de roses, des rayons bien fournis de livres et tous ces innombrables riens qui garnissent ses cloisons, le portrait de la petite Edith qui paraît si souriante, tout, autour de vous, aussi brillant, aussi frais que dans un boudoir de dame dans *May Fair*, la certitude d'être à un bon trois cents milles de tout ennuyeux rivage, tout cela contribue à faire éprouver un sentiment de confort et de sécurité difficile à décrire.

Ces plaisirs, cependant, l'Islandais fut seul à les goûter pendant les premiers jours du voyage. J'étais pris d'une maladie assez grave que je couvais depuis longtemps, et Fitz avait le mal de mer. Je dois dire, cependant, que je n'ai jamais vu personne supporter ce mal avec autant de fermeté et de résolution que lui, et, quand nous serons de retour, la première chose que vous aurez à faire sera de le remercier pour toute la bonté qu'il a eue pour moi dans cette occasion. Pendant que lui-même était presque abattu, il prenait soin de moi d'une manière infatigable, comme s'il eut

recouvré ses jambes de marins ; assis sur le plancher de la cabine, un bassin à un de ses côtés, une spatule et un mortier de l'autre, il me préparait mes pilules, entre les paroxysmes de sa maladie, avec une pertinacité étonnante et qu'on ne saurait trop admirer.

Ce qui est étrange, c'est que sa maladie dura quelques jours de plus que les quarante-huit heures qui sont généralement suffisantes pour mettre le malade sur pied. J'essayai de le consoler en lui représentant combien l'occasion était belle pour lui d'observer les phénomènes du mal de mer au point de vue philosophique, et je dois dire qu'il se mit consciencieusement à l'œuvre pour découvrir quelque remède. Eau-de-vie, acide prussique, opium, champagne, gingembre, côtelettes de mouton, eau salée furent successivement ingurgités ; mais je regrette de dire qu'après quelques minutes, chacune de ces choses était dégurgitée avec une monotone ponctualité. Et même il vint un temps où nous crûmes qu'il n'en reviendrait pas ; la conversation suivante, que j'entendis un matin entre mon domestique et lui, n'était pas de nature à augmenter ses espérances de guérison.

Le nom de mon domestique est Wilson, et de tous les hommes que j'aie jamais rencontrés, celui-là est certainement le plus décourageant. Quelque chose qu'il ait à faire, il est sûr de rencontrer un lion sur son chemin. La vie, à ses yeux, se consume à remplir des seaux percés et à rouler des pierres sur les montagnes ; il est étonné quand le seau retient l'eau et

que la roche reste sur le sommet. Il n'a que peu de confiance dans son étoile, et le succès, avec lui, est presqu'un désappointement. Sa contenance correspond au caractère prédominant de ses pensées : il a toujours l'air découragé, désespéré ; quand il parle, sa voix semble sortir du tombeau. Il brosse mes habits, serre mes hardes, ouvre le champagne avec l'air d'un condamné s'en allant à la potence. Je ne l'ai vu rire qu'une fois, c'est quand il vint m'annoncer qu'une mer avait failli emporter son camarade, le steward, par-dessus bord. Fils d'un jardinier de Chiswick, il fut horticulteur d'abord et émigra ensuite au Cap, où il acquit le teint qu'il a aujourd'hui et qui est d'un vert d'herbe; finalement, il servait comme garçon à bord d'un paquebot de l'Australie.

Pensant sans doute obtenir des consolations de son expérience, j'entends la voix de Fitz, maintenant très-faible, dire d'un ton caressant :

"Eh bien, Wilson, je suppose que cela ne dure pas longtemps ?

La voix du tombeau.— Je ne sais pas, monsieur.

Fitz.—Mais vous avez dû voir souvent des passagers malades ?

La voix.—Souvent, monsieur, très-malades.

Fitz.—Eh bien, en moyenne, comment de temps ça prend-il pour revenir ?

La voix.—Quelques-uns n'en reviennent pas, monsieur.

Fitz.—Bien, mais ceux qui en reviennent ?

La voix.—Je connais un membre du clergé et sa femme qui ont été malades pendant tout le voyage, cinq mois, monsieur.

Fitz.—(Il garde le silence.)

La voix, maintenant, devient sépulchrale.—Quelquefois on en meurt, monsieur.

Fitz.—Oh !

Avant la fin du voyage, ce consolateur de Job tomba malade lui-même, et le *Docteur* se vengea amplement en le droguant.

Quelques jours après, un triste événement eut lieu. Je remarquais depuis quelques jours, comme nous avancions au nord, et que les nuits devenaient plus courtes, que le coq que nous avions embarqué à Stornaway était complétement perdu au sujet de ce phénomène météréologique qu'on appelle le point du jour. De fait, je doute qu'il dormit plus de cinq minutes d'un trait sans s'éveiller dans un état d'agitation nerveuse, ou sans faire entendre son chant. Enfin, quand la nuit cessa tout-à-fait, sa constitution ne put supporter le choc. Il chanta encore une ou deux fois d'une manière sarcastique, et devint fou ; finalement, pris du délire des marins, il gloussa très-bas (probablement en souvenir des champs verdoyants), et, sautant par dessus bord, il se précipita dans la mer. La manière mystérieuse avec laquelle, chaque jour, un nouveau membre de son harem disparaissait avait pu aussi égarer son esprit.

A la fin, le matin du huitième jour, nous commençames à apercevoir la terre. Le temps s'était beaucoup amélioré pendant la nuit, et, pour la première fois depuis que nous avions laissé les Hébrides, le soleil avait eu raison des nuages et les avait mis en fuite à son apparition. La mer, perdant sa couleur plombée, était devenue ondulée et luisante, et, s'assombrissant à l'horizon, elle prenait la couleur bleue

d'un épais saphir; au-dessus, vers neuf heures, s'éleva tout-à-coup au zénith une auréole d'or pâle, telle que celle qui précède une déesse dans une pantomine; ensuite, s'élevant au-dessus de l'eau, apparut une pyramide de neige que je savais devoir être le cone d'une montagne de glace à plusieurs milles au-delà dans l'intérieur de l'Islande. Du moment que nous eûmes une vue de la terre, notre croisière, comme vous pouvez le supposer, redoubla d'intérêt. Malheureusement, néanmoins, la belle matinée ne tint pas sa promesse ; vers une heure, la brillante montagne disparut dans le brouillard, le ciel devint de nouveau comme une coupe d'étain renversée, et nous dûmes revenir à notre vieille pratique de lutter contre le vent. J'étais tellement contrarié de ce retour de mauvais temps, qu'apercevant une baleine qui soufflait à notre portée, je ne pus m'empêcher de suggérer à Sigurdr, fils de Jonas, que c'était l'occasion de se conformer aux traditions de sa famille; mais il s'en excusa en plaidant qu'elles étaient tombées en désuétude.

La montagne que nous avions vue le matin était l'extrémité sud-est de l'île, le point d'atterage d'un de ses découvreurs. †

---

† Il y a dans Strabon le récit d'un voyage fait par un citoyen de la colonie grecque de Marseille, du temps d'Alexandre-le-Grand, vers les colonnes d'Hercule, le long des côtes de France et d'Espagne, plus haut que le canal anglais, et à travers la mer du nord ; il passa une île qu'il appela Thule ; il affirme qu'il se serait rendu plus loin, mais il en fut empêché par une barrière d'une nature particulière : ni terre, ni air, ni firmament, mais un composé des trois, formant une substance épaisse et visqueuse qu'il était impossible de pénétrer. Maintenant, cette même Thule était-elle une des îles Shetland, et la substance infranchissable simplement un brouillard ou l'Islande, et la barricade, un mur de glace ? c'est ce qu'il est impossible de dire. Probablement Pythéas n'était pas allé au-delà de Shetlands.

Ce gentilhomme n'ayant pas de boussole (il vivait A. D. 864), ne sachant pas exactement où la terre se trouvait, prit à son bord, au départ, trois corbeaux consacrés, comme un membre du parlement prendrait trois chiens d'arrêt bien dressés pour chasser dans ses marais. Ayant parcouru une certaine distance, il en lâcha un qui revint aussitôt ; par ce, il jugea qu'il n'avait pas fait la moitié du chemin. Poursuivant sa course, il lâcha le second, qui, après avoir circulé dans l'air pendant quelques minutes avec une apparente incertitude, revint aussi, indiquant, cependant, quelle était la voie la plus courte pour atteindre la terre ferme. Le troisième, en obtenant sa liberté quelques jours après, s'enfuit, et, en suivant la direction dans laquelle il était disparu, Rabna Floki, ou Floki des corbeaux, comme on l'appela ensuite, atteignit triomphalement la terre.

Les véritables colons n'arrivèrent que quelques années après ; car je n'ajoute pas beaucoup de foi à cette histoire des reliques chrétiennes supposées avoir été laissées par des pêcheurs irlandais, et trouvées dans les îles de Westmann. Un roi de la Scandinavie nommé Harold Haarfager (contemporain de notre roi Alfred), ayant assassiné, brûlé, et autrement exterminé ses confrères-rois qui, à cette époque, pullulaient en Norvège en aussi grand nombre que les mûres, consolida leurs domaines en un seul royaume, comme Edgar fit de l'Heptarchie, puis ensuite se mit à restreindre les droits des propriétaires. Quelques-uns d'entre eux, animés de cet amour de la liberté inné chez la race des nobles hommes du nord, plutôt que de se soumettre à cette oppression, se déterminèrent à aller chercher une nouvelle patrie dans les

régions désolées de la mer glaciale. Ils affrêtèrent une galère qui avait la forme d'un dragon, le *Mayflower* de l'époque, et s'embarquèrent avec leurs femmes, leurs enfants et tous les objets qui leur étaient chers; ils virent les bleus sommets des montagnes de leur chère Norvège plonger dans l'océan en arrière d'eux ; un vague rapport que l'on pouvait trouver une autre terre était parvenu jusqu'à eux. Arrivés en vue de l'Islande, le chef de l'expédition jeta dans l'eau les colonnes sacrées provenant de sa première demeure, pour que les dieux vinssent à déterminer le site de sa nouvelle maison ; emportés par la marée, personne ne peut dire dans quelle direction, ils furent à la fin découverts au bout de trois ans, dans une baie presqu'inaperçue du côté ouest de l'île. Ingolf † vint ensuite et s'établit là; la place devint, dans le cours des ans, Reykjavtk, la capitale du pays.

Sigurdr ayant repoussé l'idée de jouer le rôle d'Iphigenie, nous n'avions rien de mieux à faire que de parcourir promptement les cent cinquante milles qui nous séparaient du cap Reikianess. Après avoir voyagé pendant deux jours dans ce but et avoir atteint la vue des îles Westmann, nous tombâmes dans un brouillard et restâmes là. Quelques heures plus tard, il se dissipa et fit place à un beau soleil accompagné d'une chaude brise d'été ridant la surface de l'eau. Devant nous était le cap si longtemps désiré, le Meal-sack, bizarre tronc de basalte qui surgit de la mer, quinze milles au sud-ouest du cap Reikianess ; son sommet plat, blanchi par le guano, ressemble à

† C'était en conséquence de querelle domestique qu'Ingolf lui-même était forcé d'émigrer.

l'ouverture d'un sac de farine; il était à cinq milles de nous. Je me rappelle avoir rarement passé de plus agréables vingt-quatre heures que celles pendant lesquelles nous longions les escarpements de lave crevassés qui forment la côte de Guldbrand-Sossel. Nous faisions la chasse, la pêche, nous prenions des vues au télescope, et puis nous causions de ce que nous allions faire à notre arrivée. Comme Antée, Sigurdr semblait avoir une double vigueur à la vue de sa terre natale, et le Docteur devint presque fou quand, après avoir couché en joue une oie solitaire endormie sur l'eau, l'oiseau s'enfuit au moment où le schooner tressaillait sous un coup de feu.

Le panorama de la baie de Faxa-Fiord est magnifique ; elle a une étendue de cinquante milles d'une pointe à l'autre, l'une courant le long d'un rocher de pierres volcaniques, l'autre s'élevant en tour à la hauteur de cinq mille pieds et formant une pyramide de neige éternelle, tandis qu'à l'entour du demi-cercle s'élèvent les pics de centaines de belles montagnes. Quand on approche du rivage, la scène rappelle beaucoup la côte ouest de l'Ecosse, excepté que tout est plus *intense*, l'atmosphère est plus claire, la lumière plus vivifiante, l'air plus vif, les montagnes plus escarpées, plus élevées, plus tourmentées, comme disent les Français, et plus décharnées, tandis qu'entre leurs bases et la mer se trouve un versant d'un vert sale, parsemé de maisons qui, elles-mêmes, sont d'un vert sale, comme si c'était un pays inhabité depuis longtemps qui aurait été pêché au fond de la mer.

Les effets de lumière et d'ombre sont les plus purs que j'aie jamais vus, le contraste des couleurs est des plus étonnants ; ainsi une montagne jette des teintes

d'or sur les flancs d'une autre teinte du pourpre le plus sombre, tandis qu'au-dessus, dans un ciel azuré, s'élèvent des pics de neige et de glace éblouissants. La neige, cependant, qui sert de cadre au paysage, joue un pauvre rôle à cette saison de l'année. Pendant que j'écris, le thermomètre est au-dessus de 70°. Hier soir nous restâmes sur le pont à jouer aux échecs jusqu'à l'heure du coucher sans penser à faire venir nos paletots, et mes gens vivent en manches de chemises et... dans l'étonnement du climat.

Et maintenant, bonjour ; je ne puis vous dire combien je suis bien de corps et d'esprit. Déjà je me trouve plus fort, et avant que je sois de retour, j'ai la confiance de faire une provision de santé suffisante pour durer à la famille pendant plusieurs générations.

Rappelez-moi à ———, et dites-lui qu'elle paraît trop belle ; sa figure est devenue d'un beau vert brillant, un teint qui fait paraître avec plus d'avantage sa couronne de cheveux d'or. Je voudrais qu'elle eut vu, pendant notre voyage, avec quelle passion les vagues de l'Atlantique jettent leurs bras liquides autour de son cou, et comme ensuite elle se débarrasse orgueilleusement de leurs embrassements, les laissant bien loin derrière elle, se lamenter et gémir.

LETTRE VI

REYKJAVIK. — CONVERSATION LATINE. — JE DEVIENS PROPRIÉTAIRE DE VINGT-SIX CHEVAUX. — CANARDS DE EIDER. — BESSETAD. — SNORBO STURLESON. — L'ANCIENNE COLONIE DU GREENLAND. — FINLANDE. — MARIN GENOIS AU QUINZIÈME SIÈCLE. — DINER ISLANDAIS. — DISCOURS LATIN APRÈS-DINER. — DÉPART DU TRAIN DE BAGAGE.

Reykjavik, 28 Juin 1856.

Bien que son site, comme je l'ai dit dans ma dernière lettre, ait été déterminé par des auspices non moins divins que ceux de Rome et d'Athènes, Reykjavik m'est pas une aussi belle ville que ces dernières, mais ses édifices publics sont dans un bien meilleur état. De fait, la ville consiste en un amas de maisons en bois d'un seul étage s'élevant çà et là, et ayant pignons à grande prétention, bâties le long de la grève de lave ; elle est flanquée à chaque extrémité d'un faubourg de huttes bâties en tourbe.

De tous les côtés s'étend une plaine désolée de lave qui a dû autrefois bouillir à rouge à quelque porte éloignée de l'enfer, et tomber ensuite en sifflant dans la mer. Ni arbre ni buisson ne relève la tristesse du paysage, et les montagnes sont trop éloignées pour servir de cadre aux édifices ; mais devant la porte de chaque maison de marchand qui donne sur la mer, flotte un gai petit pavillon, et, quand vous passez le long des rues silencieuses dont les roues d'une

voiture n'ont jamais soulevé la poussière, des rangées de pots de fleurs qui paraissent aux fenêtres, entre des rideaux de blanche mousseline, vous convainquent de suite que, nonobstant leur apparence sans prétention, dans chaque demeure règne le confort et l'élégance d'une maison tenue par une femme soigneuse.

Grâce à la popularité de Sigurdr parmi ses compatriotes, dès le second jour de notre arrivée, nous n'étions déjà plus sur une terre étrangère. Avec une franche et bienveillante cordialité qui nous prit par surprise, les messieurs de la place nous accueillirent à leurs foyers et nous firent comprendre que nous ne pouvions leur causer de plus grand plaisir qu'en reclamant leur hospitalité. Comme, néanmoins, il est nécessaire, si nous voulons atteindre Jan-Mayen et Spitzberg cet été, que notre séjour en Islande ne se prolonge pas au-delà d'une certaine date, je résolus d'abord de faire nos préparatifs pour notre expedition aux Geysirs et dans l'intérieur du pays. Notre plan à présent, après avoir visité les sources d'eau chaude, est de retourner à Reykjavik et de piquer droit à travers l'île jusqu'à la côte nord, rarement visitée par les étrangers ; e[illegible] nous nous mettrons en mer pour nous re[illegible] Jan-Mayen.

Pour nous [illegible]ormer à cet arrangement, la première chose à faire était d'acheter des chevaux. En conséquence, nous nous rendîmes dans une chaloupe au petit quai qui monte à la maison du marchand qui avait promis à Sigurdr de nous en procurer. Tout ce qui dans le pays n'est pas construit en bois est construit de laves ; le sable est de la lave broyée, la boue dans les chemins est de la pâte de lave, les fon-

dations des maisons sont des blocs de lave, et dans les temps secs vous êtes aveuglé par la poussière de lave. Immédiatement après être débarqué, je fus presenté à un beau gros monsieur qui, d'après information, pouvait, me dit-on, me fournir autant de chevaux que j'en pourrais désirer, et peu de minutes après, je me trouvais lancé dans une conversation en latin au sujet du temps. Ayant soudainement perdu mon nominatif, je conclus d'une manière abrupte par la syncope et un salut auquel mon interlocuteur répondit poliment: "Ita." Beaucoup d'habitants parlent l'anglais, un ou deux le français, mais à défaut de ces deux langues, votre seule chance est le latin. D'abord, j'éprouvai beaucoup de difficultés à broder quelque chose de suffisant pour la conversation, et plus spécialement à éluder les voyelles à la mode romaine; mais un peu de pratique me rendit plus abondant, et je pus à la fin lancer mon *pergratum est* à la figure de ma nouvelle connaissance sans embarras. Dans cette occasion, je pensais qu'il était plus prudent de laisser Sigurdr faire les arrangements nécessaires pour notre voyage, et quelques minutes après, j'avais la satisfaction d'apprendre que j'étais devenu propriétaire de vingt-six chevaux, d'autant de brides et de selles, et de trois guides.

Comme il n'y a pas de chemins en Islande, tout le trafic du pays se fait au moyen de chevaux, en suivant les sentiers que les voyageurs ont tracés depuis des siècles dans les plaines de lave. Comme il y a peu de foin, l'hiver est la saison du jeûne pour le bétail, et ce n'est que lorsque le printemps est assez avancé et que les chevaux ont eu le temps d'en-

graisser un peu en se repaissant de l'herbe naissante, que vous pouvez tenter un voyage. Je fus un peu étonné quand on m'annonça le nombre de chevaux ; mais il paraît qu'avec l'appareil photographique que je tiens absolument à emporter avec moi, et notre tente, il n'y avait pas moyen de partir avec un moindre nombre. Le prix de chaque poney est très-modéré et l'on me dit que je n'aurai aucune difficulté à en disposer après notre expédition.

Ces préliminaires étant heureusement terminés, M. J—— nous invita à aller chez lui où sa femme et sa fille, une charmante personne de dix-huit ans, attendaient pour nous recevoir. Comme le latin ici était parfaitement inutile, nous dûmes confier à Sigurdr le soin de communiquer à nos hôtes toutes les aimables choses que nous voulions leur dire ; mais c'est ma ferme opinion que ce monsieur prit un avantage malhonnête de sa position, et interceptant les fleurs les plus riches de notre éloquence, il se les appropria pour promouvoir ses propres intérêts. Néanmoins, les expressions de notre admiration, telles qu'il souffrait qu'elles parvinssent à leur destination, furent gracieusement reçues et récompensées par une ondée de sourires.

Les quelques jours suivants se passèrent à faire quelques expéditions dans le voisinage, à préparer nos bagages et à rendre des visites. Ce serait trop long pour moi d'énumérer toutes les attentions bienveillantes et hospitalières dont je fus l'objet pendant ce court espace de temps. Qu'il me suffise de dire que je fis beaucoup d'intéressantes connaissances, que je fus mis en rapport avec un grand nombre de

belles figures, et que je pris part à une quantité innombrable de goûters. De fait, rompre le pain, ou, pour parler plus correctement, vider une bouteille avec le maître de la maison, est un élément aussi essentiel d'une visite du matin que de faire un salut ou de presser la main, et refuser de vider votre verre serait aussi incivil que de refuser d'ôter votre chapeau. Dès les temps les plus reculés, comme le dit la vieille ballade du roi de Thule, une coupe était le plus beau présent qu'une dame put offrir à son amoureux. Et dans un des anciens chants d'Eddaic, il est écrit : " Bois, Runes ; ne sais-tu pas qu'il le faut pour maintenir ta puissance sur celles que tu aimes ? Tu en marqueras le nombre sur ta coupe de corne, sur le revers de ta main, et le mot *naud* (*nécessité*) sur ton ongle." De plus, quand on saura que les dames de la maison étaient elles-mêmes les échansons dans ces occasions, on comprendra aisément qu'un refus était hors de question. Qu'est-ce qu'un homme peut faire quand une méchante jeune fille aux cheveux d'or insiste et vous provoque à une rasade, et qu'un sourire muet est son seul moyen d'instance ? Comme de raison, quand même la mort serait dans la coupe, il doit saluer avec grâce, la vider jusqu'au fond, et c'est ce que je fis.

Pour conclure, je suis forcé d'ajouter que nonobstant le caractère bachique qui prévaut dans ces visites, j'en ai tiré d'intéressantes et utiles informations, et j'ai trouvé que les messieurs auxquels j'ai été présenté étaient des personnes d'éducation et de bonne compagnie, qui, en outre, jouissent d'un tempérament jovial et heureux et d'une bonne santé, ce qui con-

tribue à donner à leur conversation un charme particulier.

A cette époque, la population était dans un état de grande excitation : on attendait son Altesse Impériale le Prince Napoléon ; deux jours auparavant était arrivé un grand vaisseau chargé de charbon pour l'usage du steamer qui le transportait. Le jour que nous laissâmes Stornaway, nous l'avions vu louvoyant devant la tempête et tirant une course vers l'ouest ; nous pensions bien qu'il était en destination de l'Islande, mais, comme nous sommes arrivés ici quatre jours avant lui, il faut en conclure que notre course était la meilleure. Le seul autre vaisseau qu'il y ait ici est une frégate française, l'*Artémise*, Commodore Dumas, qui m'a reçu à son bord avec la plus grande bienveillance et une politesse exquise.

Samedi, nous nous rendîmes à Vedey, une jolie petite île verte où les canards couvent et bâtissent leurs nids en enlevant le duvet de leurs propres poitrines. Après que les petits se sont envolés, et que leurs berceaux sont devenus déserts, les nids sont enlevés, nettoyés et préparés pour en faire des oreillers sur lesquels les belles dames de l'Europe posent leurs joues moites et douces, et dorment du sommeil de l'innocence, tandis que les Anglais aux longues jambes et aux larges épaules s'en vont, dans les tavernes allemandes, s'étendre entre deux édredons, comme le jambon d'un *sandwich*, et ne peuvent dormir quoiqu'innocents.

Le jour suivant étant un dimanche, je lus les prières à bord, et ensuite je me rendis à l'église cathédrale, le seul édifice à Reykjavik qui soit en pierre. Il est

de moyenne grandeur, n'occupe pas un site remarquable, et peut contenir trois ou quatre cents personnes. Les Islandais appartiennent à la religion Luthérienne; un ministre luthérien, en robe noire avec une fraise autour du cou, comme nos évêques sont représentés vers le temps de Jacques Ier, donnait le sermon. C'était la première fois que j'entendais parler continuellement l'islandais, et je fus frappé de la douceur et de l'harmonie de ce dialecte, bien que la cadence particulière, se changeant presqu'en chant à la fin de chaque phrase, me déplut singulièrement.

Comme dans toutes les églises où l'on prie depuis le commencement du monde, la majorité de la réunion était composée de femmes, quelques-unes en bonnets, d'autres avec le casque national en soie noire posé avec grâce sur un côté de la tête, avec un long gland de soie flottant sur l'épaule ; d'autres avaient une espèce de mitre bizarre en toile blanche—un dessin pourrait seul en donner une idée; le reste de la toilette d'une dame islandaise, quand elle ne paye pas tribut aux modes de Paris, consiste en un corset noir garni de boucles d'argent sur lequel on jette un manteau en drap orné d'une multitude de boutons d'argent ; autour du cou on met une épaisse collerette de velours orné de filets d'argent, et puis une ceinture en argent, souvent très-artistiquement travaillée; assez fréquemment les ornements sont en or au lieu d'être en argent ; ils reviennent alors très-cher.

Avant de donner congé à l'auditoire, le prédicateur descendit de la chaire, et endossant une splendide chape en velours cramoisi, dans laquelle on dit qu'un évêque des anciens temps a été assassiné, il tourna

le dos au peuple et chanta quelques phrases latines, dans le style même du plain-chant romain. Quoiqu'ils gardent dans leurs cérémonies les vestiges de l'ancienne religion, tel qu'autels, chandeliers, crucifix, peintures qui restent encore dans leurs églises, ils sont de zélés protestants ; ce sont des gens dévots, les plus innocents, les plus simples de cœur qu'il y ait au monde.

Les crimes, les félonies, la débauche, la cruauté sont inconnus parmi eux; ils n'ont ni prison, ni gibet, ni soldats, ni police, et dans leurs manières de vivre, dans leurs vallées solitaires, ils rappellent ces patriarches des anciens jours dont il est dit qu'ils étaient d'une droiture accomplie, évitant le mal et ne nourrissant nul astuce dans leur cœur.

La loi concernant le mariage est cependant assez originale. Quand, par incompatibilité d'humeur, deux époux vivent de manière à se rendre mutuellement la vie insupportable, il leur est permis de s'adresser au gouverneur danois pour en obtenir une sentence de divorce. Si, après le laps de trois ans à compter de la date de la demande, les conjoints sont toujours dans les mêmes dispositions et désireux d'être rendus à la liberté, le divorce est accordé et ils sont libres de se marier de nouveau.

Le lendemain, il fut résolu que nous ferions un voyage d'essai sur nos nouveaux ponies, sous la conduite du savant et jovial recteur du collége. Malheureusement, le temps était bas et pluvieux, mais nous étions déterminés à sortir en dépit de tout, et j'ai rarement fait une plus charmante promenade. Le coursier que Sigurdr avait acheté pour moi était un cheval à

longue queue, longs poils, et à crinière hérissée ; il avait treize palmes de haut, et était d'une belle couleur jaune brillant; il avait une allure admirable, et un pied tellement sûr qu'il aurait pu descendre un escalier à reculons. Le Docteur n'était pas bien moins monté; de fait, le poney islandais est d'une race toute particulière; il est plus fort, plus vite et d'un meilleur sang que ceux des Highlands d'Ecosse; ils descendent probablement de ces ayeux purs-sang qui parcouraient les steppes de l'Asie, longtemps avant qu'Odin et ses paladins ne peuplassent les vallées de la Scandinavie.

Pendant les premiers milles de notre course, nous traversâmes une plaine ondulée de dolorite, et nous parvînmes à une ferme située à la tête d'un petit bras de mer.

Vue à distance, la ferme nous apparaissait comme un petit oasis de verdure, parmi les escarpements rocailleux qui l'entouraient, et, quand nous fûmes plus près, elle nous parut ressembler à des vestiges de terrassement celtique, avec la tombe d'un ou de deux héros au centre ; mais les remparts devinrent tout simplement les toits en gazon de la maison et de ses dépendances, et les terrasses, de simples circumvallations autour d'une étendue de prairies entretenues avec le plus grand soin, qui entourent toujours toutes les fermes islandaises, et qu'on appelle *tùn*. Le mot *tùn* est évidemment identique au mot irlandais *townland*, à celui des Cornouailles *town*, et au mot écossais *toon*, termes qui, dans leur signification locale, ne veulent pas dire une réunion de rues et de bâtisses, mais la cour et les champs qui adjoignent chaque maison ;

de même en allemand nous avons *tzaun*, et en hollandais *tuyn*, un jardin.

Comme nous tournions à droite l'extrémité de la petite baie, nous passâmes à environ quarante verges d'un aigle énorme perché sur la pointe d'un rocher ; mais nous n'avions pas de carabine, et tout ce qu'il fit fut de s'élever pesamment dans l'air, en battant des ailes comme un oiseau de basse-cour, et l'aller s'abattre paresseusement à vingt verges plus loin. Bientôt après, le pays que nous traversions devint plus volcanique, plus sourcilleux, plus crevassé et plus boueux que tout ce que nous avions vu jusqu'alors, et une autre course de deux heures, pendant laquelle nous suivîmes un sentier tellement mauvais que je crus un instant que les chevaux ne pourraient pas avancer davantage, même au pas, nous conduisit à la ferme solitaire de Bessestad. Nous avions encore frais à la mémoire le souvenir des demeures proprettes des campagnes de l'Angleterre que nous avions laissé brillantes des splendeurs d'une belle température printannière et abritées par des ormes séculaires, ce n'est pas étonnant si le paysage que nous avions devant nous nous parut d'une désolation inexprimable. En avant s'élevait un groupe de bâtisses en bois que le temps avait rongées, et des huttes semblables à des glacières entourées d'un petit champ de maigres gazons, et borné, de chaque côté de l'horizon, d'une plaine rocailleuse de lave, le séjour des renards et des corbeaux. Au-delà s'étend une sombre plaine de bruyère, découpée par des intervalles d'un mélange qu'on ne peut appeler ni terre ni eau ; puis enfin le triste océan, tandis qu'au dessus de nos têtes un vent

saturé des âcres senteurs de l'Atlantique venait gémir sur ce paysage désolé. Et cependant, c'était là Bessestad, l'ancienne demeure de Snorro Sturleson.

En laissant nos chevaux et en entrant dans la maison, les choses commencèrent à nous apparaître sous un meilleur jour. Une bonne vieille dame, à laquelle nous fûmes successivement présentés, nous reçut avec l'air d'une princesse, nous conduisit dans sa meilleure chambre, nous fit asseoir sur le sofa, à la place d'honneur, et, assistée de sa nièce, une jeune fille au teint lilas, nommée Jarl Hakons Thora, se mit à nous servir du café, des biscuits et des pâtisseries. De prime abord, la pensée d'être servi par la dame de la maison me causait une impression désagréable, et j'étais toujours à me lever et à essayer, à son grand étonnement, de lui enlever les plats des mains; mais ensuite je parvins à me faire à accepter les services de ces dames sans embarras et avec le même sang-froid que mes compagnons; à la fin même, je me surpris à aimer cette coutume, surtout quand le service était fait par une aussi belle fille que mademoiselle Thora. Pour ajouter à notre contentement, il se trouva que cette jeune dame parlait un peu le français, ce qui fit que nous n'eûmes plus besoin de faire notre cour par procuration, mode de converser que je ne suis pas seul sans doute à trouver peu satisfaisant. Notre hôtesse vit absolument seule; son fils, que j'ai eu le plaisir de connaître plus tard, est bien loin, à Copenhague, où il poursuit une carrière honorable et utile, et il suffit pour la mère de savoir qu'il porte haut la tête parmi les princes de la littérature et les hommes d'Etat de l'Europe, pourvu que de temps à

autre les nouvelles de ses succès et de sa réputation grandissante lui arrivent à travers l'océan.

Je ne vois pas que j'aie rien à vous dire des appartements et de la disposition intérieure de la maison; ils me paraissent semblables à ceux des anciennes maisons de ferme: les murs sont lambrissés en sapin, les escaliers et les portes sont faits avec le même bois. Quelques peintures, une photographie, quelques rayons de livres, une ou deux petites images décorent le parloir; un poële tout reluisant, un massif buffet à tiroirs complétent l'ameublement. Mais n'allez pas, je vous prie, prendre la salle de réception de Bessestad comme le spécimen d'un intérieur ordinaire en Islande. La grande partie des habitants de l'île vit beaucoup plus misérablement. Il n'y a que dans les fermes dont les propriétaires sont à l'aise que les murs sont lambrissés en sapin, ou même seulement partiellement recouverts de planches posées en déclin. Dans la plupart des maisons, les blocs de lave, entre lesquels on met de la mousse, sont laissés dans toute leur rugosité; les poutres sont des côtes de baleine, au lieu d'être en bois. La même chambre sert trop souvent de salle à manger, de chambre de travail et de dortoir pour toute la famille ; un trou percé dans le toit y tient lieu de cheminée, et un crâne de cheval est le fauteuil le *plus luxueux* qu'il soit possible d'offrir à un étranger. Le parquet est celui que la nature a fait dès l'origine du monde; les lits sont simplement de grandes boîtes remplies de plumes ou d'herbes marines. En somme, ce taudis, de nuit surtout, doit tenir ses habitants singulièrement à l'étroit et dans un étrange pêle-mêle.

Après avoir bu plusieurs tasses de café, et consommé au moins un baril de biscuits, nous nous levâmes pour partir en dépit des instances de mademoiselle Thora, qui nous informa que la cafetière avait été de nouveau remplie, et que le café était en voie de préparation. Les chevaux furent sellés de nouveau, et après un échange éloquent de bonjours, de compliments et de sourires gracieux, nous prîmes congé de nos courtoises hôtesses, et nous voilà de nouveau en route par la pluie et le vent. Nous formions une véritable cavalcade islandaise; nous marchions à la file, le recteur en avant ; comme nous avancions en silence au milieu de ces paysages qui ne changent pas, je ne pus m'empêcher de penser à celui dont l'œil d'aigle s'était reposé, il y a six cent cinquante ans, sur ces mêmes crevasses, ces mêmes marais, ces mêmes sommets de montagne, le jour même où sortant à cheval, gonflé d'orgueil à cause de ses richesses, de ses talents et de son influence politique, il s'en allait à la rencontre de ses assassins à Reikholt. A ce souvenir se mêlait aussi celui de la pâle Thora, non pas la petite dame au café et aux biscuits que nous venions de quitter, mais cette autre Thora, si tendre, si fidèle, qui détournait les limiers du roi Olaf de l'asile où s'était réfugié le grand Jarl de Ladé.

Pour vous faire comprendre pourquoi cette antique cabane et ses hôtes solitaires que nous venions de laisser me font souvenir des hommes et des femmes de " mille étés," il me faut auparavant vous dire quelque chose de ce Snorro Sturleson dont la pensée m'obsède tant.

L'Islande a été colonisée, non pas, comme il arrive presque toujours à une terre nouvelle, par de pauvres malheureux, surcroit d'une population surabondante, ou par des criminels et des bandits chassés d'une société qu'ils souillent par leur présence, mais par des hommes qui, dans leur ancienne patrie, possédaient richesses, honneurs, vastes domaines, que le souverain voulait soumettre à un tribut, ce que leur orgueil ne put supporter. Déjà au fait de tous les raffinements de la société et des connaissances littéraires de leur époque, il n'est pas surprenant si, même dans la première enfance de leur république, on trouve ses habitants doués de connaissances intellectuelles qu'on ne pouvait que difficilement supposer dans un pays aussi éloigné.

Peut-être cet éloignement même a-t-il stimulé et porté à un degré presque miraculeux les facultés mentales innées chez ce peuple. Préservés, pendant une longue suite de siècles, des guerres sanglantes et des convulsions politiques plus sanglantes encore, et qui, pendant le même temps, rendirent l'épée du soldat plus importante que la plume de l'écrivain, les colons islandais consacraient leurs longues soirées d'hiver à des occupations intellectuelles, et ils furent les premiers parmi les peuples de l'Europe à se créer une littérature nationale. Ils étaient tellement habitués à se servir plutôt de leurs têtes que de leurs mains, que, si un Islandais était insulté, il se vengeait souvent, non en coupant la gorge de son antagoniste, mais en le tournant en ridicule au moyen de quelque pasquinade ; quelquefois il se vengeait des deux manières. Un roi de Danemark ayant maltraité l'équipage d'un

vaisseau islandais naufragé sur ses côtes, les compatriotes de ces marins, indignés, firent dire au barbare monarque que, par voie de répressailles, ils se proposaient de faire contre lui autant de satires qu'il y avait de promontoires dans son royaume. Presque tous les anciens manuscrits scandinaves sont en dialecte islandais, et les négociations entre les cours du Nord étaient conduites par des diplomates islandais ; les plus anciens travaux topographiques qui nous soient parvenus sont islandais ; la cosmogonie de la religion d'Odin a été formulée, ses traditions doctrinales et ses rites ont été réduits en système par les archéologistes islandais; enfin, le premier travail historique écrit par un Européen dans la langue de son pays, a été le produit du génie islandais. Le titre de cet important ouvrage est: *The Heimskringla*, ou : *Cercle du monde*,* et son auteur était .... Snorro Sturleson ! C'est le récit historique des rois de Norvège depuis les temps mythologiques jusqu'à l'année 1150 de notre ère, c'est-à-dire jusqu'à quelques années avant la mort de notre roi Henry II ; mais cette histoire est déroulée par le vieux conteur avec tant d'art et d'habileté, que cette œuvre réunit tout ensemble la puissance dramatique de Macaulay à la délicate peinture de caractère de Clarendon et à la charmante loquacité de M. Pepys. Ses émouvantes batailles navales, ses tendres histoires d'amour, ses délicieux cancans domestiques sont réellement inimitables. Vous vivez dans le moment avec le peuple qu'il met

* Ainsi nommé parce que *Heimskringla* est le premier mot de la première phrase qui frappe la vue dans le manuscrit.

en scène, aussi intimement que vous le faites avec Falstaff, Percy, ou le prince Hal ; et il y a dans ces vieilles figures des héros de Snorro quelque chose de si grand et de si noble, qu'il est impossible de lire leur existence émouvante, dans ces temps reculés, sans éprouver un sentiment d'intérêt presque passionné. C'est un effet que les froids récits du latin monacal des annalistes saxons n'ont jamais produit chez moi.

La vie de Snorro fut passablement aventureuse et tragique ; sans scrupule, turbulent, cupide, il épousa deux héritières, dont la seconde ne fut pas la remplaçante, mais la compagne de la première. Cet état de choses amena naturellement des difficultés. Ses richesses lui créèrent des envieux, et son excessive arrogance dégoûta de lui ses compatriotes. On le soupçonna de vouloir faire de la république un apanage de la couronne norvégienne, dans l'espoir de devenir lui-même vice-roi ; enfin, par une sombre nuit de septembre en l'an 1241, il fut assassiné dans sa maison à Reikholt par ses trois gendres. Le même siècle qui vit paraître l'œuvre *Hérodotienne* de Sturleson donna aussi naissance au corps entier de la littérature variée de l'Islande, alors même qu'en Angleterre et ailleurs, la composition des livres était entièrement entre les mains des moines, et que la littérature ne consistait qu'en une compilation d'annales sans aucun charme et écrites en mauvais latin. Il est vrai que Thomas de Ercildoune était contemporain de Snorro, mais il est mieux connu de nous comme magicien que comme homme de lettres, tandis que les histoires, les romans, les biographies, les poésies, les statistiques, les nouvelles et les spécimens de toutes

sortes de compositions littéraires, il faut les chercher parmi les maigres restes de ce qui a survécu à la décadence littéraire survenue après l'extinction de la république.

C'est à ces mêmes spirituelles chroniques que nous sommes redevables de la conservation de deux des faits les plus remarquables de l'histoire du monde : la colonisation du Groënland par les Européens au dixième siècle, et la découverte de l'Amérique par les Islandais au commencement du onzième.

L'histoire est des plus curieuses.

Quelque temps après l'arrivée des premiers colons en Islande, un marin du nom de Eric le Roux découvrit un pays au loin à l'ouest, qu'il nomma *Greenland*, terre verte, à cause de son apparence fertile. Dans le cours de quelques années après, les habitants de cette nouvelle terre devinrent tellement nombreux qu'il fut nécessaire d'ériger ce district en un siége épiscopal, et, en 1448, nous avons un bref du pape Nicolas " accordant à ses bien-aimés enfants du Groënland, en considération de ce qu'ils ont bâti beaucoup d'édifices sacrés et une splendide cathédrale, un nouvel évêque et un nouveau personnel de prêtres." Néanmoins, au commencement du siècle suivant, cette colonie du Groënland avec ses évêques, ses prêtres et son peuple, ses cent quatre-vingt-dix cantons, ses cathédrales, ses églises, ses monastères, tomba en oubli, s'évanouit comme un songe. Le souvenir de son existence s'éteint, et les allusions qui en sont faites dans les récits des sagas scandinaves finissent peu à peu par être considérés comme des inventions poétiques, ou comme de pieuses fraudes his-

toriques. A la fin, après un laps de quatre cents ans, quelques missionnaires danois partirent pour aller convertir les Esquimaux, et alors, loin du détroit de Davis, ils découvrirent des vestiges de l'ancienne colonie, ruines de maisons, sentiers, murs, églises, tombeaux et inscriptions. †

Il est impossible de dire quelle a été la catastrophe qui a pu anéantir soudainement ces bons chrétiens, soit qu'ils aient été massacrés par quelques tribus guerrières de natifs, ou balayés jusqu'au dernier homme par la terrible peste de 1349, appelée " la mort noire," ou, conjecture plus terrible encore, ensevelis sous des montagnes de glace descendues de la mer Polaire, le long des côtes de l'est du Groënland ; c'est ce qu'on ne saura probablement jamais, si complète a été leur destruction, si mystérieuse a été leur fin.

page 310

D'un autre côté, certaines traditions relatives à la découverte, par leurs aïeux, d'un vaste continent au sud-ouest semblent n'avoir jamais été éteintes dans la mémoire des Islandais, et dans le mois de février 1477, on vit arriver à Reykjavik, un marin de Gènes, aux traits accentués et aux yeux gris ; il paraissait prendre un grand intérêt à recueillir tout ce que l'on connaissait à ce sujet.

---

† Sur un tombeau était écrit en langue runique ' *Vigdiss M. D. Hvilir Her, Glwde Gude Sal Hennar.* Vigdessa repose ici, que Dieu réjouisse son âme." Mais la plus intéressante de ces inscriptions est celle qui a été découverte en 1824, dans une île de la baie de Baffin, sous la latitude 72o 55' ; elle démontre complétement que les hommes du nord avaient pénétré dans ces régions qu'on supposait n'avoir pas été visitées avant les voyages de nos navigateurs modernes : " *Erling et Sighvatson et Biomo Thordarson, et Eindrid Oddson, samedi avant la semaine de l'Ascension ont fait ces marques et ont débarassé le sol,* 1135." Cette date de la semaine de l'Ascension laisse supposer qu'ils avaient hiverné là, et qu'à cette époque, il y a sept cents ans, le climat n'était pas aussi rude qu'il l'est aujourd'hui.

Il est certain que Colomb — car ce personnage n'était rien moins que lui-même — cherchait à apprendre quelque chose pour se confirmer dans sa noble résolution. Mais nous avons un manuscrit historique qui existe encore, écrit dans tous les cas avant 1395, c'est-à-dire cent ans avant le voyage de Colomb, et qui raconte comment un nommé Lief, pendant qu'il se dirigeait vers le Groënland, fut emporté dans sa course par des vents contraires jusqu'à une côte longue et inconnue qui augmentait en beauté et en fertilité à mesure qu'il descendait au sud, et comment, en conséquence des rapports faits par Lief à son retour, on entreprit des expéditions successives dans la même direction. Dans deux occasions, des femmes semblent avoir accompagné les hardis aventuriers; dans une de ces excursions, le patron d'un vaisseau était une dame, et même deux partis de marins hivernèrent sur cette nouvelle terre, bâtirent des maisons et se préparèrent à coloniser. Pour une raison ou pour une autre, le projet fut abandonné, et, dans la suite des temps, ces voyages anciens furent considérés comme aussi apocryphes que la circumnavigation de l'Afrique tentée par les Phéniciens au temps de Pharaon Necho.

On ne sait trop jusqu'à quelle latitude les hommes du nord parvinrent en Amérique; mais d'après la description que l'on fait des vues, des produits, des habitants, de la douceur de la température, de la longueur du jour au 21 décembre, on présume qu'ils n'ont pu descendre beaucoup plus bas que Terreneuve, la Nouvelle-Ecosse, ou tout au plus la côte du Massachusetts.*

* Il y a une certaine pièce de rocher sur la rivière Taunton, Massachusetts, qu'on appelle pièce Deighton, sur laquelle on remarque de

Le rocher de Deighton ne signifie rien
B. Sulte

Mais revenons à des choses plus substantielles.

Hier, non, avant-hier — de fait j'oublie la date du jour, et je ne sais même pas s'il en eut une; tout ce que je sais, c'est que je ne me suis pas mis au lit depuis que nous avons pris le dîner chez le Gouverneur; le terme dîner est trop modeste pour la réception qu'on nous a faite.

L'invitation était pour quatre heures, et, à trois heures et demie, nous courrions vers le rivage dans une chaloupe; moi, innocent que j'étais, j'avais mis un gilet blanc qui m'allait à merveille.

L'Hôtel du Gouvernement, comme toutes les autres maisons, est bâti en bois, sur le sommet d'une colline; le seul accessoire de dignité dont il puisse être fier est un pauvre petit jardin potager qui orne le devant de l'édifice jusqu'au chemin. Il n'y avait à la porte ni serrure, ni poignée, ni cloche, ni marteau; mais, à notre approche, un domestique se présenta et nous introduisit dans l'appartement où le comte Trampe nous attendait pour nous souhaiter la bienvenue, Après avoir été présenté à sa femme, nous échangeâmes des poignées de mains avec les autres convives, que je connaissais déjà pour la plupart, et je fus heureux de constater que, dans tous les cas, en Islande le monde ne considère pas qu'il soit nécessaire de passer les dix minutes qui précèdent le dîner comme si les invités étaient assemblés pour assister à l'ouverture du testament de l'hôte, au lieu de l'ouverture de ses huîtres.

---

grossiers caractères qu'on supposa longtemps être une inscription runique exécutée par ces voyageurs; mais il ne peut plus y avoir de doute à présent sur cette inscription, qui est d'exécution indienne.

La compagnie était composée des principaux dignitaires de l'île, l'évêque, le juge-en-chef, etc., etc., quelques-uns en uniforme, et tous ayant des figures réjouies. Aussitôt que la porte fut ouverte, le comte Trampe me prit le bras, deux autres messieurs en firent autant à mes deux compagnons, et nous entrâmes dans la salle à dîner. La table était très-bien ornée avec des fleurs, des plateaux et une forêt de verres. Fitzgerald et moi nous fûmes placés de chaque côté de notre hôte, les autres convives suivirent dans l'ordre convenable. A ma gauche se trouvait le Recteur, vis-à-vis de moi, après Fitz, le premier médecin de l'île. Ils commencèrent une série d'opérations dont je n'ai pas un souvenir bien distinct. De fait, les événements des cinq heures suivantes sont en grand désarroi dans ma mémoire, comme une terre qui aurait été défigurée par quelque déluge. Si je puis vous donner quelques détails de ce qui s'est passé pendant cet espace de temps, vous devrez en remercier la solide constitution de Sigurdr, car le Docteur parut presque fou quand je lui demandai de tâter mon poulx; il ne put le trouver, et il m'écrivit la prescription suivante, que je crus être plutôt l'énumération de bouteilles qu'il avait ingurgitées : ‡

J'ai pu m'apercevoir ensuite, d'après le témoignage de ma conscience et de celle d'autrui, que le dîner fut

---

‡ Copie de la prescription du Dr. F... :

Vin claret	iii btls.
Vin champ.	iv btls.
Vin sherry	½ btl.
Vin du Rhin.	ii btls.
Eau de-vie	viii verres.

trigint. poc. ægrot. cap. quotid.

Reik die Martis, Junii 27. C. E. F.

excellent et que nous fûmes médiocrement aidés dans nos rasades; mais, comme avant que la soupe fût finie, j'étais déjà fortement à l'œuvre, trinquant avec mes voisins, on ne doit pas s'attendre à ce que je me souvienne de la carte.

J'étais déjà bien au fait de la manière toute particulière de boire dans la Scandinavie; je sais que j'excelle dans le noble usage d'un verre à vin. J'aurais seulement voulu que vous eussiez vu comme la figure de mon hôte était rayonnante de plaisir quand, pour la première fois, je choquai mon verre contre le sien, et, qu'après l'avoir vidé jusqu'au fond, je tournai le pied en l'air à la manière orthodoxe. Bientôt, cependant, les choses commencèrent à devenir plus sérieuses que je m'y étais attendu. Je savais bien que refuser de boire à une santé proposée, ou vider à demi son verre, était considéré comme une grossièreté. J'étais venu bien déterminé à accepter l'hospitalité de mon hôte avec autant de cordialité qu'elle m'était offerte, je voulais, en un mot, payer de ma personne, et, n'eut-il pas été content de me voir à sa table, j'étais prêt, s'il en était besoin, à rouler dessous; mais au train dont on y allait, il me parut probable que le sacrifice aurait lieu avant la seconde partie du repas; aussi, après avoir échangé une douzaine de rondes de sherry et de champagne avec mes deux voisins, je fis semblant de ne pas remarquer que mon verre n'était pas rempli de nouveau, et, comme le capitaine de marine qui se glissa, pour s'éloigner, entre ses deux adversaires et les laissa ballotant l'un vers l'autre pendant la soirée entière, je me retirai du combat. Mais cela ne faisait pas l'affaire; les convives attendaient poli-

ment, les verres pleins et la mine découragée, que je donnasse le signal des hostilités, comme on devrait appeler ces provocations à boire.

Alors il me passa par la tête une idée méchante, diabolique. Qu'arriverait-il si j'essayais d'enfoncer le Gouverneur, et de le faire rouler sous la table? Il est vrai que j'ai vécu pendant vingt-cinq ans sans toucher à un verre de vin, mais n'étais-je pas ancien petit-fils de mon aïeul, et convenait-il à un pair d'Irlande de reculer? Un peu de réflexion me fit chasser cette idée, et je pensai réellement à m'enfuir de la maison, mais le véritable sang de la famille, je suppose, commença à se faire valoir, et je rendis raison à tous avec un calme presqu'effrayant.

Ensuite, le Recteur proposa ma santé, en anglais; dans le moment, c'était une cruelle moquerie, mais cependant, malade comme je l'étais, je répondis très-galamment en buvant *aux beaux yeux* de la comtesse, puis quelqu'un but au succès de l'Angleterre, et je vois dans le rapport qu'il fut suivi de lord Dufferin qui fit un discours très-savant en l'honneur des anciens Islandais, dans le cours duquel il fit allusion à la découverte de l'Amérique et à la visite de Colomb, Vinrent ensuite une couple de discours en islandais après lesquels l'évêque, dans une magnifique improvisation latine, proposa une seconde fois ma santé, à laquelle, bien que complétement hors de mes gonds, j'eus l'audace de répondre dans la même langue Comme il serait regrettable qu'un tel effort oratoire périt, je vous envoie quelques morceaux choisis de ce discours :

" Viri illustres," je commence, " insolitus ut sum ad

publicum loquendum, ego propero respondere ad complimentum quod recte reverendus prelaticus mihi fecit, in proponendo meam salutem : et supplico vos credere quod multum gratificatus et flattificatus sum honore tam distincto.

" Bibere, viri illustres, res est, quæ in omnibus terris, " domum venit ad hominum negotia et pectora : " " requirit haustum longum, haustum fortem, et haus- " tum omnes simul : " ut canit Poeta, " unum tactum " Naturæ totum orbem facit, consanguineum," et hominis Narura est—bibere.

" Viri illustres, alterum est sentimentum equaliter universale : terra communis super quam septentrionales et meridionales, eâdem enthusiasmâ convenire possunt : est necesse quod id nominarem ? Ad pulchrum sexum devotio !

" Amor regit palatium, castra, lucum : Dubito sub quo capite vestram jucundam civitatem numerare debeam. Palatium ? non Regem ! Castra ? non milites ! lucum? non ullam arborem habetis ! Tamen Cupido vos dominat haud aliter quam alios,—et virginum Islandarum pulchritudo, per omnes regiones cognita est.

" Bibamus salutem earum, et confusionem ad omnes bacularios : speramus quod eæ caræ et benedictæ creaturæ invenient tot maritos quot velint,—quod geminos quottanis habeant, et quod earum filiæ, maternum exemplum sequentes, gentem Islandicam perpetuent in sæcula sæculorum." *

---

* Pour l'avantage de ceux des lecteurs qui ne savent pas le latin, je traduis le discours mémorable que notre jovial Gouverneur prononça dans cette circonstance plus mémorable encore.

"Hommes illustres, n'étant pas habitué à parler en public, je me propose de répondre au compliment que vient de me faire le très-révérend prélat en proposant ma santé, et je vous prie de croire que je suis très-reconnaissant et très-flatté d'un hommage aussi distingué.

"Boire, hommes illustres, est une chose qui, dans toutes les terres, "*vient à la maison, de même que les penchants et les affaires des hommes* * †, elle requiert *un long effort, un puissant effort, et un effort tout ensemble* ‡; comme chante le poëte: *un seul toucher de la nature a fait tout le monde parent* §, et la nature de l'homme est de boire ||.

"Hommes illustres, il est un autre sentiment également universel, un terrain commun sur lequel les Septentrionaux et les Méridionaux s'entendent avec le même enthousiasme—est-il nécessaire que je le nomme ? je veux parler du dévouement au beau sexe. L'amour régit les palais, les camps et les bois ¶. Je ne sais sous quel dénomination je dois ranger votre agréable ville. Un palais ? vous n'avez point de roi ; des camps? vous n'avez pas de soldats; un bois ? vous n'avez pas d'arbres. Cependant, Cupidon vous domine

---

* L'auteur fait remarquer que ses citations ont été heureuses puisqu'elles ont provoqué un agréable effet sur ses auditeurs, et il en donna une traduction avec les références, ce qui est en italique dans cette traduction est citation, je donne les références.

† Paterfamilias, Times.

‡ Apothegm par le feu lord Mountcoffeehouse.

§ Nelson au Nil.

|| Jeremy Bentham.

¶ Vénérable Bède.

tout autant que les autres, et la beauté des jeunes filles islandaises est connue dans toutes les régions.

"Buvons à leur santé et à la confusion des vieux garçons; espérons que ces créatures chères et bénies trouveront autant de maris qu'elles en voudront, qu'elles auront des enfants chaque année, et que leurs filles, suivant l'exemple de leurs mères ,perpétueront la race islandaise dans les siècles des siècles."

Les dernières paroles furent prononcées machinalement, à la manière dont le pauvre vieux doyen de Christchurch avait coutume de finir son *gloria*, dans la cathédrale.

Il y eut encore beaucoup de discours, un grand choc de verres, une conversation comme à la tour de Babel, une espèce de dance autour de la table, et pendant laquelle nous nous donnions successivement la main comme dans la dernière figure des lanciers, un cordial embrassement du Gouverneur, et finalement, le silence, le jour, l'air frais, quand nous nous trouvâmes trébuchant dans la rue.

Maintenant, que faire ? Aller se mettre au lit était impossible: nos montres marquaient onze heures, et il faisait aussi clair qu'à midi. Fitz prétendait, lui, qu'il était vingt-deux heures, mais il était alors arrivé à cette période d'élargissement d'esprit et de développement de l'organe visuel qu'on a coutume d'exprimer par les mots: voir double, bien qu'il prétendisse qu'il constatait seulement l'heure à la manière venitienne. Nous étions à Reykjavik, dans la position de trois viveurs, bien déterminés à nous amuser pendant toute la nuit, mais comment ? nous n'en savions rien. Il n'y avait ni marteaux à voler, ni gendarmes à bonnets.

A la fin, nous nous souvînmes que la femme de l'apothicaire donnait une soirée à laquelle elle nous avait gracieusement invités; en conséquence, nous nous rendîmes à sa demeure. Là, nous trouvâmes quelques officiers français, un piano, une jeune dame, et la soirée devint bientôt un bal. On proposa finalement de danser un *reel*; le second-lieutenant de l'*Artémise* en avait vu danser un lorsque son vaisseau, fuyant la tempête, était allé se réfugier dans la Clyde; la petite dame avait fréquemment étudié les peintures grotesques des dances des Montagnards sur la première page des morceaux de musique écossais; je pouvais danser une jig, le cercle était complet; tout ce dont nous avions besoin, c'était la musique; par chance, la dame de la maison connaissait la chanson de *Annie Laurie*; jouée rapidement, cela fait un air excellent pour un *reel*. Comme vous pouvez le supposer, tout réussit à merveille; nous faillîmes mourir de rire, et j'aurais seulement voulu que lord Breadalbane fût là pour nous voir nous amuser.

A une heure, notre unique danseuse se retira pour se reposer, et le bal fut nécessairement terminé; mais le dîner du Gouverneur nous défendait toujours le lit; nous nous décidâmes à faire une promenade en cutter, vers quelques îles, à environ trois-quarts de mille dans la mer, et je pense que je n'oublierai jamais la délicieuse sensation que j'éprouvai à m'étendre paresseusement sur les banquettes de la poupe, écoutant le bruit des vagues légères venant se briser sur l'avant de notre embarcation, qui glissait amoureusement vers elles. Un paysage fantastique; chaque promontoire dormant silencieusement au milieu d'une

lumière qui n'est pas de cette terre; les prés lointains de Snoefell dont le soleil de minuit, bien que perdu pour nous, ne s'est jamais éloigné; les rochers gigantesques et fatals de Pluton, qui s'étendent tout autour; la vie belle et riante que j'avais menée depuis quelques jours, tout se réunissait pour nous faire entrevoir une existence pleine de nouveautés, de surprises et d'excitation dans cette étrange région arctique, au seuil de laquelle nous faisions alors une pause, en sorte que je ne pouvais assez me féliciter de ma bonne fortune.

Aussitôt, cependant, le frottement de la quille sur le rivage me détourna de mes réflexions; j'avais alors sans m'en être aperçu, de l'eau jusqu'aux genoux, en sorte que je me trouvai complétement éveillé, et dans une bonne condition pour explorer l'île; elle me parut avoir trois-quarts de mille de long; elle n'était pas très-large, mais le plus singulier, c'est que c'était une véritable garenne. De fait, nous ne pouvions pas marcher douze verges sans faire un faux pas, à cause des innombrables terriers dont le sol était chambré; à la fin, en tournant une pointe, nous nous trouvâmes en face d'une douzaine de lapins, assis gravement à l'ouverture de leur clapier; ils étaient blancs, sans oreilles, et avaient des nez écarlates; je fis quelques tentatives désespérées pour saisir quelques-uns de ces singuliers animaux, mais quoiqu'un ou deux se laissèrent approcher de très-près, juste au moment où je pensais ma prise certaine, d'une manière dont je ne puis me rendre compte (je pense qu'il leur poussait des ailes), ils s'enfuyaient comme le vent. Bien plus, si ma vue ne partage pas le développement particulier qui affec-

tait celle du Docteur, je dirais que les lapins s'enfuyaient par couple. Des lapins ailés et au nez rouge, je n'ai jamais lu ni entendu dire qu'il y en eut de cette espèce, et naturellement mon enthousiasme et mon ardeur pour les prendre s'en accrut d'autant; j'avais l'espoir d'en emporter un spécimen dans mon pays pour étonner les naturalistes anglais. Nous parvînmes à en prendre deux qui s'étaient cachés dans leur clapier au lieu de s'enfuir au loin. Ils mordaient, égratignaient comme des chats tigres, et criaient comme des perroquets ; après les avoir examinés de près, je suis obligé d'avouer qu'ils avaient l'apparence d'oiseaux †, ce qui explique peut-être la rapidité de leur fuite. Il me reste seulement une idée confuse de la nature de ces étranges animaux.

A neuf heures, snous revînmes pour déjeûner. Le reste de la journée se passa à aller prendre congé de nos amis et à organiser le train de bagage qui devait partir à minuit sous la conduite du cuisinier. La cavalcade était composée de dix-huit chevaux; neuf seulement devaient être chargés; il y avait deux chevaux pour une charge, que l'on passait du dos d'un cheval sur celui d'un autre, toutes les quatre heures. Les selles étaient grossières, mais faites pour être le plus commodes possible; elles avaient de chaque côté des crampons auxquels étaient suspendus des petits coffres oblongs; on avait mis sur le dos de l'animal des minces morceaux de gazon pour empêcher qu'il ne fût blessé. Ceux de nos effets qui ne pouvaient

---

† Le *Puffin*, *alca artica* ; en Islandais, *Soe papagoie* ; en écossais, *Priest* ; en Cornouailles, *Pope*.

pas être mis convenablement dans les coffres furent mis sur des selles, quelque fût leur dimension et leur poids, chaque pony devant porter 140 livres. L'appareil photographique nous causa beaucoup de trouble et dut être partagé entre deux bêtes. Comme nous devions nous y attendre, les guides qui nous aidaient à empaqueter mirent le bain de nitrate d'argent le dessus en dessous : vous pouvez apprécier la nature du dommage que cela causa.

Enfin, tout finit par être bien arrangé; les fusils, la poudre, les balles, les théières, le riz, les tentes, les lits, la soupe, en un mot, tout était à sa place, quand le malencontreux Wilson vint à moi, le menton balayant presque le sol, et me dit qu'il craignait beaucoup que le cuisinier ne vint à mourir de la course; qu'il n'avait jamais été à cheval de sa vie; que pour lui faire faire un essai, il avait loué un pony le matin même, à ses propres dépens; que le cheval s'était emporté et avec lui le cuisinier; qu'il avait été arrêté, et que le cuisinier avait été ramené à la maison par un honnête Islandais; qu'il était maintenant au lit, et que c'était la position que lui, Wilson, trouvait la plus convenable, vû l'état du malheureux.

Comme la première étape était à trente-deux milles, et qu'il eut fallu rester en selle pendant douze ou treize heures, je commençai à être réellement alarmé au sujet de mon pauvre chef; mais ayant constaté, après enquête, que ces lugubres pronostics étaient entièrement volontaires de la part de Wilson, que l'officier en question était plein de zèle, et qu'il ne demandait pas mieux que d'ajouter à toutes ses autres qualités celle de cavalier accompli, je n'inter-

vins pas. Quant à Wilson lui-même, ce n'était pas étonnant s'il voyait les choses un peu en noir; pour une raison ou pour une autre, il a dû passé la nuit en plein air, et avait choisi pour lit le dessus d'une cage à volailles ; il s'était naturellement éveillé avec une crampe au cou, la figure tournée vers l'épaule gauche.

A deux heures, on alla prendre le goûter chez le Recteur. Le repas eut une grande ressemblance de famille avec le dîner d'hier soir. Durant le reste de l'après-midi, comme les enfants de Job, nous allâmes festoyer de maison en maison, échangeant des présents et des souvenirs, et prenant congé de nos amis. Je laissai au Gouverneur une gravure du dessin de la princesse royale représentant un soldat mourant en Crimée. J'ai reçu du Recteur de la cathédrale quelques livres curieux, les premiers qui furent imprimés en Islande ; j'aurais été très désireux d'avoir quelques spécimens des anciens manuscrits islandais, mais les trésors de la littérature ont été depuis longtemps saccagés dans l'île. Je dois à la bienveillance du consul français le cadeau d'un charmant petit renard blanc, la plus drôle et la plus belle petite bête que j'ai jamais vue.

Ayant pris le dîner à bord de l'*Artémise*, nous ajournâmes à onze heures et nous nous rendîmes sur le rivage, pour être témoins du départ du bagage. Les ponies étaient rangés à la file, la tête de l'un attachée à la queue de celui qui le précédait. Des effets additionnels furent placés çà et là dans les boîtes. Les dernières instructions furent données par Sigurdr aux guides, et tout fut déclaré prêt pour le départ. Le cuisinier s'avança avec l'air d'une *étoile* équestre des-

cendant dans l'amphithéâtre de Astley ; il me fit un salut superbe, et fut aidé pour monter en selle. Mon petit garçon de cabine l'accompagnait comme aide-de-camp.

Le jovial Wilson nous accompagne demain dans une promenade à cheval. A moins que sa tête ne se

WILSON

replace pendant la nuit, il devra monter son cheval la figure tournée vers la croupe, pour voir devant lui.

Nous n'avons pas à craindre le danger de manquer de provisions, car il y a assez d'oiseaux dans l'intérieur du pays pour nourrir une émigration israélite.

LETTRE VII

WILSON A CHEVAL.—UN PLATEAU DE LAVE.—THINGVALLA.—ALMANNAGIA. — RABNBGIA. — NOTRE TENTE. — LA PLAINE CREVASSÉE.—NOYADE D'UNE SORCIÈRE.—DÉBAT PARLEMENTAIRE, A. D. 1000.—THANGBRAND LE MISSIONNAIRE.—UN ATTRAPEUR DE MOUCHES ALLEMAND. — LES MONTAGNES MYSTIQUES.—SIR OLAF.—HECELA.—SKAPTA JOKUL.—LE DÉLUGE DE FEU EN 1783.—NOUS ATTEIGNONS LE GEYSIR.—STROKR.—BONNE FORTUNE DE FITZ. — UNE IRRUPTION. — LE PRINCE NAPOLÉON. — RETOUR. — COMMERCE. — POPULATION. — MUTINERIE.—LA REINE HORTENSE.—LES SEPT HOLLANDAIS.—UN BAL.—HABITS BAS.—VERS LE NORD.

Reykjavik, 7 juillet 1856.

Enfin, j'ai vu les fameux Geysirs, dont tout le monde a tant entendu parler; mais j'ai vu aussi Thingvalla, que personne ne connaît. Les Geysirs sont certainement des merveilles étonnantes ; mais Thingvalla est plus étonnant, plus merveilleux encore, et si l'un vous dédommage d'avoir traversé la mer espagnole, ça vaut la peine, quand même il faudrait faire le tour du monde, d'aller voir l'autre.

Je pense que je puis vous donner une bonne idée des sources d'eaux bouillantes; mais que je puisse vous faire une description quelque peu compréhensible de l'aspect et de la nature de l'Almannagja, de Hrafnagja, et de la vallée de lave, appelée Thingvalla, qui se trouve entre les deux, je doute fort que j'en sois

capable. Avant de venir en Islande, j'avais lu différentes descriptions de Thingvalla, écrites par les premiers voyageurs, et quand je la vis, elle me sembla être une place dont je n'aurais jamais entendu parler ; aussi je pense que j'aurai le même sort que mes prédécesseurs, dont les pages sans effets sont, pour ainsi dire, restées blanches à l'entrée de la vallée qu'ils n'ont pu décrire.

Ayant surveillé, comme je pense vous l'avoir dit dans ma dernière lettre, le départ nocturne du cuisinier, des guides et du bagage, nous retournâmes tous à bord pour passer une bonne nuit, ce dont nous avions tous besoin.

Le départ fut réglé pour le lendemain, à onze heures du matin, et vous pouvez supposer que nous ne fûmes pas fachés de voir, à notre réveil, un brillant et joyeux soleil plongeant dans notre cabine à travers la fenêtre du plafond, et faisant resplendir d'un éclat inaccoutumé la table à déjeuner, couverte de sa blanche nappe et bien garnie de vaisselle.

A l'heure dite, nous gagnâmes le rivage, où les huit ponies (nous en avions chacun deux que nous devions monter alternativement) nous attendaient, tout sellés et tout bridés, devant la maison d'un de nos meilleurs amis. Comme de raison, bien que nous vinsions de déjeuner, l'inévitable invitation à manger et à boire nous attendait, et il nous fallut passer encore une demi-heure à boire, à petits traits, des tasses de café versées pour nous, avec force sourires, par notre hôtesse et sa charmante fille. A la fin, les libations nécessaires étant faites, nous nous levâmes pour partir. Me tournant vers Fitz, je lui murmurai à l'oreille que

j'avais toujours compris qu'il était convenable, en Islande, que des voyageurs, partant pour un voyage, embrassent les dames qui avaient été assez bonnes pour les recevoir, pensant peu qu'il me prendrait au mot. Imaginez mon horreur, quand je le vis soudain,

WILSON A CHEVAL

avec une intrépidité que je lui enviais mais que je n'osais pas imiter, embrasser d'abord la maman, comme prélude, et ensuite aller en avant, de la manière la plus naturelle possible, pour faire les mêmes tendres avances à la jeune fille. J'avoue que je restai muet de consternation ; la chambre tournoyait autour de

moi ; je m'attendais, à chaque minute, à nous voir empoignés par le cou et lancés dans la rue, et que la jeune fille serait prise d'une attaque d'hystérie. Il devint évident, cependant, que c'était la dernière chose qu'elle se proposait de faire, elle s'y prêta avec un naturel qui dénotait l'innocence de son âme.

Avec l'impression toute fraîche de telles faveurs, il n'est pas étonnant que notre départ fût joyeux. Avec une courtoisie toute particulière à l'Islande, le docteur Hgaltelin, le plus joyeux des docteurs, et un autre monsieur, insistèrent pour nous faire la conduite pendant les premiers douze milles de notre voyage ; les pas de nos chevaux résonnérent sur le pontage des rues, et je pense que jamais parti plus joyeux de touristes ne sortit de Reykjavik. En front couraient les trois ponies de rechange, sans brides, sans selles, sans aucun sentiment de responsabilité, lançant leurs sabots en l'air, mordant, hennissant comme de folles bêtes ; venait ensuite Sigurdr, maintenant notre chef, entouré du reste de la cavalcade ; en arrière, à une petite distance, plongé dans une mélancholie profonde, s'avançait Wilson. Je n'oublierai jamais sa mine. Pendant la nuit, sa tête était un peu revenue ; mais par mesure de précaution, je suppose, il avait conçu l'idée de l'enfoncer dans un casque de peau de veau-marin que je lui avais donné pour le prémunir contre le froid de la mer polaire. Mais, comme, dans cette occasion, le thermomètre marquait 81°, et qu'un coup de soleil était la principale chose à craindre, une tonne de fourrure autour de son crâne était à peine nécessaire. Des culottes de matelots, un habit de laine écarlate brillante et des bottes de marin bordées de peau de

chat complétaient ce costume ; et quand il s'avançait avec son air de consternation chronique, sa carabine en bandoulière et deux télescopes sur les épaules, il avait l'air de Robinson Crusoë tout frais peint de pied en cap.

Une marche d'une couple d'heures nous conduisit à la plaine de lave que nous avions traversée auparavant, et à une rivière où nos amis, après nous avoir montré une masse de saumons, prirent définitivement congé de nous après nous avoir fait force bons souhaits de succès. En regardant dans l'eau claire qui murmurait et bouillonnait en passant à travers une écluse en bois, le docteur avait capturé un saumon qui semblait mort et qui avait été pris entre deux barres de l'écluse ; en le retirant, on constata qu'il respirait encore, bien qu'il tint obstinément sa queue dans sa bouche. Il y eut consultation ; les docteurs s'accordèrent à dire que c'était un cas causé par une blessure à l'épine dorsale (nous venions justement de parler du procès de Palmer), et qu'il était parfaitement bon à manger. D'après ce verdict, on lui frappa la tête et on le mit sur la selle de Wilson.

Laissés à nous-mêmes, nous avançâmes aussi rapidement que possible, bien que le sentier à travers la plaine de lave fût tellement raboteux qu'à chaque instant je m'attendais à ce que Snorro (c'est ainsi que j'avais baptisé mon pony) tomberait sur le nez. Une heure après, nous étions au milieu des montagnes. Les vues, pendant cette partie du voyage, n'étaient pas très-belles, les montagnes n'avaient rien de remarquables, ni par leur élévation, ni par leur aspect ; mais, çà et là, nous trouvâmes quelques belles places,

ayant quelque ressemblance avec les parties stériles de l'Ecosse, avec des lacs bleus et tranquilles qui dormaient dans la solitude.

Après avoir erré pendant quelque temps dans une grande vallée qui allait toujours en se rétrécissant, nous arrivâmes à un morceau de terre où se trouvait du gazon ; comme il était trois heures passé, Sigurdr proposa de faire halte. Les chevaux furent débridés, désellés et envoyés dans le pâturage ; pour nous, nous prîmes place sur un monticule exposé au soleil afin de manger un morceau. Pour la première fois depuis que j'étais débarqué en Islande j'avais faim ; c'était aussi la première fois que, pendant quatre heures consécutives, nous n'avions pas été forcés de prendre au moins une collation. L'appétit des ponies paraissait également bon, quoiqu'il fût probable que la faim pour eux n'était pas chose nouvelle. Wilson seul semblait triste. Il me confia privément qu'il craignait qu'en se faisant ainsi cahoter pendant plusieurs jours, ses culottes ne pourraient résister ; mais ses doléances, comme une partie en mineur dans une brillante mélodie, ne firent qu'augmenter notre joyeuse humeur. Une demi-heure après, Sigurdr donna le signal du départ, et après avoir pris, bridé et sellé les trois ponies qui n'avaient pas été montés, nous envoyâmes Snorro et ses compagnons en avant, et continuâmes notre route en devisant joyeusement. Après une heure d'ascension d'un ravin, nous arrivâmes à un immense plateau désolé de lave qui s'étend au loin à des milles et des milles, comme une immense mer de pierres. Vous ne pouvez imaginer un désert plus stérile ; d'innombrables cailloux, restes de la période glaciale,

encombraient le sentier ; nous ne pouvions aller qu'au pas. Pas une langue de verdure, pas un brin d'herbe ne réjouit la vue, et le seul bruit que nous entendions était le croassement du courlis et les plaintes du pleuvier. Les heures s'écoulaient, nous avancions péniblement ; mais la plaine grise semblait interminable, sans limites, et la seule consolation que Sigurdr nous donnait, c'était que notre voyage finirait, quand nous arriverions à des montagnes purpurines qu'on entrevoit, comme les tentes d'une armée de démons, au-delà de l'horizon de pierre.

Comme il était déjà huit heures, qu'on m'avait dit que la distance entre Reykjavik et Thingvalla n'était que de trente-cinq milles, je ne pouvais comprendre comment un si long espace de temps nous séparait de notre but. J'en conclus que nous avions perdu plus de temps que je ne l'avais supposé à manger, à chasser, etc., et je mis mon cheval au petitgalop, bien déterminé à faire bon marché des douze milles qui semblaient nous séparer encore des montagnes aux pieds desquelles j'avais compris que Sigurdr voulait établir notre campement pour la nuit. Jugez de mon étonnement quand, quelques minutes après, je fus arrêté dans ma course par un précipice affreux, ou plutôt par un vide ouvert à mes pieds, et qui séparait complétement le plateau stérile que nous venions de traverser si péniblement, d'une plaine ensoleillée, gaie, d'une étendue de dix milles, d'un niveau d'une centaine de pieds plus bas que la place où nous étions ; le précipice seul nous en séparait.

Nous avions atteint le fameux Almanna Gja. Comme un sombre rempart, le précipice de Hrafna

Gja coupe, à sa partie basse, la pente qui part des montagnes. C'est là que se trouve, dans toute sa beauté et son étendue verdoyante, la plaine de Thingvalla.*

Il y a des siècles, (qui peut dire depuis quand ?) quelque terrible commotion ébranla les fondements de l'île, et jaillissant de quelques sources, au loin parmi les montagnes, un déluge de feu doit s'être précipité par ses crevasses, et, après s'être échappé de ces gorges étroites, il trouva un espace et se répandit en une vaste nappe de pierre fondue, sur une partie toute entière du pays, transformant le sol en une plaine noircie.

De deux choses l'une : ou la masse pétrifiée se contracta en se refroidissant, et, se fendant tout autour du plateau voisin, s'effondra et descendit jusqu'au niveau actuel, laissant les deux Gjas parallèles, ou les précipices qui forment ses limites, pour indiquer les bornes de l'effondrement ; ou bien, pendant que la lave était en fusion, sa surface supérieure devint solide et forma un toit sous lequel des ruisseaux de fonte coulaient, sur une surface beaucoup plus basse, formant ainsi une immense caverne dans laquelle ce toit s'effronda plus tard. †

---

* La plaine de Thingvalla est en grande partie couverte de buissons de merisier.

† Je comprends que c'est une présomption de ma part de hasarder une explication que mon manque de connaissances géologiques me rend incompétent à donner ; mais, toute incorrecte que paraisse aux yeux des philosophes une des deux suppositions, elle servira peut-être aux lecteurs peu instruits, pour l'amusement desquels (et non pour l'instruction) ces lettres ont été écrites ; elles serviront à leur faire connaître mon impression, ainsi que le dessin que j'ai tracé pour les aider à comprendre.

art des
oute sa
Thing-

quand ?)
lements
au loin
it s'être
appé de
répandit
ne partie
ne plaine

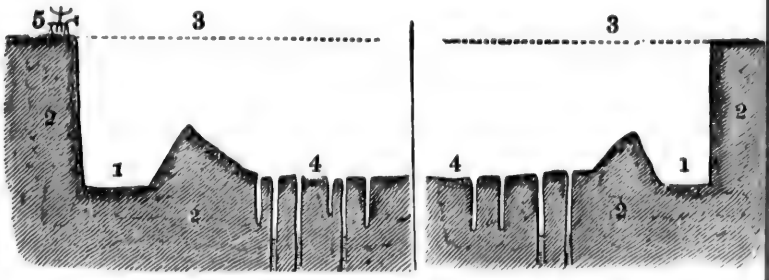
e se con-
utour du
u niveau
es préci-
es bornes
ave était
et forma
oulaient,
nt ainsi
effronda

le buissons

le hasarder
giques me
raisse aux
vira peut-
ls (et non
à leur faire
é pour les

LE LAC DE THINGVALLA.

Le dessin que je place ici aidera peut-être à faire comprendre un peu ce que je crains que ma description ne puisse faire.

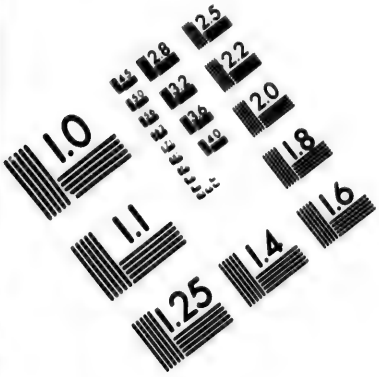


1 Gjas. 2 Déluge de lave. 3 Niveau primitif.
4 Niveau actuel de Thingvalla. 5 Le voyageur étonné.

Les deux vides béants sont appelés respectivement Almanna Gja,* ou Gja principal, et Hrafna Gja ou Gja des corbeaux. Dans l'effondrement, la masse plongeante tomba comme elle était, sur elle-même, en sorte qu'un côté du Gja se trouva être en pente tout le long de sa hauteur ; de l'autre côté, il est parfaitement perpendiculaire et il a une centaine de pieds de haut. Avec les ans, le sommet de l'Almanna s'est graduellement rempli de manière à former une surface unie, excepté là où une rivière, descendant d'un plateau supérieur vers le précipice, l'a choisi pour son lit. Vous ne devez pas supposer, néanmoins, que l'effondrement du Thingvalla eut lieu avec la régularité que le dessin pourrait vous engager à l'imaginer. Dans quelques places, le roc est fendu et la surface est très-inégale ; le Hrafna Gja n'offre à la vue que des déchi-

* Almanna peut être traduit par principal ; littéralement, il signifie tous les hommes ; appliqué à un chemin, il signifie une voie où tout le monde passe.

ALMANNA-GJA—THINGVALLA—L'OXERAA.



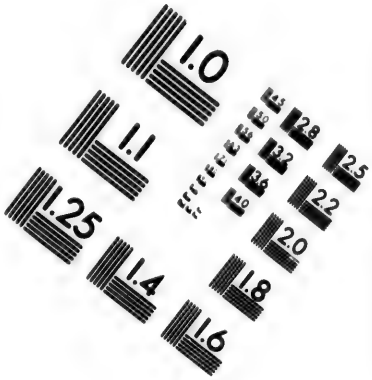
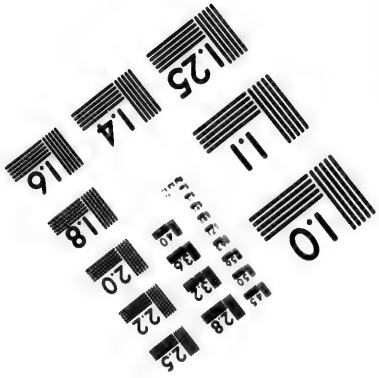
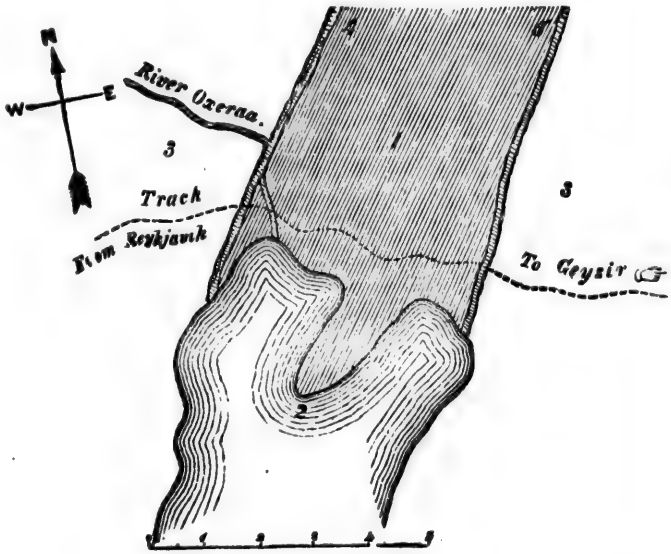


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

rements continuels, les côtés étant tombés en plusieurs places et ayant rempli les ravins de ruines. D'un autre côté, sur l'Almanna Gja, vous pouvez aisément distinguer, sur une des faces, des marques et des formes correspondant exactement, bien qu'à un niveau différent, à celles de la face opposée, tant elles ont été nettement séparées.



1 Plaine de Thingvalla. 2 Lac.
3 Plateau de lave. 4 Almanna Gja.
5 Rabna Gja.

2 est la mer de lave qui se trouve sur le sommet de la surface originaire ; je n'ai pu en constater la profondeur.

3. C'est le niveau de la surface, formé, d'abord, quand la lave était encore chaude.

4 est la plaine de Thingvalla, de huit milles d'étendue, la surface bouleversée et résillée par d'innom-

brables crevasses et fissures de cinquante a soixante pieds de profondeur, et chacune d'elle suffisamment large pour engloutir la compagnie entière du Korah. Au pied de la plaine se trouve un grand lac dans lequel on dirait qu'elle va gliser ; il s'incline graduellement vers le nord, et ses eaux emprisonnées surgissent à travers les couches de laves qui se trouveut au-dessous. Apparaissant légèrement, avec leurs reflets d'émeraude, vous pouvez à peine suivre leur course sur la surface du sommet, par les crevasses et les ouvertures semblables à celles dans laquelle la partie sèche du Thingvalla s'est effrondée.

Le plan ci-joint complètera, je l'espère, ce qui manque à une description que j'ai essayé de faire la plus compréhensible. Je joue ma dernière carte, et si je ne réussis pas, de désespoir je serai obligé d'abandonner la tâche.

Mais pour revenir là où j'étais, sur le bord de la falaise, promenant mes regards d'un œil étonné sur le panorama de terre et d'eau emportés à mes pieds, le plaisir et la surprise m'ôtaient la parole. Fitz était également frappé de ce spectacle, et, de même que Wilson, il paraissait se demander si nous n'étions pas arrivés au bout du monde. Après nous avoir donné un temps suffisant pour admirer la perspective, Sigurdr tourna à gauche, longeant le bord du précipice, jusqu'à ce que nous eussions atteint un étroit sentier, tracé au bas d'un enfoncement longitudinal, du côté de la face crevassée du rocher ; ce sentier traversait le sommet et nous conduisait à Thingvalla. D'après le cours ordinaire des choses, nos tentes auraient dû être arrivées avant nous ; mais, quand nous fûmes arrivés sur

le terrain où nous nous attendions à les voir dressées, nous ne vîmes aucun signe de serviteurs, de guides ou de chevaux.

Comme nous ne les avions pas dépassés, cela devenait inexplicable. Wilson prétendit que le cuisinier étant mort en route, le reste du parti s'était mis à côté de la voie à suivre pour l'enterrer, et que nous étions passés inaperçus pendant l'intéressante cérémonie. Quelle que fût la cause de ce retard, le résultat n'était pas agréable ; nous étions fatigués, nous avions faim, et justement il commençait à pleuvoir.

Il est vrai qu'il y avait, tout près, la maison du ministre et une église, toutes deux bâties en pierre, et couvertes avec des mottes de gazon, dans l'une, peut-être, pourrions-nous avoir du lait, et dans l'autre passer la nuit, comme d'autres personnages plus considérables que nous, y compris Madame Pfeiffer, l'avaient déjà fait ; mais son intérieur paraissait si obscur, si humide, si froid, si ressemblant à un charnier, que nous nous demandâmes s'il ne valait pas mieux coucher dans la cour de l'église. Jugez si je dus éprouver un soulagement quand notre train de bagage en retard apparut sous la ligne du soleil, pour suivant lentement sa marche, le long du bord empourpré du précipice, et se dirigeant vers le sentier par lequel nous étions nous-mêmes descendus.

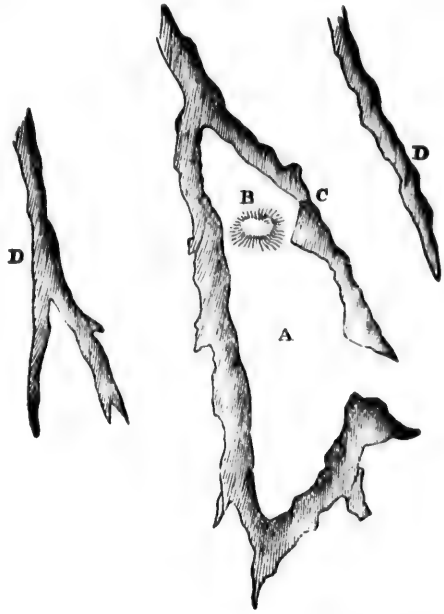
Une demi-heure après, le petit terrain verdoyant que nous avions choisi pour y établir notre camp était couvert de poteaux, de boîtes, de chaudrons, de théières et de tous les instruments paraphernaux d'un camp de Bohémiens. L'expérience que Wilson avait acquise en Cafrérie eut l'occasion de se faire valoir, et, sous

sa surveillance solennelle mais efficace, dans moins de vingt minutes, les tentes furent disposées sur la pelouse ; elles étaient sèches, confortables et bien tendues. Ayant couvert le parquet naturel avec une tapis de peau huilée, il prépara nos trois lits, avec leurs draps, leurs couvertes, leurs couvrepieds, puis il dressa la table à dîner à la porte de la tente, avec autant de décorum que si nous eussions attendu l'archevêque de Canterbury.

Pendant tout ce temps, le cuisinier, qui paraissait un peu pâle et qui se remuait avec difficulté, comme je l'observai, était mystérieusement renfermé dans un diminutif de tente avec une lampe à esprit de vin, et, par la porte, il s'en exhalait de temps à autre les bouffées les plus délicieuses. Olaf et ses camarades avaient conduit les chevaux au pâturage, et Sigurdr et moi nous étions profondément engagés dans une partie d'échec. Par chance, le nuage qui nous avait menacés pendant un moment s'était dissipé. Bien qu'il fût à peu près 9 heures du soir, il faisait clair comme en plein midi, le ciel resplendissait comme un dôme d'or, le silence et une paix profonde régnaient sur toute cette belle plaine couverte de gazon, et qui fut un jour si épouvantablement convulsionnée.

Vous pouvez être certain que le dîner se passa joyeusement ; le saumon affligé du tetanos fut trouvé excellent, les pleuviers et le *ptarmigan* disparurent en un clin d'œil, le *mulligatarony* fut déclaré au-dessus de tout éloge, mais, hélas ! je regrette d'ajouter que l'artiste dont l'habileté avait remporté ces triomphes, sa tâche accomplie, n'étant plus soutenu par l'énergie factice résultant de son enthousiasme prefessionnel,

succomba à la fin, et, se retirant dans un coin de sa tente comme Psyché dans la *Princesse*, se coucha, " ne parla plus, ne remua plus." Après une ou deux parties d'échec, une agréable conversation et une douce flânerie, nous rentrâmes aussi dans nos tentes,



A. L'Althing.
B. La montagne des Lois.
C. Place où Flosi sauta.
D. Crevasses voisines.

et pendant les huit heures qui suivirent, un silence parfait régna dans notre petit camp, exeepté quand les ronflements sonores de Wilson faisaient trembler jusque dans ses fondements les murs en toile qui l'abritaient. Quand je me réveillai,—je ne sais à quelle heure, car depuis ce temps nous ne tînmes aucun compte du jour ou de la nuit,—les rayons d'un soleil brillant se glissaient dans nos tentes, tout le paysage

oin de sa
cha, " ne
ou deux
et une
s tentes,

e des Lois.
isines.

silence
é quand
rembler
oile qui
à quelle
aucun
n soleil
paysage

THINGVALLA.

The Althing.

Almanna gia.

resplendissait de beauté, il faisait une chaude journée d'été. Nous restâmes en manches de chemise pour prendre le déjeûner, et je fus obligé de m'envelopper la tête dans un mouchoir blanc de crainte du soleil. Comme nous étions tous un peu brisés de notre course de la veille, je ne pus résister à la tentation de passer la journée là où nous étions, pour examiner plus à loisir les beautés merveilleuses du voisinage. Indépendamment de ses curiosités naturelles, Thingvalla était plus intéressant encore pour moi à cause des souvenirs historiques qui s'y rattachent. Ici dans les siècles passés, à une époque où le despotisme féodal était le seul gouvernement reconnu dans toute l'Europe, des parlements libres siégeaient en paix et réglaient les affaires de la jeune répuplique, et, à cette heure même, l'enceinte de la Chambre des communes de ce parlement est aussi distincte qu'au jour où, les pères aux grands cœurs de cette émigration, la consacraient au service d'une nation libre. Par un caprice de la nature, bien que la plaine actuelle soit fendue et crevassée en vingt mille fissures, il reste encore une aire ovale et irrégulière d'environ deux cents pieds sur cinquante, entourée d'une crevasse tellement profonde et large qu'il est impossible de la franchir, excepté par un point où un petit sentier réunit l'aire à la plaine, et permet de pénétrer dans l'intérieur. Il est vrai qu'à un autre point, le fossé devient tellement étroit qu'on peut le franchir d'un seul bond, et un ancien de renom, nommé Flosi, poursuivi par ses ennemis, le sauta dans sa fuite, mais comme, en faisant le bond, il manqua l'autre bord d'un pouce seulement, il fut entraîné par sa chute dans les eaux d'un vert brillant

qui dorment à quarante pieds de profondeur. Vous pouvez penser qn'il n'y avait pas de danger que ce point devint un passage régulier. J'avoue qu'un instant, en contemplant la scène de l'exploit de Flori, j'eus, en vrai Breton, le désir insensé de pouvoir dire que j'avais accompli le même haut fait. Le fait que je survis et que je vous écris cette lettre est une preuve que je suis revenu à mon bon sens.

C'est ce lieu, érigé par la nature comme une forteresse, que les premiers colons avaient choisi pour leur Thing * ou parlement. Des gardes armés en défendaient l'entrée, pendant que les graves législateurs délibéraient à l'intérieur en toute sécurité. On voit encore aujourd'hui, à l'extrémité supérieure de la place de réunion, les trois hamacs sur lesquels les juges et les chefs du pays s'asseyaient pendant les délibérations. Mais ces bons vieux temps sont déjà loins. On ne voit plus briller sur les rives de l'Oxeraa les tentes et les baraques des seigneurs féodaux réunis ; ses vaillants soldats ne gardent plus l'entrée étroite de l'Althing. Les corbeaux seuls siègent dans le Logberg sacré, et les moutons du ministre foulent ignominieusement le parquet de l'antique Chambre des communes islandaises.

Pendant trois cents ans, la belle petite république maintint son indépendance, trois siècles, de force nationale et de gloire littéraire. Après cette époque, le sort se déclara contre elle. Comme les nobles d'Ecosse du temps de la reine Elizabeth, ...rs

* Du mot *thing*, parler ; nous avons un vestige du même mot à Dingwall, une ville de Ross-shire.

propres chefs intriguèrent contre les libertés du peuple islandais, et, en 1261, l'île devint l'apanage de la couronne de Norvège. Cependant l'acte comportant la renonciation à son indépendance fut rédigé en termes tellement altiers, qu'il semblait être plutôt l'offre d'une alliance honorable que la renonciation à ses droits. Bientôt, cependant, l'apathie qui engourdit invariablement les facultés d'un peuple trop entièrement délivré de la discipline et de l'obligation de se gouverner lui-même, le fait tomber dans une complète inactivité, morale, politique et intellectuelle ; c'est ce qui arriva aux islandais. A la réunion des trois monarchies scandinaves, lors de l'assemblée de Calmar, l'allégeance du peuple de l'Islande fut transférée d'une manière passive à la couronne danoise ; depuis ce temps ce sont des proconsuls danois qui les gouvernent ; les restrictions danoises règlent aussi leur commerce.

Les traditions relatives à leur ancienne autonomie se sont aussitôt évanouies que le souvenir de la gloire de leurs poètes et historiens, et celui des exploits de leurs marins. Il est vrai que l'adoption de la religion luthérienne a galvanisé pour un moment l'esprit littéraire qui leur restait encore. Dès l'année 1530, on introduisit dans le pays une presse à imprimer, et, depuis le seizième siècle, plusieurs ouvrages dûs au génie islandais virent le jour. Shakespeare, Milton, Pope ont été traduits dans la langue du pays, et l'un des meilleurs papiers que j'aie vus est maintenant publié à Reykjavik. Les colléges de Copenhague sont fréquentés par plus d'un élève distingué de l'Islande ; mais la gloire des anciens jours n'existe plus, et c'est au milieu d'un vaste champ désolé d'auréoles sans

mérite, aussi sombres et arides que leurs plaines de laves, que l'étudiant doit chercher les péripéties émouvantes des premiers temps de l'histoire d'Islande. En traversant la plaine silencieuse et déserte, en errant çà et là sur ce gazon non foulé qui couvre l'Althing, je pouvais à peine me figurer que ce lieu avait été le champ de bataille où tant d'intelligences d'élite s'étaient rencontrées, et que ces rochers ravagés par le feu, que j'avais devant moi, avaient inspiré un des plus beaux discours qui aient jamais été prononcés dans une assemblée publique.

Comme on a conservé avec soin le compte-rendu des débats auxquels je fais allusion, je fais aussi bien de vous en donner une analyse. Vous ne pouvez pas lire une page plus caractéristique des annales parlementaires de l'Islande.

Pendant l'été de l'an 1000, quand Ethebred, l'incapable, régnait en Angleterre, et quatorze ans après que Hugues Capet eut succédé au dernier Carlovingien sur le trône de France, la législature de l'Islande fut appelée à l'examen d'une question très importante; il ne s'agissait de rien moins que de considérer les mérites d'une religion nouvelle apportée dans le pays par certains émissaires de Olaf Tryggvson, le premier roi chrétien de la Norvége, le même qui démolit le pont de Londres.

L'assemblée eut lieu. Les missionnaires furent appelés pour expliquer à la Chambre les points de la nouvelle foi qu'ils étaient chargés d'introduire dans le pays; les débats commencèrent. La différence d'opinion était grande et la discussion fut violente.

Le bon vieux parti tory, supporté par l'autorité de l'église établie d'Odin, fit une opposition acharnée. Les whigs soutenaient le nouveau culte, et, comme le roi entrait dans leur vues, ils insistèrent fortement en faveur du droit divin. Plusieurs membres libéraux se permirent de parler d'une manière sarcastique du coup de Valhalla et des chevilles du pied de Freya. La discussion était à son apogée quand on entendit soudain le bruit terrible d'un tonnerre souterrain grondant autour de l'Althing. "Ecoutez, s'écria un orateur du parti payen comme Odin est fâché de voir que l'on délibère au sujet d'une nouvelle religion ; ses feux vont nous consumer." Un adversaire, prompt à la réplique, répondit "en demandant la permission d'interroger l'honorable Monsieur, pour savoir de lui contre qui les dieux étaient fâchés quand ces rochers étaient ébranlés, faisant allusion à la plaine dévastée qui les entourait. Prenant avantage de cette heureuse apostrophe, le fouet du trésorier appela les membres et fit faire la division ; la religion chrétiene fut adoptée par une grande majorité.

Les premiers missionnaires chrétiens qui vinrent en Islande semblent avoir eu une manière toute particulière de faire embrasser l'Evangile. Leur chef était un nommé Thangbrand. Comme les ministres protestants que la reine Elizabeth avait envoyés en Islande pour la convertir, il avait été expédié en Islande parce qu'il avait une trop mauvaise réputation pour rester plus longtemps en Norvége. Les vieilles chroniques nous en donnent une jolie description. Thangbrand, disent-elles, était un homme passionné, une personne

ingouvernable, un tueur, mais un homme habile, et très-fort sur la scholastique. Thorvald et Veterlid, le méchant, composèrent une satire contre lui, mais il les tua tous deux sans aucun droit. Thangbrand demeura deux ans en Islande, et fut cause de la mort de trois hommes avant de partir.

De l'Althing nous gagnâmes l'Almanna Gja, visitant le lieu d'exécution sur notre chemin. Comme je l'ai déjà dit, il y a une rivière qui descend du plateau supérieur, à travers des précipices, sur le sommet du Gja, et coule sur une certaine distance entre ses murs. Au pied de la chute, les eaux se trainent languissamment dans une espèce d'étang sombre, épais et profond, entourées d'un cercle de rochers morcelés. Dans les anciens temps, c'était dans cet étang que l'on précipitait et noyait toutes les femmes condamnées à la peine capitale. La sorcellerie semble avoir été la principale faiblesse des dames de cette époque, dans toute la Scandinavie. Pendant longtemps, on n'attacha aucune infamie à cet état. On rapporte qu'Odin lui-même était un grand adepte, et qu'il se trouvait très-épuisé à la fin de chacune de ses séances, ce qui me porte à croire qu'il donnait peut-être dans l'électro-biologie. A la fin, l'avènement du Christianisme jeta du discrédit sur cette pratique ; on infligea des châtiments sévères à ceux qui s'y adonnaient, et en dernier lieu, ses mystères devinrent le monopole des Japonais. Tous les criminels, hommes et femmes, étaient jugés par des jurés ; les accusés avaient le pouvoir de récuser les jurés enregistrés pour les juger; c'est ce qui appert par l'extrait suivant du *Livre des Lois :* " Les juges procéderont le *Washday*, c'est-à-

dire le samedi, et continueront pour les récusations jusqu'à ce que le soleil vienne sur Thingvalla, le lendemain, jour du Seigneur." Et encore : " Le pouvoir de récuser cessera aussitôt que le soleil cessera d'être vu à l'extrémité occidentale du précipice de Lagbergs."

En laissant ce lieu, que j'ose appeler la scène de plusieurs tragédies dont le souvenir est sans doute perdu, nous descendîmes la gorge de l'Almanna Gja, vers le lac, et je pris occasion d'examiner de nouveau sa construction merveilleuse. Ses murs perpendiculaires de rochers s'élèvent de chaque côté du plateau de verdure qui couronne son sommet, à peu près comme devaient s'élever les eaux de la mer Rouge de chaque côté des Israëlites fugitifs. Un courant de lumière rayonne sur la surface d'un rocher, tandis que l'autre reste dans l'ombre la plus profonde ; sur la surface rugueuse de chacun de ces pans, on peut voir les veines correspondantes qui furent autrefois séparées; c'est dans l'intervalle que la masse en ignition s'est effondrée. Les traces de cette convulsion terrestre sont si visibles, si récentes, qu'il me semblait que j'étais témoin d'une des plus grandes et des plus convulsives opérations de la nature, et presque sur le fait même.

Une marche d'à peu près vingt minutes nous conduisit sur les bords du lac. C'est une vaste nappe d'eau de quinze milles de long sur huit milles de large, occupant un bassin fourni par les mêmes élévations qui, je le présume, ont dû arrêter le torrent de laves dans sa marche. J'ai rarement vu une scène plus belle. A la base gisent de gros amas de roches et de laves jetés en désordre comme les ruines d'un monde

et lavés par des eaux d'un vert brillant comme une malachite polie. Au-delà, dans le lointain, se trouve un cercle de montagnes, enveloppées d'une atmosphère transparente, aux teintes inconnues de l'Europe, s'élevant les unes au-dessus des autres, ayant à leurs pieds comme un miroir d'argent ; çà et là, entre les colonnes purpurines, s'élève une blanche vapeur semblable à la fumée de l'autel s'élevant dans un ciel tranquille.

De retour à notre campement, le dîner nous attendait. J'avais invité le ministre protestant, ainsi qu'un monsieur allemand, pour avoir le plaisir de leur compagnie ; dix minutes après, nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la conversation avait lieu dans un jargon par trop barbare, composé de six différentes langues, l'islandais, l'anglais, l'allemand, le latin, le danois, le français ; mais en dépit de la difficulté qu'il avait à s'exprimer, il était impossible de ne pas être frappé du caractère candide de mon convive allemand. Il avait à peu près vingt-cinq ans, était docteur en philosophie, et il était venu en Islande pour prendre des moustiques. Après en avoit attrappé en Islande, il avait l'intention, disait-il, d'aller passer quelques années en Espagne, pour y prendre des mouches, le lieu de retraite des mouches espagnoles n'ayant pas, paraissait-il, encore été envahi. La vérité est que mon hôte était un entomologiste, et en poursuivant les sujets de ses études, il était évidemment prêt à braver les obstacles et les dangers avec une sincérité qui n'aurait pas été indigne d'un apôtre d'une nouvelle religion. C'était presque touchant de l'entendre peindre sa joie lorsque, peut-

être, après des jours et des nuits de travaux inutiles, il était récompensé par la découverte de quelque petite mouche jusqu'alors inconnue. Ce fut dans toute la sincérité de mon cœur que, lorsqu'il prit congé de nous, je lui souhaitai succès dans sa carrière, et une réputation que tant de consciencieux labeurs lui méritaient. Quant à mon allusion à cette dernière récompense, ce fut avec une sincérité dont il était impossible de douter qu'il repoussa un motif aussi bas que la soif de la renommée. C'était un de ces esprits laborieux et calmes que l'on ne trouve que presque parmi la race teutonique, poursuivant jour par jour, avec une énergie indomptable, un objet spécial; qui vivent dans une noble obscurité, et meurent à la fin, contents du témoignage que leur conscience leur donne d'avoir ajouté une ou deux pierres à la tour des connaissances que les hommes élèvent jusqu'au ciel, même quand le monde ne doit jamais savoir quelles mains puissantes et patientes les a placées là. Le lendemain matin, nous partîmes pour les Geysers, cette fois divisant le train de bagage, et envoyant le cuisinier en marche légère, avec ce qu'il fallait pour préparer le dîner. Le temps demeurait clair, et chaque mille que nous parcourions nous faisait découvrir quelque merveille de ce paysage céleste. Une course de trois heures nous conduisit à Rabna Gja, limite occidentale de Thingvalla ; nous escaladâmes ses talus crevassés et nous jouîmes d'une dernière vue de la plaine qui se trouvait au-dessous de nous ; nous entreprîmes ensuite avec courage de traverser de nouveau le même plateau aride de lave que nous avions déjà traversé avant d'arriver à Almanna Dja ; mais au lieu de l'immensité sans bornes qui nous

avait alors tant découragés, la perspective que nous avions était bornée par une rangée de montagnes aux couleurs variées qui s'élevaient devant nous, présentant des aspects si fantastiques que je ne pouvais en détacher la vue. Je ne sais si ce fut le café noir ou l'air vigoureux qui stimula mon imagination, mais j'étais évidemment convaincu que j'étais arrivé à une place mystérieuse, hors de l'espace, hors du temps où devait subitement m'apparaître un dragon aux écailles vertes, une princesse aux cheveux d'or, ou quelqu'autre bonne fortune du vieux temps. On ne pourrait certainement imaginer une scène plus appropriée à une telle rencontre que celle qui se déploya devant nous, quand nous contournâmes le pic tourmenté dont nous approchions. La plaine, couverte d'un vert gazon, avait une étendue d'à peu près une lieue et présentait la forme d'un fer à cheval ; elle était entourée de monticules rouges, noirs et jaunes semblant être fournis de charbons éteints, s'élevant tout autour en une centaine de pics sauvages de cendre ou d'écume provenant de métaux fondus. Pas une seule trace de végétation ne relevait l'aridité de leurs flancs pétrifiés, tandis que le tapis de verdure à leurs pieds semblait rendre ce moule circulaire plus magique et plus infranchissable. Si j'avais eu une trompette et une lance, j'aurais certainement lancé un défi à l'un de ces pics, et en ayant frappé un autre aux quatre points cardinaux, j'aurais attendu ensuite avec calme celui qui aurait osé lui succéder. Trois flèches lancées bravement auraient probablement eu pour résultat de faire découvrir une trappe avec un anneau en fer ; mais n'ayant ni trompette, ni lance, ni flèches, nous fîmes simplement

halte pour prendre le goûter ; je ne pus même m'empêcher en cette circonstance de penser combien c'était heureux que, n'ayant pas de dates à manger, il nous était impossible de lancer, par inadvertance, les noyaux dans l'œil de quelque génie curieux rôdant dans les alentours.

Après l'heure ordinaire de repos et l'échange de chevaux, nous gagnâmes, au galop, l'autre côté de la plaine, et doublant l'extrémité la plus éloignée du demi-cercle, nous tombâmes subitement dans une place aussi différente des montagnes de charbons éteints que nous venions de quitter, qu'elles-mêmes l'étaient du terrain volcanique que nous avions passé le jour précédent. A gauche, un long rempart de monticules verdoyants ouverts çà et là comme les gorges en Ecosse ; à leurs bases s'étend une vaste prairie arrosée par deux ou trois rivières tortueuses, contournées, qui coulent, semblables à des serpents bleus. On voit encore ça et là des volumes de vapeur blanche s'élevant du sol en spirales sans fin, et qui dénoncent au passant les foyers qui brûlent au-dessous de ce doux tapis verdoyant. Des lacs aux ondes argentées, des collines isolées aux sommets aplatis brisent la monotonie du sol et conduisent le regard là où se trouvent les sommets couverts de neige des pics du mont Heda, qui s'élèvent tout brillants vers le ciel.

C'était sans doute tentant de passer si près de cette fameuse montagne brûlante sans saisir l'occasion d'en faire l'ascension ; mais l'expédition aurait pris trop de temps. En outre, Heda diffère peu en apparence des autres innombrables montagnes volcaniques dont l'île est couverte. Son cône consiste en une pyramide de

pierres s'élevant à une hauteur d'environ deux mille pieds ; ces pierres sont cimentées par une matière fondue sortie de ses flancs.

De l'an 1004 à 1768, il y a eu vingt-trois éruptions arrivées à des intervalles variant de six à soixante-six ans. L'éruption de 1766 fut particulièrement violente ; elle commença le 5 avril sous l'apparence d'une colonne de sable noir montant lentement vers le ciel, accompagnée de grondements souterrains et d'autres symptômes précédant toujours les troubles volcaniques ; ensuite, on vit une couronne de flamme entourer le cratère ; des masses de roches incandescentes, des pierres-ponces, des roches magnétiques furent lancées avec une violence épouvantable à des distances incroyables, et ce, en si grand nombre qu'elles ressemblaient à un essaim d'abeilles peletonné sur la montagne. On trouvá à vingt milles du volcan une pierre-ponce de six pieds de circonférence ; un morceau de fer magnétique fut lancé à une distance de quinze milles. Sur un circuit de cent cinquante milles, le sol fut couvert d'une couche de sable de quatre pouces d'épaisseur ; l'air était tellement obscurci qu'à cent quarante milles de cette montagne, un morceau de papier blanc tenu à une petite distance ne pouvait être distingué d'un papier noir mis à côté. Les pêcheurs ne purent prendre la mer à cause de l'obscurité, et les habitants des îles Orkney furent hors d'eux-mêmes en voyant ce qu'ils croyaient être une neige noire. Le neuf d'avril, la lave commença à couler et s'étendit vers le sud-ouest jusqu'à cinq milles ; et, pour qu'aucun élément ne fît défaut dans ce charivari infernal, une colonne d'eau, comme la seconde flèche de Robin Hood, sortit du milieu du pic

et s'éleva à une hauteur de plusieurs cents pieds. L'horreur du spectacle était encore rehaussée par l'accompagnement d'une canonade souterraine faisant un bruit épouvantable, entendue à une distance de cinquante milles.

Quelqu'épouvantable que cela dût être, ce ne fut, pour ainsi dire, qu'une insignifiance comparativement au phénomène infiniment plus terrible qui accompagna l'éruption d'un autre volcan, appelé Shapta Jokul.

De tous les pays de l'Europe, l'Islande est celui dont la géographie a été faite le plus minutieusement, sans en excepter l'arpentage de l'ordonnance en Irlande. Le gouvernement danois semble avoir été particulièrement soucieux de ce soin ; le résultat a été une carte si magnifiquement exécutée, que la moindre petite crevasse, le moindre torrent de la montagne, chaque flot de lave est décrit avec une exactitude et une perfection étonnantes. Cependant, un grand blanc dans un coin sud-ouest de la mappe de l'Islande dépare l'intégrité de ses lignes quasi microscopiques. L'ingénieur a réussi à pénétrer dans chaque partie de l'île ; seul, un espace d'à-peu-près cent milles carrés a défié ses investigations. Jamais aucun pied humaiu n'a foulé l'aire occupé par le Shapta Jokul au milieu de forêts de monticules et d'énormes montagnes de glace. Cependant, c'est du milieu de ces lieux déserts qu'est descendue la plus épouvantable éruption qui ait désolé l'île.

Cet événement arriva en 1783. L'hiver et le printemps précédents avaient été exceptionnellement doux. Vers la fin de mai, une légère brume commença à flotter le long des confins des traces non-effa-

cées de Shapta ; cette brume fut accompagnée, au commencement de juin, d'un grand tremblement de terre. Le 8 du même mois, d'immenses colonnes de fumée réunies sur les hauteurs, vers le nord, et s'abaissant à la rencontre du vent venant du sud, enveloppa tout le district de Sida d'une profonde obscurité. Un ouragan de cendres balaya tout le pays, le 10 ; on vit d'innombrables jets de feu sortir du milieu des crevasses de la montagne, tandis que la rivière Shapta, une des plus grandes de l'île, ayant pris son cours vers la plaine, roulant un gros volume d'eau fétide mêlée de sable, disparut tout-à-coup. Deux jours après, un ruisseau de lave, sortant d'une source à laquelle personne jusqu'alors n'avait été capable de pénétrer, descendit dans le lit de la rivière desséchée, et en peu de temps, bien que le canal eût six cents pieds de profondeur et deux cents pieds de large, les flots de lave le débordèrent, traversèrent la partie basse de Medelland, fendant le gazon devant lui comme un tapis de table, et atteignant un grand lac dont les eaux effrayées fuyaient en écumant dans l'air à l'approche de ce terrible intrus. Dans l'espace de quelques jours, le bassin du lac lui-même fut complétement rempli ; l'inépuisable torrent, s'étant séparé en deux ruisseaux, recommença sa marche, d'un côté inondant d'anciens champs de lave, de l'autre, entrant de nouveau dans le lit de la Shapta et descendant par la haute cataracte de Stapafoss. Mais ce ne fut pas tout ; tandis qu'un courant de lave avait choisi le Shapta pour lit, un autre, venant d'une direction différente, travaillait en destructeur en dedans et de chaque côté des bords de Hverfishfliot, faisant irruption dans la plaine, avec

une plus grande fureur et une vélocité plus rapide. Ces ruisseaux de lave provenaient-ils du même cratère ? C'est ce qu'il est impossible de dire, attendu que leurs secours se trouvent loin, au cœur d'un désert inexploré ; il y a plus, la longueur du courant de lave peut seulement être mesurée à partir du lieu où elle entre dans les régions inhabitées. Le ruisseau qui coule dans la Shapta est calculé avoir cinquante milles de long sur douze ou quinze milles dans sa plus grande largeur ; celui qui descend du Hverfishfliot a quarante milles de longueur, sept milles de large. Là où elle a été emprisonnée, entre les bords élevés de la Shapta, la lave a cinq ou six cents pieds d'épaisseur ; mais aussitôt qu'elle descend dans la plaine, son épaisseur ne dépasse jamais cent pieds. L'éruption de sable, de cendres, de pierres-ponces et de lave continua jusqu'à la fin d'août. La conclusion de ce drame infernal fut un violent tremblement de terre.

Pendant une année entière, un nuage chargé d'écume de fer brûlé couvrit l'île. Le sable et les cendres s'abattirent, sans interruption, sur des milliers d'acres de pâturages fertiles. Les îles de Faroc, les Shetlands et les Orkneys furent inondées de poussière volcanique qui obscurcirent d'une manière perceptible la pureté de l'atmosphère en Angleterre et en Hollande ; des vapeurs méphétiques teignirent l'air de l'île entière ; l'herbe même qui n'avait pas été flétrie par les cendres se fana complétement ; les poissons périrent dans les mers empoisonnées. La mortalité sévit parmi le bétail, et une maladie ressemblant au scorbut s'attaqua aux habitants eux-mêmes. Stephenson a calculé que 9,000 hommes, 28,000 chevaux, 11,000 bêtes à

cornes, 190,000 moutons moururent des effets de cette éruption. Les calculs les plus modérés mettent le nombre de vies humaines à au-delà de 1300, et celui des bestiaux à peu près 156,000.

Toute la durée de ce siècle a été fatale à la malheureuse population de l'Islande. Au commencement, la picote fit mourir plus de 16,000 personnes, près de 10,000 en sus périrent par la famine, conséquence d'une suite de saisons mauvaises ; de même, de temps à autre, les côtes du sud furent dépeuplées par les incursions des pirates anglais et algériens.

Le reste du jour, nous parcourûmes une région moins intéressante que celle que nous avions traversée avant le goûter.

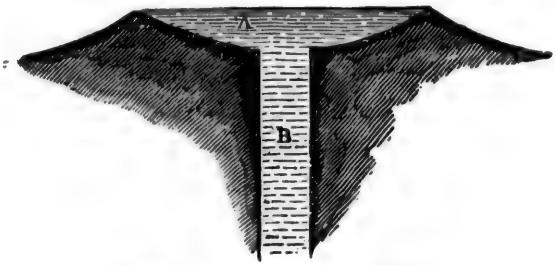
Presque tout le temps, nous marchions au pied des montagnes, nous arrêtant de temps en temps pour boire du lait dans les fermes perchées sur leurs penchants. Quelquefois nous tournions un vallon verdoyant, couvert de buissons (il n'y a pas d'arbres en Islande ; ce qui s'en rapproche le plus est une epèce de petit merisier nain, à peine digne d'être appelé un arbuste), et, coupant une langue de terre, nous jouissions d'une perspective plus étendue des terrains bas qui se trouvaient à notre droite, ou bien, nous tenant dans les baisseurs, il fallait, pendant une demi-heure, nous jucher sur les épaules de nos chevaux pour traverser des fondrières semblables à celles de l'Irlande. Après une marche d'environ cinq heures, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière large et assez singulière, appelée la Brûarâ. A peu près à la moitié de son cours, elle est parfaitement guéable ; mais au milieu se trouve une profonde ouverture dans laquelle

les eaux de chaque côté s'engloutissent et ressortent en un volume considérable pour se jeter dans un précipice un peu plus bas. En travers de cette ouverture, on a jeté quelques planches, donnant ainsi au voyageur l'occasion de se glorifier d'avoir traversé une rivière sur un pont qui se trouve lui-même sous l'eau. A cette heure de la journée (il était onze heures du soir), nous commencions à être fatigués et à avoir faim. Nous avions passé douze ou treize heures à cheval ; car il ne faut pas compter les demi-heures de marche, chassant le ptarmijan et le pleuvier. Sigurdr fut accâblé de questions sur la distance qui restait à parcourir ; on hasarda plusieurs conjectures au sujet du cuisinier et de son arrivée à temps pour nous préparer le dîner. Enfin, après deux autres heures d'une pénible marche, nous découvrîmes, droit devant nous, une colline basse de couleur foncée, entièrement detachée du rang de celles aux pieds desquelles nous avions marché ; quelques minutes après, ayant tourné son dernier plan, nous nous trouvâmes en présence des Geysirs fumants.

Je ne pense pas pouvoir vous donner une meilleure idée de l'aspect de cette place qu'en disant qu'elle ressemblait, sur un quart de mille d'étendue, à un sol criblé de trous et crevassé sur tous les sens ; pas un brin d'herbe ne croissait sur sa surface chaude, enflammée, formée d'une argile malsaine d'un rouge terne, ou parsemée de morceaux de roches ou de laves semblables à des tuiles. Naturellement, notre premier mouvement, après être descendus de cheval est de courir au grand Geysir. Comme il se trouve à l'extrémité de la réunion des sources d'eau chaude,

pour l'atteindre, il nous fallait passer d'une source a l'autre, traversant les fondrières qui les séparent ; en conséquence, quand nous atteignîmes notre but, nous avions les pieds joliment boueux ; mais l'aspect justifiait notre empressement.

Nous avions devant nous un bassin de cilice de soixante-douze pieds de diamètre, sur quatre de profondeur, avec un trou au fond, comme dans un bassin à laver à bord d'un steamer ; il était plein d'eau jusqu'au bord ; dans l'air, au-dessus de nos têtes, s'élevait une longue colonne de vapeur qui semblait être le génie du pêcheur. La terre, tout autour du bord, était recouverte de couches de cilice incrustées, semblables au dehors d'une écaille d'huître ; ces couches étaient disposées en pente douce, descendant de tous les côtés en partant du bord du bassin.



A. Basin. B. Funnel.

Après avoir satisfait notre curiosité par une inspection minutieuse de ce que nous étions venu de si loin pour examiner, la faim nous força de chercher notre cuisinier avec anxiété. Et vous pouvez imaginer notre joie quand nous aperçûmes ce fonctionnaire occupé à mettre le couvert sur un monticule voisin. Envoyé en avant à bonne heure, sous la protection d'un guide,

il était arrivé deux heures avant nous, et saisissant, avec le coup d'œil d'un général, la clef de la position, il tranforma un petit Geysir inoccupé et babillard en un camp pour la cuisine ; il se confectionna un fournil dans une glaise molle et chaude, improvisa une cuisine anglaise dans un enfoncement voisin, et se rendit, en un mot, complétement maître de la situation. Il était à peu près une heure du matin quand nous nous assîmes pour dîner, et il faisait clair comme en plein jour.

Comme nos bagages, nos tentes et nos lits n'étaient pas encore arrivés, nous pûmes hautement apprécier l'heureuse chance d'avoir une nuit sans pluie ; après avoir mangé tout ce qui nous était tombé sous la main, nous nous assîmes tranquillement pour jouer une partie d'échec ; pendant ce temps, le café se faisait avec de l'eau du Geysir, quand, tout-à-coup, il nous sembla entendre sous nos pieds comme le bruit souterrain qu'aurait fait une quantité de canons ; toute la terre trembla, et Sigurdr, se levant, sauta par-dessus l'échiquier (je commençais justement à être au meilleur de la partie), et s'enfuit à toute vitesse vers le grand bassin. Cependant, quand nous arrivâmes sur ses bords, le bruit avait cessé ; tout ce que nous pûmes voir fut un léger mouvement au centre, comme si quelqu'ange était passé là et avait troublé l'eau. Irrités de cette fausse alarme, nous résolûmes de nous venger en allant tourmenter le Strokr. Le Strokr, ou la baratte, vous savez, est ce malheureux Geysir qui a si peu d'empire sur son tempéramment et sur son estomac, que vous pouvez en obtenir un bouleversement quand vous voulez. Il suffit pour cela de ramasser

une quantité de mottes et de les jeter dans son entonnoir. Comme il n'a pas de bassin pour le protéger contre ces libertés, vous pouvez approcher jusqu'au bord de son tuyau qui a à peu près cinq pieds de diamètre, et regarder l'eau qui est continuellement en ébullition à sa surface. Dans quelques minutes, la dose de terre que vous lui avez administrée commence à lui être désagréable ; il s'emporte avec une passion violente, est tourmenté par les spasmes d'un commencement de maladie ; il gronde, écume, bouillonne, et crache vers vous avec une véhémence malicieuse, jusqu'à ce qu'enfin, faisant entendre un grondement où la douleur se mêle à la rage, il lance en l'air une colonne d'eau d'une quarantaine de pieds de hauteur qui emporte avec elle les mottes que vous y aviez précipitées, et les disperse à vos pieds émiettées et mal digérées. Son pauvre estomac est tellement irrité du châtiment qu'il a subi, que, même longtemps après que les matières étrangères en sont sorties, il fait encore des efforts pour cracher et vomir, jusqu'à ce qu'enfin la nature soit épuisée ; alors il soupire, sanglotte, et retombe au fond de son antre.

Mis en belle humeur par le succès de cette opération, nous allâmes plus loin pour examiner les autres sources. Je ne pense pas, cependant, qu'aucune d'elles soit digne d'une mention spéciale. Elles ressemblent toutes, en apparence, à celle que j'ai décrite ; la seule différence est qu'elles sont infiniment plus petites, et qu'elles ont beaucoup moins de force et d'importance. On ne doit, cependant, pas laisser passer sans mention une autre formation remarquable qui se trouve dans le voisinage. Figurez-vous une large ouverture sur

une surface composée de glaise blanche et molle, remplie jusqu'au bord d'eau bouillante, mais parfaitement tranquille et d'un bleu aussi clair que celle de la grotte d'azur (*grotto azezuro*) à Capri ; à travers sa profondeur transparente, vous pouvez voir la bouche d'une caverne sous-marine qui s'étend, Dieu sait jusqu'où, dans une direction horizontale, sous vos pieds mêmes. Ses murs et ses différentes cavités semblent être réellement bâtis comme avec le plus pur lapis lazulis ; mais les couches en étaient si minces, qu'il semblait qu'elles allaient se briser et nous précipiter tous dans cette splendide et terrible baignoire.

Après avoir pris une bonne vue des principaux aspects de notre nouveau domaine, je m'enveloppai dans une redingotte et j'allai me coucher, donnant ordre de ne pas m'appeler avant que la tente fût arrivée et que nos lits fussent prêts. Sigurdr suivit mon exemple, mais le docteur sortit pour faire la chasse.

Comme notre principal but, en venant dans ces lieux lointains, était de voir une éruption du grand Geysir, il était, par conséquent, nécessaire d'attendre son bon plaisir ; de fait, nos mouvements dépendaient entièrement de lui. En effet, pendant les deux ou trois jours qui suivirent, nous semblions à des pélerins, rôdant autour d'anciennes ruines, faisant bonne veille avec patience ; mais il ne daigna pas seulement nous gratifier de la plus légère manifestation de sa puissance latente. Deux ou trois fois, la canonnade que nous avions entendue immédiatement après notre arrivée recommença ; une fois, entr'autre, il y eut une éruption d'à peu près dix pieds de haut ; mais sa durée fut si courte que, pendant le temps que nous

nous rendîmes sur les lieux, bien que notre tente ne fût pas à plus de quatre-vingt verges de distance, tout était fini. Comme, après chaque effervescence de la source, l'eau du bassin disparait mystérieusement dans l'entonnoir, ce spectacle, quoique peu satisfaisant par lui-même, nous donna l'occasion d'approcher de la bouche du tuyau et de regarder jusqu'au fond de son goulot. Une heure après, le bassin était rempli jusqu'au bord comme auparavant.

Attachés par la curiosité sur ce lieu même pour un temps indéfini, il nous fallut disposer des heures du mieux que nous pouvions. Nous jouions aux échecs, ramassions des spécimens, nous prenions des photographies du camp, des guides, des ponies et d'un couple d'indigènes étonnés. De temps à autre, nous allions en chasse sur les terres environnantes ; une fois entr'autres, j'hasardai une expédition assez longue au milieu des montagnes qui se trouvaient à notre gauche. Les vues que j'embrassais étaient magnifiques ; c'était une cîme s'élevant au-dessus d'une autre cîme, dans un éternel silence comme les vagues d'un océan gigantesque dont la conformation aurait été subitement changée en pierre ; mais la crainte que le Geysir ne vint à entrer en éruption pendant mon absence me donna trop d'inquiétudes pour pouvoir jouir du spectacle. Heureusement, le temps restait beau, à l'exception d'une petite ondée qui survint au coucher du soleil ; nous mangions comme des princes. Indépendamment des canards, des pluviers, des butors que nos fusils nous fournissaient, nous avions toujours un agneau dans notre dépense, sans parler des langues de rennes du *Skier*, espèce de lait

sûr excellent quand il est bien préparé, de lait de fromage dont le goût défie toute description, de biscuit et de pain qui nous étaient envoyés en présents par les dames d'une ferme voisine. De fait, l'hospitalité islandaise est si généreuse, que je pense réellement qu'il n'y avait rien à cinq milles à la ronde que nous n'aurions pu obtenir si nous l'eussions désiré. Quant à Fitz, il était l'enfant gâté d'une famille voisine.

Ayant malheureusement pris un rhume, au lieu de coucher dans la tente, il résolut d'aller chercher un abri sous un toit solide de troncs d'arbres, et, conduit par notre guide Olaf, il monta sur son poney, à l'heure du coucher, pour aller à la recherche d'une habitation. Le lendemain matin, il nous apparut avec un air si radieux, contre son habitude, que je ne pus m'empêcher de m'informer quelle était la bonne fortune qui lui était arrivée ; il me rendit un tel compte de sa réception de la nuit précédente à la ferme, que je fus presque tenté de précipiter la tente et les lits dans la gorge de notre irritable ami Strokr, et de me reposer à l'avenir sur l'hospitalité des habitants. J'avais lu, il est vrai, dans Van Troil, quelque chose de semblable, mais jusqu'alors je n'y avais que peu ajouté foi. Le docteur va nous raconter son histoire.

" Je ne me fus pas plutôt, dit-il, présenté à la porte, en me donnant comme voyageur égaré, qu'aussitôt toute la famille me souhaita la bienvenue et que je fus conduit triomphalement dans la partie de la maison destinée aux hôtes ; tout ce qu'il y avait d'aliments dans la maison fut mis devant moi, tout le monde se prêta cordialement à me mettre parfaitement à mon aise. Comme je venais justement de

dîner, un nouveau repas n'était pas essentiel à mon bonheur; mais toute explication fut inutile, et je dus faire de mon mieux pour leur donner satisfaction. Immédiatement après m'être levé de table, la jeune dame de la maison (le vieux Van Troil dit que c'est la mère, ou la fille, s'il y en a une, qui accomplit ce devoir) me proposa par signe de me conduire à mon appartement; prenant d'une main un grand plat de skier, et de l'autre une bouteille d'eau-de-vie, elle me conduisit par un passage construit en gazon et en pierre au lieu où je devais me reposer. J'avais remarqué la place où elle avait déposé les deux objets qu'elle tenait à la main; je ne voulais pas me tromper, car je savais qu'on s'attendait à ce que tout fût consommé le lendemain matin; le skier était mis à côté de mon lit, et la bouteille d'eau-de-vie sous mon oreiller. Je me préparais à lui faire un salut poli et à lui souhaiter une bonne nuit, quand, s'avançant vers moi, elle insista avec une bonne grâce à laquelle il était difficile de résister, à m'aider à me débarrasser de mes vêtements, qu'elle déposa sur une chaise voisine; après m'avoir dit une quantité de très-jolies choses en islandais, elle me laissa en me souhaitant le bonsoir."—"Si, me dit-il, vous voyez quelque chose de radieux dans ma figure, c'est qu'apparemment, je suis encore sous l'impression charmante de ma réception d'hier au soir."

Je pense qu'il n'est pas besoin d'ajouter que le rhume du docteur n'alla pas mieux tant que nous restâmes dans le voisinage, et que, si ce n'eut été que de la vivacité toujours croissante de son regard, j'aurais fini par m'alarmer d'une indisposition si opiniâtre.

Nous avions déjà passé trois jours à surveiller il Geysir, dans une attente impatiente de l'éruption que devait nous rendre la liberté. J'avais passé toute la matinée du quatrième jour à jouer aux échecs avec Sigurdr ; Fitzgerald était occupé à photographier, Wilson nous annonçait le lunch, quand un cri de nos guides nous fit lever, et nous nous ruâmes par une impulsion commune vers le bassin. Les tonnerres souterrains avaient déjà commence. Une agitation violente troubla le centre de l'étang. Tout-à-coup un dôme d'eau s'élança à une hauteur de huit à dix pieds, puis il creva et retomba; immédiatement après, une colonne brillante ou plutôt un faisceau de colonnes, enveloppé de vapeurs, s'éleva dans les airs, et avec une succession de jets, toujours en augmentant de hauteur, lança vers le ciel ses crêtes argentées. Pendant quelques minutes, la source nous donna ce spectacle, puis les jets parurent perdre de leur force ascendante. L'eau ainsi lancée retomba en s'affaiblissant, comme une illusion perdue, et alla s'engloutir immédiatement dans les profondeurs de l'entonnoir.

Ce spectacle était vraiment magnifique ; aucune description ne peut donner une idée de sa brillante splendeur. La force énorme de l'eau, sa violence, sa puissance latente, l'expansion illimitee de la vapeur ensoleillée se développant en profusions inépuisables, tout se réunissait pour nous faire comprendre la puissance étonnante des plus petits mouvements de la nature.

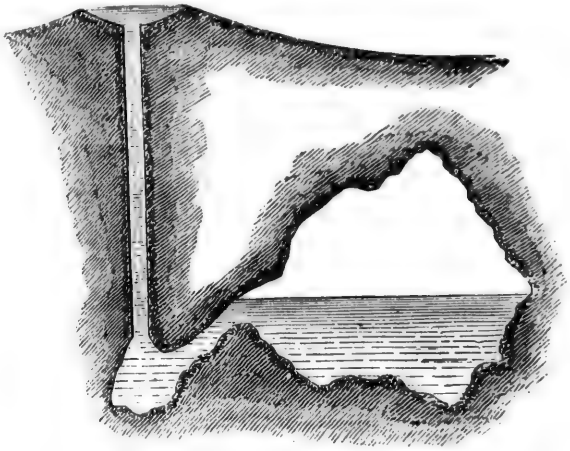
Je ne pense pas, cependant, que le spectacle était aussi beau qu'il le fut quelquefois ; depuis le premier jet jusqu'au moment où le dernier retomba dans l'en-

tonnoir, il ne s'était pas écoulé plus de sept à huit minutes, et il n'y eut pas un moment où le haut de la colonne s'élevât à plus de soixante ou soixante-dix pieds au-dessus de la surface du bassin. Pourtant, les anciens voyageurs parlent de trois cents pieds, ce qui, comme de raison, me semble fabuleux; mais plusieurs personnes dignes de foi ont raconté que les éruptions s'élevaient à deux cents pieds, tandis que des rapports très authentiques, l'élévation du jet ayant été mesurée avec précaution, nous la donnent comme ayant atteint une hauteur de plus de cent pieds.

Quant à ce qui regarde l'opération par laquelle ces colonnes d'eau sont lancées, j'ai seulement à dire que la théorie la plus accréditée est qu'il existe au sein de la terre une caverne très chaude presque remplie d'eau, mais pas complètement, communiquant avec l'air au moyen d'un tuyau, dont l'orifice inférieur, au lieu d'être sur la surface, se trouve sur le côté de la caverne et au-dessous de la superficie du réservoir souterrain. L'eau, tenue par les fournaises environnantes à l'état d'ébullition, produit, comme de raison, une profusion continuelle de vapeurs, pour laquelle il faut nécessairement une ouverture, attendu qu'elle ne peut s'échapper par le tuyau, la bouche inférieure étant au-dessous de l'eau; elle est pressée en dessous du toit, jusqu'à ce qu'enfin, comprimée au-delà de toute mesure, elle se rue vers le roc, repousse les eaux et les force à se retirer au-dessus du niveau du tuyau, les disperse, et, se faisant un chemin, s'élance triomphalement dans les airs. Les sources que nous avons vues montant vers le ciel pendant l'éruption, ne sont donc que la

masse supérieure des eaux qui se trouvent dans le tuyau et qui sont lancées avant que la vapeur en arrive à sa libération *.

Le présent dessin vous aidera peut-être à comprendre mon explication.



Le dernier jet d'eau était disparu dans l'entonnoir, nous nous tenions au bord du bassin maintenant vide, nous examinant les uns les autres avec un joyeux

* Le professeur Bunsen a dernièrement énoncé une théorie chimique qui, je pense, a été reçue avec faveur par le monde scientifique. Il fait remarquer que l'eau, après avoir été longtemps soumise à la chaleur, perd beaucoup de l'air qu'elle contient. La cohésion de ses mollécules s'en accroît d'autant et elle requiert une plus haute température pour arriver à l'ébullition, alors la profusion de la vapeur devient si grande et si instantanée qu'elle cause l'explosion. L'embrasement de la fournaise est souvent attribué à cette cause. Maintenant, on constate que l'eau à la surface du puits du grand Geysir est d'une température qui s'augmente constamment, jusqu'au moment de l'éruption, où elle arrive quelquefois à deux cent soixante et un degrés Fahrenheit. L'idée du professeur Bunsen est que, en dépassant un peu cette température, l'ébullition a lieu, la vapeur se forme en quantités énormes et l'éruption de la colonne d'eau en est la conséquence.

étonnement, quand tout-à-coup nous aperçûmes un cavalier s'avançant vers nous en galoppant avec fureur autour de la base du mont voisin. Le motif de cette course était par trop évident ; il avait vu les masses de vapeur s'élevant autour de la source, et s'imaginant ce que c'était, il avait fait tous ses efforts pour arriver à temps. Comme il n'y avait pas d'ami commun pour nous présenter l'un à l'autre, sans doute, dans les circonstances ordinaires, je me serais enveloppé dans la réserve qui est le droit de naissance de tout Anglais, et j'aurais prétendu n'avoir jamais remarqué son arrivée ; mais le spectacle dont je venais d'être le témoin avait fouetté mes nerfs, et j'avoue avec confusion que je me compromis au point que je commençai une conversation avec l'étranger. Pour atténuer ma conduite, il me sera permis d'ajouter que le nouvel arrivant n'était pas un compatriote, mais bien un Français appartenant à la marine.

J'occupais la porte de ma tente, et pour entrer en conversation, aussitôt que l'étranger fut à portée de m'entendre, j'élevai la voix et lui dis en style d'une familiarité toute arabe : " O toi qui galoppes si furieusement, fatigué et désappointé, viens, je t'en prie, dans la tente de ton serviteur, mange le pain et bois le vin, afin que ton âme soit réconfortée." A cette apostrophe, le cavalier répondit : " Homme, habitant de ces places sulphureuses, je ne mangerai pas le pain, je ne boirai pas le vin, je n'entrerai pas dans ta tente avant d'avoir trouvé une place convenable pour le repos de Monseigneur le Prince."

A ce moment intéressant, notre conversation fut interrompue par l'apparition de deux autres cavaliers,

l'un peintre, l'autre géologiste, tous deux attachés à l'expédition du prince Napoléon. Ils nous informèrent que Son Altesse Impériale était arrivée à Reykjavik deux jours après que nous eûmes laissé ce lieu, qu'elle avait campé la nuit dernière à Thingvalla, et qu'elle était attendue ici dans quatre heures environ. Ils étaient eux-mêmes venus en avant pour préparer son arrivée. Mon premier soin fut d'ordonner de préparer du café pour ces Français fatigués; ensuite, pensant qu'une longue résidence nous avait donné une espèce de droit de propriété sur le Geysir, je me crus obligé de faire les honneurs de la place au parti de voyageurs qui allait arriver ; je fis venir le cuisinier, et, m'étendant dans un long discours sur la gravité de la situation, je donnai ordre de faire un holocauste de tout ce qui restait de gibier et de préparer un plum-pudding dont les énormes dimensions devraient faire honneur tant à lui-même qu'à l'Angleterre.

Une longue table ayant été dressée dans la tente, Sigurdr partit pour aller faire une expédition à la ferme voisine. Fitzgerald entreprit l'ordonnance de la fête ; moi-même, je montai sur mon poney et j'allai dans les marais, avec l'espérance de pouvoir tuer quelques pleuviers de plus. Une couple d'heures après, comme j'étais justement à viser un canard qui errait en toute sécurité sur le lit de la rivière, un nuage de cavaliers surgit autour de la base d'une montagne voisine ; je m'en retournai de suite, et je trouvai le camp, que j'avais laissé désert, vivant et peuplé d'un beau groupe de Français tel que personne n'avait jamais eu la bonne fortune d'accueillir. Ils étaient vêtus de costumes très variés : de longues

bottes, des chapeaux pittoresques, à l'air brigand ; çà et là, on voyait aussi quelques bonnets écossais d'Aberdeen ; mais quelle que fut la coiffure, on était certain de trouver en-dessous une figure agréable et bienveillante. Mon vieil ami, le comte Trampe, qui accompagnait l'expédition, me présenta d'abord au prince, qui était occupé à sonder la profondeur du tuyau du Grand Geysir ; encouragé par la gracieuse réception de Son Altesse Impériale, je me hasardai à l'informer qu'il y avait quelque part un pauvre banquet dont, j'en avais l'espoir, il voudrait bien condescendre, ainsi que tous les officiers que la table pourrait recevoir, à partager la consommation. Après quelques instants d'hésitation, causée, je suppose, par la crainte de nous être importun, il fut assez bon pour me dire qu'il acceptait ma proposition, et quelques minutes après, avec une franche cordialité dont je lui sus gré, j'avais la satisfaction de le recevoir comme mon hôte à l'intérieur de ma tente.

Bien que je n'eusse jamais eu le plaisir de voir le prince Napoléon auparavant, je l'aurais reconnu entre mille, à cause de sa ressemblance frappante avec son oncle, le premier Empereur. Enfin, il est difficile de concevoir une plus grande ressemblance entre deux personnes. C'étaient les mêmes traits fins et délicats, la même bouche mince, et la même mâchoire ferme et accentuée. La corpulence du prince est cependant beaucoup plus forte, et ses yeux, au lieu d'être d'un bleu froid et perçant, sont doux et bruns avec une toute autre expression. Quoiqu'un peu préparé à la diable, le dîner alla très bien, comme au reste tout dîner doit être avec d'aussi agréables compagnons de

table ; nous eûmes quelques difficultés à mettre en place les jambes d'un philosophe de grande stature ; pour chaque couteau il y avait trois convives, mais le gibier n'était pas trop mal cuit, et le plum-pudding arriva juste à temps pour changer un succès douteux en un triomphe indéniable.

En nous levant de table, chacun prit la direction vers laquelle son goût particulier le portait. Le peintre alla prendre des esquisses ; le geologiste cassait des pierres ; le philosophe moralisait, je suppose; à la fin, il alluma un cigare ; les autres s'en allèrent surveiller l'érection des tentes qui venaient d'arriver. Une heure après, le sommeil—mais non pas partant le silence, car de tous côtés on entonnait un chœur puissant en l'honneur de Morphée—le silence, dis-je, régna en souverain sur le camp, dont les habitations en toile, érigées en rangs serrés sur ce plateau désolé, ressemblaient presque à un camp de Crimée. Je suppose que cette pensée se mêla à mes rêves, car peu de temps après, je me trouvais perdu au milieu d'une batterie russe qui tapait, beuglait, canonnait à mes oreilles d'une manière épouvantable. Je servais apparemment dans l'armée française ; car, au milieu de ce tapage infernal, s'élevait le cri : " Alerte! alerte! aux armes, Monseigneur ! aux armes ! " La terre trembla, des nuages de fumée s'élevaient devant mes yeux et me cachaient complètement les murs de Sébastopol ; de fait, après réflexion faite, je jugeai la chose peu extraordinaire, puisque je me trouvais en Islande à la porte d'une tente et n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise. Les symptômes précurseurs d'une éruption, que j'avais pris pour une canon-

nade russe, avaient éveillé les dormeurs français. Un cri général s'éleva du camp, tous sortirent des tentes, les jambes nues, pour être témoins de l'évènement que les ondulations de la terre et la vapeur semblaient nous annoncer. Le vieux Geysir se montra, néanmoins, moins courtois que nous n'avions lieu de l'espérer ; car, après un pénible labeur de quelques minutes dans son bassin, il s'éleva sur ses jambes de derrière, retomba, fit un nouvel effort, puis, abandonnant la partie, il retomba dans son inaction accoutumée en laissant la société désappointée se disperser dans ses dortoirs.

Le lendemain matin, le camp réveillé à bonne heure, on s'occupa des préparatifs de départ ; quelque peu satisfaisant qu'il eût été, les Français considéraient ce spectacle comme étant suffisant pour ne pas faire antichambre, comme ils disaient, pour ce fonctionnaire capricieux. Désireux de tenter de nouveau de photographier le Strokr, je suggérai de lui administrer la dose nécessaire de pilules de mottes de terre. Dans quelques minutes, quelques charretées de terre furent précipitées dans son ouverture. En même temps, Fitz saisit l'occasion où le Prince était à prendre son déjeuner pour faire son portrait tel qu'il était, assis sur sa chaise avec son état-major autour de lui. Cette peinture ressemblait à celle de Napoléon avant la bataille d'Austerlitz. Il s'était bien écoulé vingt minutes depuis le temps où nous avions administré l'hémétique, et il n'apparaissait ni symptômes ni résultats; les Français commençaient à être impatients ; on faisait des insinuations malveillantes à l'adresse de la réputation de constance du

Strokr, insinuations qui, je dois le dire, me touchaient de très-près et me faisaient éprouver le même malaise que celui d'un montreur dont le chien se serait trompé.

A la fin, tout le parti se mit en route ; mais le dernier cavalier n'était pas disparu derrière une montagne voisine, que tout-à-coup, Bim ! Boum ! la source avait lancé ses eaux à une hauteur de cinquante pieds, et ce, avec une fureur qui me vengea amplement de l'affront que j'avais subi, et rétablit sa réputation. Mais tous nos efforts pour photographier l'éruption furent inutiles. Nous avions déjà essayé de photographier le Strokr et le grand Geysir ; mais pour ce dernier, le spectacle était déjà fini avant que la plaque ne fût prête. Quant au Strokr, il s'était, il est vrai, écoulé un certain temps avant que l'éruption eût lieu ; mais l'intervalle entre l'administration de la dose et l'explosion varie tant, que, à moins de vouloir passer plusieurs jours sur les lieux, il serait impossible de saisir à propos l'occasion. Dans cette dernière circonstance, quoique nous n'eussions pas préparé la plaque dans les vingt minutes qui s'étaient écoulées après avoir jeté la terre, la source demeura inactive plus longtemps que de coutume, le collodion devint insensible, et l'éruption ne laissa aucune impression quelconque.

Je n'ai que peu de choses à dire d'intéressant au sujet de notre retour à Reykjavik. Durant la première partie de la matinée, le temps menaça un peu de tourner à la pluie ; mais vers midi, il se fixa au beau ; cependant, il faisait un de ces jours sombres qui enveloppent le paysage le plus familier d'une espèce de manteau de mystère ; un voile long, bas, de couleur

d'acier, était répandu sur tout le ciel, excepté le long de l'horizon, qu'une bande d'atmosphère de couleur opâle faisait errer les yeux en liberté dans l'espace, à la recherche des portes perlées du paradis ; de l'autre côté, les montagnes tourmentées de lave, leur sommet menaçants, perdus dans le ciel, étaient d'un noir d'encre, changeant en une couleur plus funèbre encore les teintes rouges qui s'étendaient sur cette scène désolée. Si, dans la nature, on peut trouver une région semblable, ce ne peut être qu'au sein de ces sombres solitudes que la science nous voile encore, parmi les montagnes de la lune. Une heure avant d'arriver à la place où nous avions campé à Thingvalla, comme s'il eût été ordonné par enchantement, un brouillard gris s'éleva autour de nous et changea en une ruine qu'on ne pouvait distinguer, la beauté et la terreur du panorama que nous venions de traverser, et en portant nos yeux depuis le bord du Rabna Gja jusqu'au plateau gris que nous foulions à nos pieds, il eût été difficile de croire qu'il y avait là la même plaine magique dont la première vue avait été pour nous presqu'une époque dans nos existences.

J'avais envoyé le cuisinier, le bagage et les guides quelques heures avant notre départ, en sorte qu'à notre arrivée, nous trouvâmes une tente sèche et comfortable, et un dîner chaud qui nous attendait. La transformation rapide de l'aspect du pays, dont j'avais été le témoin, me fait parfaitement comprendre combien le succès d'une expédition en Islande peut dépendre de la température, et me donna la raison de la différence que j'ai observée dans la narration des plaisirs que différents voyageurs en ont éprouvés. C'est

une belle chose que de chevaucher pendant quarante milles toute une journée, à travers le plus singulier paysage du monde, quand un soleil radieux nous montre les différents aspects du pays distinctement, transformant le sol tourmenté en tours, en dômes, en pynacles d'un métal brillant, et quand les ondulations du terrain nous semblent être comme une étole aux couleurs variées; de telles vues doivent être *montagnes délectables* aux yeux du *chrétien fatigué.* Mais c'est une autre chose de marcher péniblement à travers les mêmes quarante milles, trempé jusqu'aux os, ne voyant rien que les bases grises et obscures des montagnes qui s'élèvent, vous ne savez comment et vous ne vous en inquiétez peu, n'ayant pas de meilleure occupation que de regarder à votre montre et de vous demander quand vous arriverez à la fin de votre voyage.

Si, de plus, vous avez à attendre, comme c'est souvent le cas, pendant plusieurs heures après votre arrivée, mouillé, fatigué, affamé, jusqu'à ce que les bagages, les tentes et les aliments soient arrivés; n'ayant d'autre alternative que de rester, en attendant, tremblottants sous le toit de chaume d'une église, ou de partager la demeure de quelque famille de cultivateurs, dont l'aménagement intérieur ressemble, en tous points, à celles dont Macaulay nous donne la description parmi les montagnards écossais qui existaient il y a plus d'un siècle ; et si, finalement, après avoir attendu pendant quelques jours pour voir une éruption qui n'a pas eu lieu, vous retournez à Reykjavik en éprouvant les mêmes désagréments, il n'est pas étonnant après cela que, de retour dans votre pays

natal, vous proclamiez l'Islande avec ses Geysirs une honte, une illusion, une moquerie.

La fortune, cependant, semblait déterminée à nous épargner ces amertumes; car le lendemain matin, une atmosphère brillante et joyeuse s'étendait sur un ciel sans nuages, tandis que la plaine gîsait à nos pieds dans toute la splendeur de l'émail. J'étais presque tenté de passer une journée de plus dans le voisinage; mais nous avions déjà dépensé plus de temps dans les Geysirs que j'avais supposé d'abord, et rester en Islande plus longtemps qu'après le quinze ne faisait pas notre affaire; car alors, l'hiver commence à barricader les passages dans ses domaines de l'océan Arctique. Mon plan, en retournant à Reykjavik, était d'envoyer le vaisseau nous attendre dans quelque port de la côte nord de l'île, tandis que nous-mêmes, nous allions traverser l'intérieur du pays en droite ligne, montés sur nos chevaux.

On nous dit que la scène est magnifique; sur notre chemin, nous passerons plus d'un petit enfoncement pratiqué dans les montagnes, et auxquels sont attachées de touchantes légendes d'un autre âge; la manière de vivre des habitants du nord est, je pense, moins changée et plus caractéristique que celle de tout autre habitant de l'île. De plus, à peine si un étranger a jamais pénétré à quelque distance dans ces directions, et nous aurons occasion de traverser une bande de ce terrible désert, parsemé, sur un espace de plus de trente mille milles carrés, de pyramides de glaces et de laves, s'élevant au milieu du pays, et dévasté à différentes périodes par des déluges de pierres, de boue bouillante, ou couvert de tourbillons de neige et de cendres

mêlées; c'est, enfin, un coin de l'univers inachevé, où il est encore permis aux éléments du cratère de faire rage avec une fureur indomptable.

Notre dernière étape de Thingvalla à Reykjavik se fit d'une manière très-tranquille, et la distance nous sembla infiniment plus courte que lorsque nous la parcourûmes pour la première fois. Nous rencontrâmes un bon nombre de fermiers retournant à leurs demeures ; ils revenaient d'une foire annuelle qui a lieu dans cette métropole. En considérant cette longue caravane de chevaux et de cavaliers s'avançant péniblement sur une seule file à travers ce pays rocailleux, je trouvai qu'il était facile de croire que ces insulaires éloignés descendaient des pays orientaux. De fait, on se souvient toujours de l'Orient en Islande. Dans les temps les plus reculés, les Islandais étaient un peuple habitant sous les tentes. Du temps de l'ancien Parlement, les législateurs campaient pendant toutes les sessions dans des baraques mobiles autour de la place de l'Assemblée. Leur politique intérieure est généralement fraternelle, et la fuite de leurs ancêtres de la Norvège était une protestation contre le principe opposé à la féodalité. Il n'y a pas un Arabe plus fier de son coursier que les Islandais ne le sont de leurs petits poneys, pas un Arabe encore n'a plus que lui la religion des droits sacrés de l'hospitalité. Quand deux partis de voyageurs se croisent en passant dans le *désert*, comme ils appellent invariablement la partie inhabitée de leur pays, et qu'ils échangent un salut solennel, on croirait, à s'y méprendre, que c'est la courtoisie antique des plus anciens adorateurs du soleil. La diversité des objets qu'emportaient les

caravanes dont nous fîmes la rencontre est incroyable ; c'étaient des planches, des cordes, des caisses d'eau-de-vie, des sacs de riz, de farine, de blé, du sel, du savon, du sucre, du tabac à priser, du tabac à fumer, du café, tout, en un mot, ce dont ils avaient besoin pour la consommation domestique pendant l'hiver à venir. En échange de ces produits qu'ils sont obligés de se procurer de l'Europe, les Islandais exportent la laine brute, des bas tricotés, des mitaines, de la morue préparée, de l'huile de poisson, des barbes de baleine, des peaux de renard, des plumes et de la mousse d'Islande. Durant ces dernières années, les exportations de l'île se sont montées à un million deux cent mille livres de laine, et de cinq cent mille paires de bas et de mitaines. Bien que l'Islande soit d'un cinquième plus grande que l'Irlande, sa population n'est que d'à-peu près soixante mille personnes disséminées le long de la partie du pays qui fait le tour entre les deux aires centrales et la mer. Son aire est de trente-huit mille milles carrés ; mais on calcule qu'il n'y a pas plus d'un huitième qui soit occupé ; les trente-trois mille milles qui restent consistent en montagnes de glaces, en vallées désolées par la lave, par les cendres volcaniques, etc. Reykjavik, même, ne peut pas se vanter d'avoir plus de sept à huit cents habitants.

Pendant l'hiver, les hommes sont principalement occupés à prendre soin du bétail, à choisir les laines, à faire des cordes, des brides, des selles, et à construire des barques. La saison de la pêche commence au printemps ; en 1853, il n'y avait pas moins de 3,500 barques employées sur l'eau. Quand l'été s'avance, on coupe la tourbe et les foins commencent ; à l'au-

tomne, les mois se passent principalement à réparer les maisons, à fumer les pâturages, à tuer, à préparer les moutons, soit pour l'exportation, soit pour leur propre usage pendant l'hiver ; les femmes de la famille s'occupent, pendant toute l'année, à laver, à carder et à filer la laine, à tricoter des gants, des bas, et à tisser la toile, la flanelle pour leurs vêtements.

La nourriture ordinaire d'une famille islandaise à l'aise consiste en poissons secs, en beurre, en petit lait gardé jusqu'à ce que la fermentation ait lieu, en lait ordinaire, en *Skier*, une espèce particulière de fromage, en un peu de mouton et en pain d'orge. Comme on doit s'y attendre, cette maigre alimentation n'est pas de nature à donner la santé ; ainsi le scorbut, la lèpre, l'éléphantiasis et toutes les maladies de la peau sont-elles très communes. D'un autre côté, la pratique des mères de cesser d'alaiter leurs enfants au bout de trois jours et de les nourrir avec du lait de vache, cause une mortalité effrayante parmi les enfants.

La terre est tenue en franc-aleu ou louée par la couronne, à des termes si longs qu'on peut les considérer comme des baux perpétuels. Le loyer est calculé en partie sur le nombre d'acres occupés et en partie sur les têtes de bétail auxquelles la terre peut fournir la subsistance. Il est payé en nature, soit en poissons, soit en produits de la ferme ; les locataires à l'aise emploient généralement deux ou trois hommes de peine, qui reçoivent, outre le logement et la nourriture, dix à douze piastres de gages à l'année. La propriété ne peut être substituée, et si un habitant meurt intestat, ce qu'il laisse est partagé entre ses

enfants par égales parts entre les fils, et par demi-parts entre les filles.

Leurs revenus publics, provenant des terres de la couronne, d'impôts sur le commerce et d'une petite taxe sur le transport de la propriété, s'élèvent à environ 3,000 louis ; les dépenses pour l'éducation, pour le salaire des officiers (celui du gouverneur s'élève à peu près à 400 louis par année), pour les établissements religieux, excèdent 6,000 louis par année, en sorte que l'île n'a pas une institution qui se supporte elle-même. Le clergé est payé par les dîmes ; ses ressources sont excessivement modiques ; elles ne s'élèvent pas, en moyenne, à plus de 6 à 7 livres sterling par année. Leur principal revenu dépend de leurs fermes. Comme saint Dunstan, les ministres du culte sont invariablement d'excellents forgerons.

Comme nous approchions de Reykjavik, pour la première fois pendant tout le voyage, nous commençâmes à avoir quelques troubles avec les poneys de relais qui se trouvaient en avant. Soit qu'ils fussent fatigués, soit qu'ils fussent arrivés dans une région où ils avaient l'habitude d'errer au loin, je ne saurais le dire ; mais à chaque dix minutes, l'un ou l'autre s'en allait de côté et d'autre dans la plaine rocailleuse au milieu de laquelle étaient tracés les trois sentiers que nous devions suivre, ce qui était la cause que nous étions obligés de faire une chasse fatiguante pour pouvoir les ramener dans la voie. Enfin, après avoir été, une fois, pressé, embrassé et presque jeté en bas de mon cheval par un fermier enthousiaste et passablement pris de boisson, lequel m'avait pris pour le Prince, nous entrâmes triomphalement au galop, vers cinq heures, dans

la bonne ville, sans que ni cavalier ni chevaux n'eussent éprouvé aucun accident dans tout le cours de l'expédition, excepté pourtant une chute formidable que fit Wilson. C'était le soir du jour que nous avions laissé le Geysir: nous galopions tous sur une seule file dans un sentier de lave, quand tout à coup j'entendis un cri derrière moi, puis un bruit comme celui d'une avalanche qui descendait. En me retournant, je vis Wilson et son cheval étendus sur la terre, le premier à quelques verges en avant de l'autre. Le pauvre diable pensait évidemment qu'il était mort, car il ne parla ni ne remua, mais il gisait là, me regardant avec ses grands yeux blancs quand je m'approchai pour lui prêter assistance. Après examen, je constatai que ni l'un ni l'autre n'avait souffert en rien.

Le cuisinier et le reste du parti n'arrivèrent qu'à minuit environ. Je n'ai aucun doute que, quand l'habile individu put enfin franchir le bord du vaisseau, sa joue s'empourpra d'orgueil à l'idée que, pendant le court espace de son absence sur la rive, il avait pu ajouter à ses autres qualités celle d'être devenu un cavalier consommé. Je n'entends pas vouloir dire par là qu'il était en effet un cavalier accompli. Quoique nous eussions éprouvé beaucoup d'agrément pendant notre voyage, je n'étais pas moi-même fâché de me trouver à bord ; après notre vie de bohémien, me retrouver dans ma coquette petite cabine, entre ces jolis lambris, au milieu de mes livres, tout cela me pénétra d'un sentiment de satisfaction dont un Anglais seul, je le pense, est susceptible.

J'ai maintenant à vous raconter un pénible événement qui eut lieu pendant mon voyage aux Geysirs ; de

fait, ce n'est rien moins qu'une catastrophe, une révolte parmi un équipage jusqu'alors si exemplaire. Je suppose qu'eux aussi eurent l'occasion d'éprouver l'hospitalité proverbiale de l'Islande.

Les salaisons et les friandises inoffensives qui composent ordinairement les rations, à bord d'un vaisseau, n'auraient jamais pu produire un tel effet. Qu'il me suffise de dire que la dyspepsie et ses fatales conséquences, s'étant emparées de mes hommes, dans un moment désespéré, ils en vinrent à une détermination désespérée, et tous, unis comme un seul homme, demandèrent à mon fidèle commis aux vivres, non-seulement l'accès au sanctuaire de la cabine du docteur, alors absent, mais encore ils exigèrent que le commis vint à leur administrer des médicaments quelconques ; en vain M. Grant se mit en travers de la porte de la cabine : les représentations furent inutiles ; mes agneaux aux mains calleuses furent intraitables, et ils le menacèrent de me rapporter sa conduite, à mon retour, s'il n'accédait pas à leur demande ; le sanctuaire du docteur fut donc ouvert, et toutes ses douceurs, si on peut les appeler ainsi, furent raflées en un instant. On leur distribua, par parts égales, une boîte de pilules, la première qui était tombée sous la main, cela se trouvait être du calomel. Ils eurent, de plus, de la rhubarbe et du séné ; enfin, ce ne fut que lorsqu'ils eurent léché avec soin les dernières gouttes d'huile de castor que les maraudeurs laissèrent leur complice involontaire se retirer dans l'office. Une Némésis vengeresse planait cependant sur l'autel violé de l'Esculape ; quand je retournai à bord, les fins de la justice étaient satisfaites et l'outrage était déjà expié. Les *mains* rebelles

étaient devenues des *estomacs* repentants. Ayant encore tout frais dans ma mémoire les souvenirs orientaux qui m'étaient survenus pendant la course de la veille, je congédiai les coupables désolés avec cette formule asiatique de condamnation : "Mashall, vous avez rendu vos figures pâles, allez en paix."

Pendant cette expédition à l'intérieur, le port de Reykjavik s'était peuplé de nouveaux arrivages. En premier lieu, il y avait mon vieil ami la *Reine-Hortense*, le yacht de l'Empereur, une magnifique corvette de 1,100 tonneaux; je m'en étais séparé trois ans auparavant, dans la Baltique, après qu'elle m'eût remorqué pendant l'espace de quatre-vingts milles dans notre course de Bomarsund à Stockholm. Il y avait ensuite deux steamers anglais à hélice d'environ 700 tonneaux chaque, pris par le gouvernement français comme vaisseaux de service pour le yacht. Je ne mentionne pas un brick espagnol, non plus qu'un ou deux vaisseaux étrangers qui, avec la frégate, la barque et les vaisseaux que nous avions trouvés à notre arrivée, donnaient à la baie une apparence tout-à-fait animée. A venir jusqu'à cette année, aucun steamer n'était venu naviguer dans ces eaux lointaines.

Ce matin, immédiatement après le déjeûner, je me rendis à bord de la *Reine-Hortense* pour rendre mes devoirs au prince Napoléon. Son Altesse Impériale m'avait aussi fait l'honneur de venir à bord du *Foam*. Lorsque je lui avais été présenté aux Geysirs, il m'avait demandé quel était mon dessein, et quand je lui eus dis ma résolution de cingler vers le nord, il me proposa avec bienveillance, au lieu de ce voyage, d'aller avec lui à l'ouest du Groënland ; mais mon

désir d'atteindre, si c'était possible, Jan Mayen et Spitzberg m'empêcha d'accepter cette offre tentante, et Son Altesse Impériale me fit connaître qu'elle était aussi déterminée à se rendre à Jan Mayen; il fut assez bon pour me dire que, si j'étais prêt le lendemain matin à six heures, la *Reine-Hortense* me prendrait en remorque. Pour profiter de cette proposition, il me fallait abandonner le dessein de faire une course dans l'intérieur de l'Islande, ce à quoi j'avais de la répugnance à renoncer; mais, en même temps, la saison était si avancée et nos mésaventures à notre départ de l'Angleterre nous avaient tellement retardés dans notre programme, que ç'aurait été une folie de perdre une si belle occasion de rattraper le temps perdu. Après tout, ces îles polaires, que si peu de personnes ont visitées, sont principalement les places que je suis tenu de voir. Avant de fermer cette lettre, la chose aura été réglée d'une manière quelconque; car je dois avoir l'honneur de dîner avec le prince ce soir, et d'ici à ce temps-là, j'en serai venu à une détermination. Après le dîner, il doit y avoir à bord de la frégate, un bal auquel tout le grand monde, toutes les beautés de Reykjavik sont invitées.

3 H. A. M.

J'abandonne l'idée de voir le reste de l'Islande, et je vais au nord. J'ai dû combattre avec moi-même avant d'arriver à cette conclusion; mais, après tout, je pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Dix ou quinze jours d'été sont très précieux dans ces latitudes et sont dignes d'un sacrifice. En ce moment, nous venons de nous mettre en arrière de la *Reine-Hortense;* nous

avons plié notre voilure, afin d'être prêts à partir dans une demi-heure. La prochaine lettre, s'il plaît à Dieu, sera datée de Hammerfest. Je suppose que cela prendra quinze ou vingt jours pour m'y rendre ; tout dépendra de l'état de la glace aux environs de Jan Mayen. Si l'ancrage est libre, je passerai quelques jours à examiner l'île qui, après tout, doit être curieuse. Il m'est arrivé d'en entendre parler par un capitaine de baleiniers que je rencontrai dans les îles Shetlands, quatre ans auparavant. Il partait du pays de Hull, après avoir fait la pêche dans les eaux du Spitzberg et avoir entrevu, dans sa course au sud, les montagnes immenses qui forment l'extrémité nord de Jan Mayen. Heureusement, le temps était beau quand il passa, et la description qu'il m'en fit alors me causa un tel ébahissement, que je me déterminai, si jamais j'en avais la chance, d'aller voir de mes propres yeux une si grande merveille. Imaginez un pic de roc ressemblant à du feu (toute l'île est volcanique), s'élançant droit hors de la mer à une hauteur de 6,870 pieds. Ce pic n'est pas évasé à sa base comme une pyramide; il n'a pas un sommet rond comme un pain de sucre, mais il a la forme d'une aiguille, il est pointu comme un clocher d'église. Si mon marin de Hull était aussi bon dessinateur qu'il me semble bon marin, nous serions sur la voie d'une des merveilles du monde. Tout le monde ici en fait une triste peinture ; ils me disent tous, d'abord, qu'il est probable que toute l'île est emprisonnée dans ces éternels champs de glace qui s'étendent à plus de 150 milles le long des côtes du Groënland ; ensuite, que, même si la mer est libre dans le voisinage, les brouillards sont si denses et si constants que nous avons

toutes les chances de ne pas atteindre la terre. Mais le fait du dernier vaisseau de guerre français qui est parti pour ces régions et qui n'a jamais été revu, il n'est pas besoin de le dire, a rendu ces mers très impopulaires à Reykjavik.

Ce fut pendant une de ces brumes que le capitaine Fotherby, le premier qui découvrit Jan Mayen, tomba sur cette île en 1614. Pendant qu'il cinglait au sud, au milieu d'un brouillard trop épais pour voir en avant la longueur d'un vaisseau, il entendit soudain le bruit des eaux qui venaient se briser sur un grand rivage; quand les bases gigantesques du Mont Beerenberg furent graduellement aperçues, il crut qu'il avait découvert un nouveau continent. Depuis, les baleiniers l'ont souvent aperçu, mais ils y sont rarement débarqués. Vers l'an 1633, le gouvernement hollandais, voulant fonder un établissement dans le voisinage des lieux de pêche où l'on put faire bouillir le lard de la baleine, et transporter chez eux les dépouilles de chaque saison en masses moins considérables, engagea sept marins à passer l'hiver dans l'île. On bâtit des huttes pour eux, on leur fournit d'amples provisions de viande salée, et ils furent laissés là pour résoudre le problème de savoir si, oui ou non, des êtres humains pourraient supporter la rigueur du climat. Debout sur le rivage, ces sept hommes virent leurs camarades mettre à la voile et disparaître derrière le soleil couchant, puis ensuite ils virent le soleil lui-même disparaître comme l'avait fait le navire; mais je ne puis vous donner une description plus touchante de leur sort qu'en citant les extraits de leur naïve narration:

"Le 26 d'août, notre flotte fit voile pour la Hollande avec un fort vent de nord-est et une mer houleuse qui continua toute la nuit. Le 28, le vent fut le même, il commença à neiger très-abondamment ; nous partagâmes entre nous une demi-livre de tabac qui devait être notre ration pour une semaine. Vers le soir, nous allâmes faire une excursion aux alentours pour voir si nous ne découvririons pas quelque chose digne de nos observations, mais nous ne vîmes rien ; il en fut ainsi pendant plusieurs jours de grésil et de tempêtes."

Le huit de septembre, ils furent effrayés par le bruit de quelquechosequi tomba sur le sol ; c'était probablement quelque pierre volcanique. Un mois plus tard, le temps devint si froid que leurs linges, après avoir été exposés un moment à l'air, devenaient gelés et raides comme des planches. † D'énormes flottes de banquises entouraient l'île, le soleil disparut, et ils passaient presque tout leur temps à se raconter les uns aux autres les aventures qui leur étaient arrivées par terre et par mer.

Le 12 décembre, ils tuèrent un ours, après avoir déjà éprouvé les mauvais effets d'un régime de viandes salées. Enfi[illegible]va le jour de l'an de 1636. "Après nous êtr[illegible]té mutuellement une nouvelle année

---

† Le climat, cependant, ne semble pas avoir été si rude dans ces latitudes qu'il l'est devenu depuis. On a remarqué une semblable recrudescence de température en Spitzberg et dans le Groënland. En Islande, nous avons les preuves indubitables que le blé y a mûri autrefois, aussi bien que de l'existence d'arbres d'une dimension considérable, bien que maintenant elle ne puisse produire un chou, même un arbuste de pruche. Monsieur Babinet, de l'Institut de France, va un peu trop loin quand il dit, dans le *Journal des Débats* du 30 décembre 1856, que depuis plusieurs années Jan Mayen est inaccessible.

heureuse, et le succès dans nos entreprises, nous allâmes prier et soulager nos cœurs devant Dieu. Le 20 de février (le même jour que fut assassiné Wallenstein), le soleil a paru de nouveau; le 22 de mars, le scorbut s'était déjà déclaré; nous étions très découragés parce que nous manquions de rafraîchissements, et si faibles que nos jambes pouvaient à peine nous porter. Le 3 d'avril, il n'y en avait plus que deux parmi nous qui étaient en santé; nous tuâmes pour eux les deux poulets qui étaient restés; ils en mangèrent d'un grand cœur dans l'espérance que cette nourriture contribuerait à leur rendre une partie de leurs forces; nous étions fâchés de n'en pas avoir une douzaine de plus à leur disposition." Le jour de Pâques, Adrien Caiman de Schiedam, leur commis, mourut. " Que Dieu ait pitié de son âme et de nous tous, nous sommes très malades." Pendant les jours suivants, ils semblent tous empirés; un seul est encore assez fort pour circuler. Il avait appris à écrire de ses camarades, depuis qu'ils étaient dans l'île, et c'est lui qui nous donne la conclusion de ce triste récit : " Le 23 d'avril, le vent soufflait du même côté, il tombait une petite pluie; nous étions alors réduits à un état pitoyable, personne d'entre nous, excepté moi, capable de soulager plus ou moins les uns et les autres, en sorte que tout le fardeau reposait sur mes épaules. J'accomplissais mon devoir aussi bien que j'en étais capable et aussi longtemps qu'il plût à Dieu de m'en donner la force; je m'en vais justement, maintenant, aider notre commandant à sortir de sa hutte ; c'est à sa demande, parce qu'il s'imaginait obtenir du soulagement à ses douleurs; il est en lutte avec la mort." Pen-

dant sept jours, ce brave homme continue à faire son devoir, c'est-à-dire à faire ses entrées dans son journal sur l'état de la température : c'était le principal objet que ceux qui les avaient employés avaient en vue quand ils les laissèrent dans l'île; mais le 3 d'avril, sa force est épuisée et sa main défaillante ne put rien faire de plus que de tracer sur la page une phrase incomplète.

Pendant ce temps, le secours et la récompense sont en chemin vers cette garnison abandonnée ; le 7 de juin, on voit de nouveau apparaître à l'horison les voiles de la flotte islandaise, mais aucune figure joyeuse n'apparut pour saluer les chaloupes qui s'avançaient vers le rivage, et, quand leurs camarades se mirent à la recherche de ceux qu'ils espéraient de revoir vivants et bien portants, hélas ! chacun d'eux gisait mort dans sa hutte, l'un avec un livre de prières à ses côtés, l'autre avec la main tendue vers l'onguent dont il se servait pour ses articulations enflées, le dernier survivant avec ce journal inachevé à côté de lui.

La descente la plus recente qui ait été faite dans l'île remonte à vingt-deux ans; elle fut opérée par le brave et pieux capitaine, maintenant le docteur Scoresby *

A son retour d'une croisière à la chasse à la baleine, il avait vu la montagne de Rurenberg à peu près à cent milles au loin et, après s'en être approché, il trouva la côte parfaitement libre de glace. D'après ses observations, Jan Mayen a à peu près seize milles de long

---

* Je regrette d'être obligé d'ajouter que le docteur Scoresby est mort depuis que ceci est écrit.

sur quatre de large, mais j'espère bientôt que je serai par moi-même en état de vous en dire plus long sur ce sujet.

La dernière soirée que nous avons passée en Islande n'a certainement pas été la moins joyeuse de notre séjour; le dîner à bord de la *Reine-Hortense* a été très-agréable. J'ai renouvelé connaissance avec quelques-uns de mes vieux amis de la Baltique, et j'ai été présenté à deux ou trois officiers de l'état-major du Prince qui ne l'avaient pas accompagné dans son expédition aux Geysirs, entr'autres au duc d'Abrantès, le fils du ~~maréchal~~ Junot. En m'asseyant à table, je me trouvai entre Son Altesse Impériale et Monsieur de Sarcy, membre de l'Institut de France, qui a fait cette fameuse expédition à la mer Morte, l'un des plus gais et plus agréables compagnons que j'aie jamais rencontrés. Il va sans dire qu'il y eut force gais propos aussi bien que force conjectures au sujet du costume des dames islandaises que nous allions voir au bal. Il paraît que les colombiers de Reykjavik avaient été passablement effarouchés par l'avis émanant du galant capitaine de l'*Arthémise*, qui s'attendait à ce que ses belles invitées apparaîtraient au bal en robes basses; il semblait que jusqu'alors, l'usage de montrer leurs belles épaules d'ivoire était pour les belles dames de ce pays une idée aussi choquante que le fut la valse pour nos grand-mères ; de plus, on ne pouvait trouver une modiste capable de saisir la ligne mystérieuse de démarcation qui divise ce qui est convenable de ce qu'il ne l'est pas, en sorte que la faction des collets montés était au désespoir. Il arriva que leur anxiété à ce sujet était superflue; car, en entrant dans la salle

du bal, nous constatâmes que, avec la délicatesse naturelle qui caractérise ce noble peuple, nos charmantes partenaires avaient eu le bon goût de rester dans les bornes convenables de la décence.

Il était près de neuf heures quand nous laissâmes la *Reine-Hortense* pour nous rendre au bal; déjà depuis quelque temps, les chaloupes, chargées de charmantes toilettes, passaient sous la poupe de la corvette pour se rendre à *l'Arthémise*; elles ressemblaient à des lits de fleurs qui auraient été jetés sur la mer, bien qu'elles ne puissent certainement être appelées un parterre, et quand nous montâmes sur les flancs élevés du vaisseau, un mélange de musiques harmonieuses, de lumières et de rires argentins sortait de chaque sabord. La salle du bal était élégamment ornée, le pont supérieur avait été couvert d'un immense toit de toiles auquel on avait suspendu des lustres brillants formés par les bayonnettes disposées en pyramides, la pointe en bas et dont les gros bouts servaient de chandeliers aux bougies. Les côtés étaient ornés de drapeaux. Les places destinées à l'armement de la frégate étaient masquées et étaient réservées aux dames; les canons de 82 étaient devenus des sofas; des pics d'abordage, des balustrades; des pistolets, des chandeliers; les caronnades en cuivre étaient dressées à une extrémité, leurs bouches bruyantes fermées avec des bouquets; les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice, des bustes, des couleurs drapées avec une habileté toute parisienne donnaient à la scène une apparence de fête qui semblait presque féerique dans un pays aussi désolé. Quant à notre galant hôte, je n'ai jamais vu tant d'entraînement : c'est un beau marin à la cheve-

lure grisonnante, à la tournure hardie, parlant l'anglais comme un insulaire, et unissant à la franche cordialité d'un marin, la gracieuse gaiété particulière aux Français. Je n'ai jamais vu rien de plus parfait que la bienveillante et presque paternelle courtoisie avec laquelle il souhaitait la bienvenue à chaque essaim

fleuri de jeunes filles qui franchissaient les bords de son vaisseau. Vers deux heures, nous eûmes le souper sur le premier pont ; j'eus l'honneur de conduire à la table mademoiselle Thora de Bessestadt, de manière, cette fois, à ne pas me surprendre à la recherche de la pâle figure de la Thora des anciens jours, étant, je suppose, suffisamment occupé de la douce jeune

fille aux yeux charmants qui se trouvait à mes côtés. Je ne liai pas beaucoup connaissance avec les autres jeunes dames, car j'éprouvais de la difficulté à trouver quelques remarques appropriées à l'occasion de ma présentation. Une fois ou deux, en vérité, je hasardai, par le moyen de leur père, quelques observations flatteuses à leur adresse, en latin, mais je ne puis dire que je trouve cette langue convenable aux galanteries d'une salle de bal. Après le souper, la danse recommença et l'hilarité devint à son comble quand une demi-douzaine de matelots ornés de turbans faits avec des pavillons (l'un d'eux représentait une femme avec la figure de la muse tragique) s'avancèrent et dansèrent le cancan avec une gravité et un décorum qui auraient grandement édifié ce que Gaverni appelle la pudeur municipale.

A trois heures A. M., je retournai à bord du yacht, et nous sommes tous maintenant très occupés à faire les derniers préparatifs de notre départ. Fitz arrange sa boutique d'apothicaire, Sigurdr écrit des lettres. Les derniers sons de la musique ont cessé à bord de l'*Arthémise ;* le soleil est déjà haut dans les cieux ; les lits de fleurs sont retournés au rivage, peut-être un peu flétris, comme s'ils eussent été ravagés par la tempête ; la *Reine-Hortense* chauffe à haute vapeur, la partie réelle, sérieuse de notre voyage est sur le point de commencer. Je sens que ma description n'a pas rendu une ample justice aux merveilles de cette île intéressante ; mais je puis vous référer à notre ami Sir Henry Holland pour de plus amples détails ; il visita l'Islande en 1815, avec Sir G. Mackenzie, et se

mit parfaitement au courant de son histoire ainsi que de ses merveilles géologiques.

ACTE FINAL.

SCENE.—*R. Y. S. Foam, à la remorque de la Reine-Hortense.*

PERSONNAGES DU DRAME.

VOIX DU CAPITAINE FRANÇAIS COMMANDANT LA R.-H.
LORD DUFFERIN.
LE DOCTEUR.
WILSON.

Voix du Capitaine Français.—Nous partons.

Lord Dufferin.—Tout est prêt, monsieur.

Wilson au Docteur (*sotto voce*).—Monsieur....

Le Docteur.—Eh bien ?

Wilson.—Savez-vous, monsieur?....

Le Doc eur.—Quoi ?

Wilson.—Oh! rien, monsieur ; seulement, nous allons dans les régions glaciales, n'est-ce pas, monsieur ? Eh bien, je viens de voir justement le brick qui vient de là, monsieur, et son équipage dit qu'il y a un entassement de glaces cette année ! (*Une pause.*) Savez-vous, monsieur, le marin m'a montré l'avant du vaisseau ; il y a sept pieds de bois solide dans cet avant, et nous n'en avons que deux pouces, monsieur !

Voix du Capitaine Français (*avec un léger accent*).—Etes-vous prêt ?

Lord Dufferin.—Oui, oui, monsieur ! Levez l'ancre.

LETTRE VIII

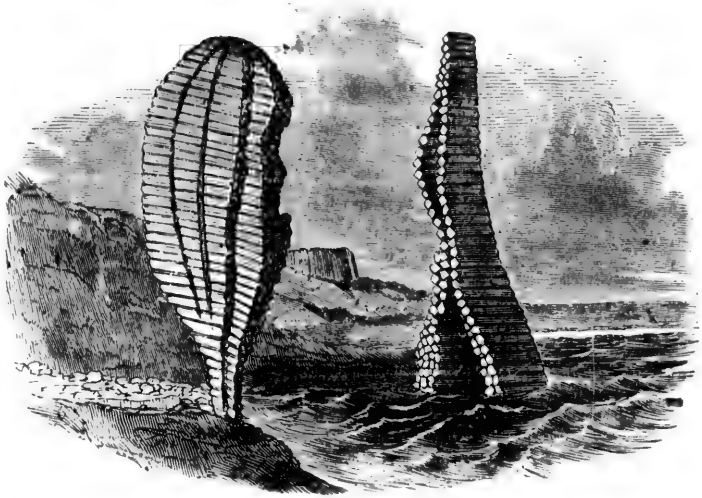
DÉPART DE REYKJAVIK—LE SNOEFELL—LA DAME . E FRODA ET LE CHAMPION DE BREIDAVIK—L'ONUNI . FRIORD—LA DERNIÈRE NUIT—TRAVERSÉE DU CERCLE POLAIRE—FÊTE A BORD DE LA " REINE-HORTENSE "—LE PÈRE ARCTIQUE—LA GLACE —DISPARITION DU " SAXON "—LA BRUME—UN ADIEU DANS LA SOLITUDE.

Hammerfest, juillet.

Me voilà de nouveau en Europe, à la portée des postes. Un joyeux soleil resplendit dans les cieux, il souffle un vent léger et nous avons des roses sur la table de notre cabine ; c'est comme si les régions de brumes et de glaces qui se sont enfuies étaient des rêves que nous aurions faits pendant ce brillant été. Je ne saurais dire combien tout me paraît gai et joyeux, après avoir laissé ce climat qui ne serait pas indigne de l'enfer du Dante. Mais, néanmoins, quand bien même c'eut été deux fois pire, ce que nous avons vu fait plus que compenser la peine, quoique ce n'ait pas été un jeu d'enfant d'y arriver.

Mais je dois commencer là où j'ai laissé dans ma dernière lettre ; c'était juste au moment, je pense, où nous nous préparions à être remorqués par la *Reine-Hortense*, à notre sortie du port de Reykjavik. Comme j'avais été debout toute la nuit, aussitôt que

nous fûmes éloignés de la terre et que je me fûs convaincu que le remorquage allait bien, je rentrai dans la cabine pour quelques heures. Quand je remontai de nouveau sur le pont, nous passions Fax Fiord, notre course était vers le nord et nous rasions la base du Snoefell, volcan à l'aspect effrayant qui se trouve sur le Groënland. Le temps était beau, le som-



RESTES DE FILONS BALSATIQUES

met de la montagne rayonnait au-dessus de nous d'une splendeur éclatante. Tout semblait nous promettre une vue non-interrompue de la côte occidentale de l'Islande, dont peu de marins ont aperçu les rocs sourcilleux. En vérité, jusqu'à ces dernières années, le passage était, je pense, tout à fait impratiquable, en conséquence des champs permanents de glaces qui avaient coutume de s'amasser dans l'étroit chenal, entre le continent et l'extrémité nord de l'île. Der-

nièrement, il semble s'être opéré un grand changement dans les lits de glaces du Groënland, et durant la saison d'été, on pourrait franchir la distance, même tard dans la saison; une bande de terre relie les deux rives.

Mais, au point de vue historique et scientifique, tout le pays qui se trouve aux alentours des bases du Snoefell est très intéressant. Au pied de ces pentes, au sud, on voit des rangs de colonnes basaltiques étonnantes, des cavernes prismatiques, d'anciens cratères et des spécimens de tout ce qui peut résulter de l'action des feux souterrains, tandis que chaque vallée, chaque baie, chaque pointe de terre dans le voisinage apparaît avec sa structure traditionnelle. Au nord-ouest de la montagne s'étend la fameuse région des Eyrbiggja, la terre la plus classique de l'Islande, avec ses villes ou plutôt avec ses fermes de Frodia, d'Helgafell et de Biarnarhaf.

Cette dernière place a été la scène d'une des plus curieuses et des plus caractéristiques Sagas que l'on puisse trouver dans tout le catalogue des chroniques islandaises.

Au temps où le même Jarl Hakon, dont j'ai déjà parlé, régnait en Norvége, un Islandais du nom de Vermund, qui était venu pour faire sa cour, fut pris d'un violent désir d'engager à son service un couple de gigantesques Berserks *, nommé Halli et Leik-

* Les Berserks semblent être une espèce d'athlètes qui étaient dans l'habitude de stimuler leur force nerveuse par l'usage de quelques drogues enivrantes qui les rendaient capables d'accomplir des actes d'une force et d'une hardiesse extraordinaires. La troupe de Berserker devait avoir quelque chose de semblable à la coutume malaise, de courir comme des furieux pour attaquer. Leurs moments d'excitations étaient suivis d'une grande prostration.

ner, que Jarl avait attachés à sa personne. C'est en vain que Jarl voulut lui démontrer que ces Berserks n'étaient bons qu'à causer du trouble et deviendraient ingouvernables, rien n'y fit, il fallut que l'Islandais les amenât avec lui; qui plus est, il leur permit, s'ils voulaient venir avec lui, de demander pour gage autant de faveurs qu'il pourrait leur en accorder. Le marché fut accepté, mais en arrivant en Islande, la première chose qui passa dans la tête d'Halli de demander, fut une femme qui serait riche, noble de naissance et belle. Comme il était difficile de se rendre à une telle demande, Vermund, qui était connu pour être un homme de bonnes dispositions, résolut d'envoyer ces malencontreux familiers à son frère Arngrim Styr, c'est-à-dire le turbulent, comme étant plus propre que lui à les contenir dans l'ordre.

Or, il se trouva que Arngrim avait une très-belle fille nommée Asdisa, avec laquelle l'inflammable Berserk tomba, comme de raison, de suite en amour. N'osant pas l'opposer ouvertement, Arngrim dit à son futur gendre qu'avant de lui accorder sa demande, il lui fallait consulter ses amis, et s'en alla en poste à Helgafell, où résidait le pontife païen Snorre. Le résultat de la conférence fut de la part de Styr l'entente qu'il donnerait sa fille au Berserk, pourvu que lui et son frère perçassent un chemin à travers les rocs de lave de Biarnarhaf. Halli et Leikner se mirent immédiatement à l'œuvre pour exécuter ce travail prodigieux, tandis que la dédaigneuse Asdisa, parée de ses plus splendides atours, venait en silence passer rapidement auprès d'eux, comme pour se moquer de leur travail. Les reproches poétiques adressés à la belle

jeune fille par son hardi admirateur et son compagnon existent encore. Dans le même temps, les autres serviteurs de l'astucieux Arngrim avaient construit un bain souterrain disposé de telle manière, qu'à un moment donné il pouvait être rempli d'eau bouillante. Leur tâche était enfin achevée, les deux Berserks s'en revenaient pour réclamer leur récompense ; mais Arngrim Styr, comme dans un moment d'exubérance d'affection, leur proposa de se raffraichir d'abord dans le nouveau bain. Ils n'y étaient pas plutôt descendus qu'Arngrim ferma la trappe et ordonna de déposer devant l'entrée la peau d'un taureau que l'on venait d'écorcher, puis il donna le signal d'envoyer l'eau bouillante dans le bain. Les efforts des deux géants furent terribles ; Halli réussit bien, il est vrai, à soulever la trappe, mais son pied glissa sur la peau ensanglantée du taureau, et Arngrim le poignarda au cœur; son frère fut aisément repoussé dans l'eau bouillante.

Le récit composé par Styr le turbulent, à l'occasion de cet exploit, existe encore, et ne le cède pas en mérite poétique à ceux dont j'ai déjà parlé comme venant de ses victimes.

Aussitôt que le pontife Snorre eut appris le résultat du stratagème d'Arngrim Styr, il alla épouser Asdisa. On aperçoit encore à Biarnarhaf les traces du chemin fait par les malheureux champions, et la tradition nous montre encore le tombeau des Berserks.

A ce même pontife Snorre se rattache de plus le récit mystérieux de la découverte d'une grande terre dans l'océan de l'ouest, récit que nous retrouvons dans les anciennes chroniques, et tellement entremêlé avec celui que l'on sait être vrai, qu'il est impossible de ne

pas y attacher un peu de foi. Cette histoire particulière est surtout intéressante à son dénouement; amené brusquement par une lacune mystérieuse dans une *Saga*, il vous est incidemment révélé dans le cours d'une autre *Saga*, racontant des événements qui n'ont aucun rapport avec la première *.

Il paraît que Snorre avait une sœur très belle nommée Thured de Froda, avec laquelle un certain galant gentilhomme nommé Bjorn, le fils d'Astrand, tomba éperdument en amour. Malheureusement, un riche rival apparut dans le champ, et quoi qu'elle eut déjà donné son cœur à Bjorn, Snorre, qui, comme on l'a déjà vu, était un homme prudent, insista pour qu'elle vint à donner sa main à son rival. Dégoûté d'une telle conduite, Bjorn fit voile vers les côtes de la Baltique et se joignit à une fameuse bande de corsaires appelés les Jomsburg Vikings. Dans cette société remarquable il se distingua tellement par sa valeur et son audace, qu'il obtint le titre de champion de Breidavik. Après beaucoup d'actions audacieuses accomplies par terre et par mer, il s'en revint dans son pays natal, chargé de richesses et d'honneurs.

Dans l'été de l'an 999, aussitôt après son arrivée, il y eut une grande foire à Froda ; là, tous les marchands, vêtus d'habits aux couleurs multiples, s'étaient réunis de tous les pays environnants. Là aussi s'était rendue l'ancienne amoureuse de Bjorn, la dame de Froda. Bjorn monta pour lui parler, et on crut vraisemblablement que la conversation aurait duré longtemps ; il

(1) Il est certain que la chronique qui contient ces Sagas a dû être écrite vers le commencement du treizième siècle.

s'etait écoulé un si long espace de temps depuis qu'ils s'étaient vus. Mais le mari et le frère de la dame avaient de fortes objections contre ce renouvellement de connaissance, et il sembla à Snorre que c'était un bon plan de tuer Bjorn ; aussi, vers le temps de la fenaison, il monta à cheval, suivi de quelques familiers, et se rendit à la demeure de sa victime; il leur avait préalablement donné d'amples instructions : l'un d'entre eux devait porter le premier coup. Bjorn était à son champ, occupé à réparer son traîneau, quand la cavalcade apparut à sa vue ; dévinant bien quel motif avait inspiré cette visite, il vint droit à Snorre, qui chevauchait en avant vêtu d'une redingote bleue ; il tenait le couteau avec lequel il travaillait, de manière à pouvoir frapper le pontife au cœur, si ses familiers tentaient de poser la main sur lui. Comprenant bien la position, les amis de Snorre se tinrent tranquilles. Bjorn alors demanda quelles étaient les nouvelles, Snorre lui avoua qu'il avait eu l'intention de le tuer ; mais il ajouta : "Tu as pris une position si heureuse vis-à-vis de moi à notre rencontre, que tu dois avoir la paix cette fois, quelle qu'ait été la résolution prise auparavant." La conversation finit par l'entente de la part de Bjorn qu'il laisserait le pays, attendu qu'il lui était impossible de s'abstenir d'aller rendre visite à Thured tant qu'il resterait dans le voisinage.

Ayant nolisé un vaisseau, Bjorn se mit en mer dans le cours de l'été. Quand il partit, il soufflait un vent du nord-est; ce vent dura tout l'été; mais depuis, on n'entendit jamais parler de ce vaisseau. Ainsi, nous devons conclure que c'en est fini à tout jamais de ce pauvre champion de Breidavik ! Point du tout ; il

apparaît de nouveau trente ans après, sain et sauf, dans les parties les plus lointaines de la terre.

En l'an de grâce 1029, un certains Islandais nommé Gudlief entreprit un voyage à Limerick, en Irlande; à son retour, il fut emporté dans sa course par des vents de nord-est, Dieu sait où. Après avoir dérivé pendant plusieurs jours à l'ouest, il tomba sur une terre ; en approchant du rivage, une grande foule y descendit pour rencontrer les étrangers, et ce, en apparence, avec des intentions peu amicales. Peu après, un grand et vénérable chef fit son apparition, et, au grand étonnement de Gudlief, lui adressa la parole en islandais ; après avoir reçu très honorablement les marins fatigués et leur avoir fourni des provisions, le vieillard les engagea à se hâter de retourner en Islande, attendu que c'était malsain pour eux de rester plus longtemps où ils étaient. Il refusa de décliner son nom ; mais ayant appris que Gudlief demeurait dans le voisinage de Snoeffell, il mit dans ses mains une épée et un anneau; l'anneau devait être donné à Thured de Froda, l'épée à son fils Kjartan. Quand Gudlief demanda de qui il devait dire que ces présents venaient, le vieux chef répondit: "Dites qu'ils viennent de quelqu'un qui a été meilleur ami de la dame de Froda que de son frère Snorre d'Helgafell." Ainsi l'on conjecture que cet homme était Bjorn, le fils d'Astrand, le champion de Breidavik.

Après cela, madame, j'espère que je ne vous entendrai plus désormais déprécier la constance des hommes. Après tout, Thured aurait mieux fait d'épouser Bjorn.

J'ai oublié de mentionner que quand Gudlief débarqua sur la terre étrangère, il lui sembla que les habi-

tants parlaient la langue islandaise; maintenant, il y a plusieurs érudits qui sont portés à croire à l'existence d'une ancienne colonie islandaise à l'ouest de Vinland. On trouve, éparpillées dans les *Sagas*, des mentions d'un pays lointain à l'ouest, qui est appelé Irland de Mekla—Grande-Irlande, ou terre de l'homme blanc. Quand Pizarre pénétra dans l'intérieur du Mexique, il existait déjà une tradition d'une première arrivée d'hommes blancs venant de l'Est. Parmi les sauvages de Shawnasee, on conserve encore le souvenir d'une tradition selon laquelle la Floride aurait été habitée auparavant par des hommes blancs qui se servaient d'instruments en fer. En 1658, Sir Erland, le prêtre, avait en sa possession une carte très-ancienne de la terre des hommes blancs ou Hibernia Majeure, située vis-à-vis Vinland-le-bon, et les philologues gallics prétendent retrouver une affinité remarquable entre plusieurs dialectes des sauvages de l'Amérique et l'ancienne langue celtique.

Mais revenons à bord du *Foam*. Dès que nous eûmes doublé le Snoefell, nous nous trouvâmes par le travers du spacieux Brieda, roulant et tanguant à raison de neuf à dix milles à l'heure sur les talons du steamer qui semblait à peine s'apercevoir de l'inégalité de la surface sur laquelle il nous entraînait. A mesure que le Snoefell s'enfonçait sous l'horison, les sombres crêtes du Bardestrand s'élevaient devant nous comme des fantômes drapés dans la brume du soir. La partie nord-ouest de l'Islande est formée par une péninsule qui se découpe sur la mer comme une main humaine dont les doigts s'étendent vers le cercle arctique, pendant qu'entre eux se creusent de

sombres fiords, de vingt, de trente et même de quarante milles de profondeur. On ne peut rien concevoir de plus grand et de plus mystérieux que l'aspect de leurs solennelles entrées vues de la haute mer ; on pourrait prendre chacune d'elles pour le portique spécial de quelqu'enfer de poëte, si lugubres, si fatigantes semblent les perspectives que chaque coup-d'œil découvre entre leurs rangées de précipices et de pyramides sans fin.

Il y a de plus quelque chose de particulièrement mystique dans les effets de l'atmosphère grise d'une nuit de l'Arctique, à travers laquelle on distingue un aspect incertain de montagnes et de promontoires aussi insaisissable que la frontière du monde diabolique. En contemplant ces pics escarpés, ces crevasses monstrueuses, ces stratifications fracassées se succédant le long de la côte dans un désordre cyclopéen, je compris combien il était naturel que la mythologie scandinave, dont les Islandais étaient les gardiens naturels et les interprètes de ses mystères, ait assumé cette élévation d'idées et cette grandiose simplicité qui est son plus beau caractère. Au milieu des rudes aspects d'un tel pays, les rafinements du paganisme auraient eu un caractère de petitesse insignifiant ; combien aurait semblé déplacé un Jupiter avec sa barbe frisée, un Apollon bien ajusté, un Bacchus brillant, une Vénus parfumée, une Dianne élancée, avec tout leur groupe d'entourage d'Oréades et de Cupydons, parmi les brouillards de l'océan, les torrents gonflés de banquises, les montagnes en feu, des nuits de quatre mois, d'une terre que les forces opposées de la chaleur et du froid semblent avoir choisie pour champ de bataille !

Les facultés non développées de la raison sont portées davantage à attacher une valeur exagérée aux formes des choses ; et l'esprit du peuple au berceau tend plus à adoucir les manifestations de la force qu'à scruter pour découvrir la cause de celle-ci.

N'est-il pas naturel que les hommes du Nord, toujours en rapport avec cette grande nature primitive, soient arrivés peu à peu à confondre dans une personnalité imaginaire les luttes morales de la pensée humaine et les luttes physiques de la matière ? Aussi ils finirent par voir dans le retour du soleil rappelant à une existence nouvelle la terre glacée par l'hiver, plus qu'un type de l'Etre qui peut ressusciter le cœur frappé de mort. Ainsi ils crurent découvrir plus d'une analogie entre le règne du froid et des ténèbres, et la désolation et la ruine d'une âme pervertie par le péché.

Mais dans ce climat de fer, donnant lieu à d'aussi effrayantes associations d'idées, la lutte était trop terrible, les puissances rivales trop rapprochées des regards pour que l'esprit pratique et consciencieux du Norse se contentât des mesquines divinités d'un Olympe romain. L'ambroisie, la sensualité et le rire inextinguible étaient de trop pauvres félicités pour la noble atmosphère de Walhalla. Pour ces tempéraments énergiques, pour ces esprits fortement trempés par le milieu où ils vivaient, la force, le courage, le dévouement parurent naturellement, et plus que l'élégance et la beauté, les attributs de la divinité.

Il ne faut pas oublier, en outre, que, pendant que la vigoureuse imagination du Nord se complaisait dans la création d'une magnifique terre de songes, où elle s'efforçait de fondre, comme dans un immense tableau

toujours harmonieux, quoique non toujours logique, les influences diverses qui entretiennent ensemble l'ordre physique et moral de cet univers, un travail intérieur du bon sens du génie gothique amena ce dernier, comme par une espèce de réaction contre l'interprétation trop matérielle du symbolisme, à jeter au vent tout le système de ses croyances, par le balayage général dans le chaos de l'oubli, de tout le glorieux édifice qu'il avait évoqué, et à proclamer, à la place de ses dieux transitoires du ciel périssable de son Asgaard, ce Dieu unique et indivisible, à l'approche duquel les colonnes de Walhalla doivent s'écrouler. Odin avec ses pairs, et tout le subtile merveilleux de leur existence, s'évanouirent ; et l'homme, immortel lui-même, est appelé à recevoir de l'Eternel la sentence qu'il aura méritée selon ses actions bonnes ou mauvaises.

Il est vrai que ce système appartient seulement aux premiers âges. Comme dans le cas de toute fausse religion, le symbolisme de la mythologie scandinave perdit, avec chaque génération subséquente, quelque chose de sa transparence, et dégénéra à la fin en une grossière superstition ; mais on retrouve encore des traces, même à venir jusqu'au temps où le Christianisme leur fut connu, du profond esprit philosophique avec lequel il fut originairement conçu. A travers ces créations de fantaisiste règnent de tendres inspirations qui caractérisent les cœurs chauds et l'humeur gaie des races du Nord. L'histoire suivante est un joli spécimen de ce mélange de philosophie et de joyeuseté *.

* L'histoire du voyage de Thor a été traduite d'Edda et par les Hwitts et par Monsieur Thorpe.

Un jour, les deux Œsir—Thor, le dieu du tonnerre, et son frère Lopt—suivis d'un serviteur, résolurent d'aller vers l'Est à Jotunheim, la terre des géants, à la recherche des aventures. Ayant traversé une grande mer, ils arrivèrent à une plaine désolée à l'extrémité de laquelle, se balançant au vent, apparurent les sommets des arbres d'une grande forêt ; après avoir voyagé pendant plusieurs heures dans ces labyrinthes poussiéreux, ils commencèrent à être inquiets ; ils ne savaient pas où passer la nuit. A la fin, Lopt aperçut une maison très-spacieuse; dans un des côtés se trouvait une entrée aussi large que la maison elle-même ; ils y établirent leur quartier pour la nuit. A minuit, il y eut un grand tremblement de terre; le sol ondulait sous eux et les maisons étaient ébranlées. Alors, Thor se leva et appela ses compagnons ; ils cherchèrent aux alentours, et trouvèrent une maison, à côté, à droite, dans laquelle ils entrèrent. Thor se plaça à la porte, les autres y pénétrèrent et s'assirent; ils étaient grandement effrayés. Thor tenait sa massue à la main, tout prêt à les défendre ; ensuite, ils entendirent un bruit terrible et un rugissement épouvantable. Il commençait à faire jour. Thor sortit. Il vit un homme couché dans la forêt non loin d'eux ; ce n'était pas un nain, il dormait et ronflait d'une manière terrible. Alors Thor comprit ce que c'était que ce bruit qu'il avait entendu pendant la nuit. Il boucla sa ceinture de puissance, avec laquelle il augmenta sa force divine. Au même instant, l'homme se réveilla et se leva. On dit que Thor fut tellement étonné qu'il n'osa point le tuer avec sa massue ; mais il lui demanda son nom. Celui-ci dit s'appeler Skrymer.

"Ton nom, dit-il, je n'ai pas besoin de le demander, parce que je sais que tu es Asar-Thor. Mais qu'as-tu fait de mon gant?"

Skrymer se baissa et prit son gant, et Thor vit que ce gant c'était la maison où ils avaient passé la nuit, et que la bâtisse à côté, c'était le pouce." Suivent ensuite des incidents qui ne diffèrent pas considérablement de certains passages de l'histoire de Jack, le tueur de géants. Thor fit trois différentes tentatives pour briser la cervelle du géant dans son sommeil, pendant lequel on le représente comme ronflant outrageusement. Après chaque coup de la lance du dieu du Tonnerre, Skrymer s'éveillait simplement, se caressait la barbe et se plaignait d'éprouver un petit malaise, comme s'il était tombé un gland, une feuille ou un peu de mousse sur sa tête. Finalement, il prit congé d'eux, gagnant le chemin du palais de Utgard Loke, et leur conseilla, avant de partir, de ne pas venir prendre l'air à sa cour, attendu que cela ne convenait pas à de petits bons hommes comme eux; puis il disparut dans les bois, et, comme la vieille chronique ajoute, d'une manière narquoise: on ne dit pas si Œsir fut désireux de le voir de nouveau.

Ensuite, ils voyagèrent jusqu'à midi, et arrivèrent à un vaste palais où une multitude d'hommes, dont la plus grande partie d'une taille immense, étaient assis sur deux bancs. Après cela, ils avancèrent jusqu'en la présence du roi Utgard Loke et le saluèrent. C'est à peine s'il daigna leur jeter un regard, et il dit en souriant: "C'est un peu tard pour demander des nouvelles des pays étrangers; mais n'est-ce pas Thor que j'aperçois? Vous êtes réellement plus gros que je ne

m'imaginais. Quels sont les exploits que vous pouvez accomplir ? Car personne n'est toléré parmi nous, s'il ne peut se distinguer par quelqu'artifice ou quelqu'action d'éclat." "Eh bien, dit Lopt, je connais un art dont je suis prêt à donner la preuve ; c'est que personne ici ne peut disposer de sa nourriture comme je le puis."-- "Eh bien, lui répondit Utgard Loke, ceci, en effet, est un art si tu puis le faire valoir ; c'est ce que nous verrons." Il appela du banc un homme nommé Loge pour lutter avec Lopt. Ils s'assirent au milieu d'une grande salle remplie de viandes. Lopt se plaça à un bout et Loge à l'autre. Tous les deux mangeaient le plus qu'ils pouvaient, et ils se rencontrèrent au milieu de la salle. Lopt avait pris et mangé la viande des os ; mais Loge avait mangé la viande, les os, en un mot, tout. Tous s'accordèrent à dire que Lopt était battu. Utgard Loke demanda ensuite quel était l'art que le jeune homme (le serviteur de Thor) connaissait. Thjalfe répondit qu'il courrait une course avec n'importe lequel qu'Utgard Loke désignerait. Il y avait là un beau champ de course. Utgard Loke appela un jeune homme nommé Huge, et lui enjoignit de courir avec Thjalfe. Thjalfe courut de son mieux par trois différentes fois, selon la coutume reconnue dans la Saga ; mais, comme de raison, il fut battu dans la course.

Alors Utgard Loke demanda à Thor quels étaient les hauts faits qu'il pouvait accomplir et qui correspondaient à sa réputation parvenue jusqu'à lui. Thor lui répondit qu'il pourrait battre n'importe qui à boire. Utgard répondit : "Très bien," et il ordonna à son échanson d'apporter la corne dans laquelle ses

courtisans avaient coutume de boire. Immédiatement après, le porteur de la coupe apparut et la plaça dans les mains de Thor. Utgard Loke dit alors que vider la corne d'une seule fois, c'était bien; quelques-uns la vident en deux fois ; mais que ce serait un pauvre buveur s'il ne pouvait pas la vider en trois fois. Thor considéra la corne, et pensa qu'elle n'était pas grande, bien qu'elle fût raisonnablement longue ; il avait une grande soif, il porta la corne à sa bouche, et il était très heureux à la pensée d'une si bonne rasade. Quand il ne put plus boire, il ôta la corne de sa bouche, et vit, à son grand étonnement, qu'il y avait presqu'autant de liqueur qu'auparavant. Utgard Loke lui dit : "Tu as bien bu, mais peu. Cependant, je n'aurais jamais pensé qu'Asar-Thor ne pût boire davantage ; néanmoins, je suis persuadé que tu videras la coupe cette seconde fois." Il but de nouveau ; mais quand il ôta la corne de sa bouche, il lui sembla qu'elle avait moins baissé que la première fois; cependant, on pourrait maintenant porter la corne sans répandre la boisson. Utgard Loke lui dit alors : "Comment cela se fait-il, Thor? Si tu ne t'étais pas ménagé à dessein pour la troisième fois, ton honneur est perdu. Comment peux-tu être considéré comme un grand homme tel que l'Œsir le pense, si tu ne te distingues pas d'une autre manière que tu l'as fait cette fois?" Thor se mit alors en colère, remit de nouveau la corne dans sa bouche, but autant qu'il put, et se gorgea de liqueurs ; mais quand il regarda dans la corne, c'est à peine s'il y en avait un peu moins qu'auparavant. Alors il rendit la corne et ne voulut plus boire. "Maintenant, dit Utgard Loke, c'est clair que ta force n'est pas si

grande que nous supposions. Veux-tu essayer quelqu'autre jeu, car nous voyons que tu ne peux pas réussir dans celui-ci? Thor répondit: "J'essaierai bien quelqu'autre chose ; mais je défie qui, parmi les Œsir, appellerait cela un petit verre. Quel jeu proposes-tu ?" Utgard répondit: "Les jeunes gens trouvent que c'est un petit jeu de soulever mon chat de la terre, et je n'aurais jamais proposé cela à l'Œsir Thor, si je ne m'apercevais pas que tu es un bien moins grand homme que je ne pensais." Alors apparut sur le plancher de l'appartement, un grand chat gris. Thor s'avança, prit le chat autour du corps et le souleva. Le chat baissa la partie postérieure de son corps, et quand Thor eût soulevé une de ses pattes du plancher, il ne pouvait plus le soulever plus haut. Utgard Loke lui dit : "Le jeu s'est justement terminé comme je l'avais pensé ; le chat est grand et Thor est bas et court, comparé aux grands hommes qui sont ici avec nous." Thor dit alors : "Tout petit que je sois, je défie qui que ce soit de lutter corps à corps avec moi, car maintenant je suis très en colère. Utgard Loke, tout en regardant autour de lui sur les bancs, lui répondit : "Je ne vois personne ici qui ne considérera pas comme un jeu de lutter corps à corps avec toi ; mais je vais appeler la vieille Ella, ma nourrice, avec laquelle Thor fera preuve de force, s'il le veut ; elle en a mis à terre plusieurs qui étaient encore plus forts que Thor me paraît être." Sur ce, entra dans la salle une vieille femme, et Utgard Loke lui dit qu'elle eût à combattre avec Thor. En peu de temps, la lutte devint telle, que plus Thor faisait des efforts, plus elle se tenait ferme ; maintenant, c'était la vieille qui déployait

toute sa force, et Thor baissa considérablement ; il s'ensuivit de rudes combats. Ce ne fut pas long, cependant, sans que Thor fût amené à ployer le genou ; alors Utgard Loke s'avança en avant, ordonnant de cesser le combat, et dit à Thor qu'il n'eût plus à rien essayer à sa cour. C'était alors vers le crépuscule, Utgard Loke montra à Thor et à ses compagnons des appartements, dans lesquels il se trouvèrent très à l'aise.

Le lendemain matin, aussitôt qu'il fit jour, Thor et ses compagnons se réveillèrent, s'habillèrent et se préparèrent à sortir. Alors arriva Utgard Loke, qui ordonna de mettre la table, sur laquelle les provisions en viandes et en boissons ne faisaient pas défaut. Quand ils eurent déjeûné, ils sortirent pour se mettre en route. Utgard Loke les reconduisit en dehors de son château. Au départ, il demanda à Thor comment il se trouvait de son voyage, et s'il avait rencontré quelqu'un qui fût plus fort que lui. Thor répondit que ces tentatives avaient tourné à son déshonneur, c'était indéniable, et qu'il devait se croire un homme de rien, ce qui le mortifiait beaucoup. Alors, Utgard Loke répliqua : "Maintenant, je vais te dire la vérité. Puisque tu es en dehors de mon château, où, aussi longtemps que je vivrai, que je régnerai, tu ne rentreras jamais, et où, crois-moi, tu ne serais jamais entré si j'eusse connu auparavant de quelle force prodigieuse tu étais doué, et que tu nous eusses plongés dans un si grand embarras. J'ai créé de fausses apparences pour toi. Quand tu as rencontré pour la première fois l'homme dans la forêt, c'était moi ; mais quand tu as voulu ouvrir le sac aux provisions, je l'avais fermé avec une barre

en fer, en sorte que tu ne pus trouver le moyen de l'ouvrir. Après cela, tu m'as frappé trois fois avec ta lance ; le premier choc était le plus faible, cependant, il aurait causé ma mort, s'il m'eût atteint ; tu vois, près de mon château, un rocher avec trois trous creux et profonds ; l'un surtout est très considérable : ce sont les coups de ta massue [illegible] roc, je l'ai placé sur le chemin de tes coups sa[illegible] tu t'en sois aperçu. Il en est ainsi des jeux où tu as lutté avec mes courtisans. Quand Lopt a fait sa tentative, le fait est qu'il était très-affamé, qu'il mangeait avec voracité ; mais celui qu'on appelait Loge était le *feu* qui consumait tout, et le vase et la viande qu'il contenait. Huge (l'esprit) était ma *pensée* avec laquelle Thjalfe a couru une course ; il était impossible pour toi de le devancer en rapidité. Quand tu as bu dans la corne et que tu pensais que son contenu ne baissait pas, c'était une grande merveille que je n'aurais pas cru pouvoir avoir lieu. Le bout de la corne plongeait dans la mer, ce dont tu ne t'apercevais pas, et quand tu arriveras sur les bords du rivage, tu verras combien l'océan a diminué. *Les hommes appelleront cela le reflux.* De plus, continua-t-il, cela ne m'a pas moins étonné de te voir soulever le chat, et, de fait, tous restèrent consternés quand ils virent que tu soulevais un de ses pieds de la terre ; car ce n'était pas un chat comme il te semblait être, mais le grand serpent qui entoure le monde. Très-rarement il arrive que sa queue et sa tête puissent atteindre la terre, et tu l'as soulevé si haut qu'il s'en fallait de peu qu'il n'atteignît le ciel. C'était merveilleux que tu aies pu lutter avec Ella (la vieillesse), car il n'y a jamais eu personne, il n'y en aura

jamais, quelqu'avancé en âge qu'il soit, qu'Ella n'ait pu vaincre. Maintenant, nous devons nous séparer ; c'est mieux pour toi et pour moi que tu ne viennes jamais ici ; mais si cela arrivait encore, je défendrais mon château avec de tels artifices que tu ne serais jamais capable de faire quelque chose qui me soit nuisible."

Quand Thor entendit ce discours, il souleva sa massue, la brandit en l'air, et il était sur le point de frapper Utgard Loke, quand il s'aperçut que celui-ci était disparu. Il revint ensuite sur ses pas vers le château pour le démolir ; il vit seulement une vaste et belle plaine, mais de château, point.

Ainsi finit l'histoire du voyage de Thor à Jotunheim.

C'était alors sur le coup de minuit. Depuis que nous avions laissé l'Angleterre, chaque vingt-quatre heures que nous passions, en nous avançant vers le pôle nord, la bande de crépuscule qui divise un jour de l'autre allait toujours en se rétrécissant, jusqu'à ce que, ayant presque atteint le pôle arctique, cette nuit-ci, la dernière que nous eussions à traverser, se réduisait à un simple filet d'ombre. Une demi-douzaine de lieues de plus, et nous arriverions où les jours ont quatre mois. Pendant les quelques heures précédentes, les nuages avaient complétement couvert les cieux, excepté dans une petite place où l'on voyait un espace du ciel, qui se trouvait le long de l'horizon au nord, et qui promettait une scène brillante pour les dernières obsèques du soleil. Mais, comme les héros des anciens jours, il s'était voilé la face pour mourir, et ce ne fut que lorsqu'il se plongea dans la mer que

toute l'hémisphère fut inondée de rayons éclatants, et que le brillant convoi appelé à ses funérailles s'avança lentement en procession autour de son tombeau, rappelant ces tardifs honneurs rendus à quelque grand prince des ballades, qui, laissé, pendant sa vie, languissant dans un grenier, est enterré par les nobles à l'Abbaye de Westminster. Quelques minutes après, le dernier segment enflammé était disparu au-dessous de l'horizon empourpré, et tout était évanoui.

Le roi est mort ! Le roi est mort ! Le roi est mort ! Vive le roi ! Et au loin dans la mer, qui venait d'ensevelir son père, s'élevait le jeune monarque des nouveaux jours, tandis que les nuages courtisans, drapés dans leur robe de rubis, tournaient leurs figures encore rayonnantes des faveurs de leur seigneur défunt, pour emprunter un blason plus brillant des sourires de leur nouveau maître.

On peut difficilement concevoir un plus beau et plus étrange spectacle qu'un soleil couchant dans les régions arctiques ; c'est le soir et le matin qui, semblables à deux frères dont quelque querelle futile a séparé les cœurs, se donnent la main à travers l'ombre d'une nuit évanouie.

Vous devez me pardonner si quelquefois j'emploie un langage pompeux ; car, réellement, au milieu des grandeurs de ce monde primitif et plein de fraîcheurs, il est impossible d'empêcher son imagination d'absorber quelque teinte de la couleur locale. Il nous semblait que nous étions éveillés tout à coup, au milieu des scènes grandioses de Keats Hyperion. C'étaient des pulsations d'un autre temps qui battaient dans nos veines. Le temps, lui-même, n'étant plus rappelé par

de mesquines divisions, avait pris un aspect plus majestueux. Nous avions un appétit de géant. N'était-il pas naturel que nous adoptions les pompeuses élocutions des dieux d'autrefois ? Comme la *Reine-Hortense* ne pouvait pas porter assez de charbon pour le voyage projeté, on décida que le steamer saxon l'accompagnerait, et que Onunder Fiord, sur la côte nord-ouest de l'île, serait choisie pour la place du rendez-vous. Tournant tout-à-coup à droite, nous quittâmes la haute mer, et nous entrâmes dans un long canal naturel, aux teintes grises, qui s'étend à perte de vue entre deux hautes rangées de porphyre et d'amydaloïde. La conformation de ces montagnes était tout-à-fait curieuse ; il semble qu'elles aient été le résultat de quelque prodigieuse cristallisation, tant les lignes de chacune d'elles ont les précisions geométriques ; quelques-unes s'élevaient en forme cubique, quelques autres en forme pantagonnale, mais généralement elles offraient l'aspect d'une pyramide parfaite dont chaque degré se trouvait à des distances égales jusqu'à son sommet. Cà et là le cône de la pyramide était tronqué, formant un sommet aplati comme un autel babylonien, ou un teocalli mexicain, et comme les rayons d'un soleil brillant se réfléchissant au-dessus de nos têtes, semblables à des poutres dorées posées d'un pic à l'autre, paraissant plus brillants encore quand ils se réfléchissaient sur des pentes plus polies ; vous vous seriez presque imaginé apercevoir la flamme de quelque feu provenant des sacrifices. L'apparence singulièrement symétrique de ces rocs provient du fait qu'ils ont été élevés en couche de trapp, alter-

nant avec des lits de Neptune; l'action destructive de la neige et du froid sur les parties les plus exposées ayant graduellement taillé leurs flancs en gradin de terrasse. C'est dans ces lits de Neptune que se trouve ce fameux surturbrand ; c'est une espèce de bois bitumineux, noir et brillant comme de la poix de charbon ; appartient-il au genre carbonifère ordinaire, ou a-t-il été formé par du bois flottant depuis des siècles? C'est encore un point de controverse parmi les savants. Dans ce voisinage, on trouve encore des quantités considérables de zerlite et de chabasite, mais généralement parlant, l'Islande n'est pas aussi riche en minéraux qu'on veut bien le supposer ; les opales, les améthystes, les malachites, les agates, le feldspaths sont les principaux ; le souffre s'y trouve en quantités inépuisables.

Après avoir voyagé pendant plusieurs heures entre ces deux rangées de montagnes, nous parvînmes enfin à l'extrémité de ce fiord, où nous trouvâmes le *Saxon* qui ressemblait à un dragon de mer replié à l'entrée de son repaire. Au grand mat de la corvette flottait un signal et, lançant sa vapeur, elle tourna sur son arrière pour voir les effets de sa sommation. Comme s'il eut été réveillé par le défi d'un intrus, le monstre endormi se mit de suite en mouvement, et lançant au loin des volumes de vapeur sulfureuse, se mit, avec force mugissements de colère, à la poursuite du téméraire qui était venu troubler sa solitude. Telle dût être, j'en suis sûr, l'impression des pauvres paysans qui habitaient les deux ou trois chaumières que je vis dispersées çà et là le long du lac, quand, éveillés de leur sommeil, ils entendirent la

respiration bruyante de ces deux vaisseaux qui avaient l'apparence de serpents, et quand ils les virent glissant avec un mouvement magique sur la surface de l'eau. La nouveauté et l'excitation produite par tout ce dont nous avions été témoins nous avaient naturellement fait oublier et le sommeil et le temps du repos; mais il était déjà six heures du matin, cela devait nous prendre un temps considérable pour sortir du lac, et dans quelques heures encore, nous serions en dedans du cercle arctique, en sorte que si nous étions pour dormir un peu, c'était maintenant le temps ; mus par ces considérations, nous entrâmes tous dans la cabine, et pendant les six heures qui s'en suivirent, je dormis, rêvant de grandes funérailles parmi des montagnes stériles, où les ours blancs vêtus en robe de pair étaient les porteurs des coins du poële, et un dragon de mer conducteur du deuil. Quand nous remontâmes sur le pont, l'extrémité nord de l'Islande étaient déjà à plusieurs lieues de nous ; nous l'apercevions à peine, perdue dans la brume ; un soleil brillant rayonnait sur nos têtes ; au-dessous de nous étincelait la surface de la mer, comme un disque d'un bleu pâle enserré dans un cordon d'argent. J'ai rarement vu un jour plus clair ; le thermomètre était à 72° degrés, et il dut baisser encore quand nous traversâmes la ligne pour entrer dans la zone glaciale.

Poussés par cette joyeuse inspiration qui les porte à faire fête de tout, les officiers français voulurent organiser une espèce de carnaval pour inaugurer leur entrée dans les eaux de l'océan Arctique, et par le moyen d'un morceau de craie et d'une planche noire disposée sur le premier pont de la *Reine-Hor-*

tense, on me demanda quelles suggestions j'avais à offrir pour l'accomplissement de ce louable projet. Avec la pauvreté de l'imagination et l'amour des spiritueux qui caractérisent ma nation, je suis obligé d'avouer qu'après sérieuse réflexion, je fus seulement capable de répondre : " Grog." Mais, voyant un ou deux pavillons de plus qui avaient été hissés à chaque perroquet du vaisseau français, il me vint l'heureuse idée d'orner le *Foam* de toutes ses couleurs. La toilette du yacht étant faite, je me rendis à bord de la *Reine-Hortense*, et vous ne pouvez vous imaginer rien de plus gentil, de plus gracieux, de plus coquet que l'apparence de mon charmant vaisseau, vu du pont de la corvette ; penchée gracieusement sur un de ses côtés, et caressant les eaux avec sa proue, elle ressemblait véritablement à une petite dame.

Je fus bientôt dérangé dans mes rêveries complaisantes par le son d'une voix caverneuse, venant apparemment du fond de la mer ; cette voix héla le vaisseau de la manière la plus impérieuse et lui demanda avec autorité son nom, où il allait, ce qu'il portait et d'où il venait ; un jeune lieutenant, le chapeau à la main et monté sur le passavant, répondait poliment à toutes ces questions. Satisfait, en apparence, sur tous ces points, notre interlocuteur invisible annonça son intention de venir à bord ; tous les officiers du vaisseau se réunirent sur la poupe pour le recevoir.

Quelques secondes après, au milieu du bruit étourdissant d'une musique invisible, et entouré d'une troupe de monstres hideux, un personnage à la barbe blanche, vêtu d'une peau d'ours et d'un chapeau de

plumes penché sur l'oreille gauche, se présenta sur le passavant et tendit aux officiers du bord une énorme planche sur laquelle était écrit :

"LE PÈRE ARCTIQUE"

sous forme de carte de visite ; il s'avança ensuite et prit la latitude du soleil avec ce qui, autant que j'ai pu m'en convaincre, me parut être un triangle de plombier en bois ; cette opération préliminaire étant faite, alors commença une espèce d'émeute sur tout le vaisseau. Les compartiments furent tout-à-coup inondés de diables rouges, de singes noirs et de toutes sortes de monstres grotesques, puis tout l'équipage du vaisseau, officiers et matelots, se mêlèrent tous ensemble et dansèrent le cancan sur le pont, et, pour que la chaleur du jour ne nous fît pas oublier que nous étions arrivés dans ses domaines, le père Arctique avait posté quelques-uns de ses familiers dans les hunes, et ceux-ci nous lançaient de temps à autre des averses ds pois durs pour représenter la grèle, puis en nous lançant les uns les autres à la figure des poignées de farine, chacun de nous à bord ne pouvait manquer de se rappeler que nous avions atteint la latitude de la neige. Au commencement de cette fête tumultueuse, je me trouvais sur le pont de l'avant auprès d'un des graves savants attachés à l'expédition ; celui-ci semblait contempler les jeux auxquels on se livrait plus loin avec un malin sourire d'indulgence avec lequel la sagesse daigne quelquefois prendre en pitié la gaieté de la folie. Tout-à-coup, il disparut à mes côtés, et, quand je le vis ensuite, il était hardiment à l'œuvre, pirouettant sur le pont

d'en-bas avec un démon à queue rouge, et montrant dans ses pas une verve et une audace gracieuse qui, à Paris, lui eurent certainement valu les honneurs de l'expulsion de la part des autorités municipales. La cérémonie du jour se termina par un discours prononcé par le chapelain attaché à la personne du père Arctique. On l'arrosa aussi avec le contenu des chaudrons pleins de grog, qui fut servi en rasades aux acteurs de cette cérémonie extraordinaire. Comme le Prince avait été assez bon pour nous inviter à dîner, au lieu de retourner à mon yacht, je passai l'heure d'attente dans le quartier des officiers superieurs, avec le baron de la Roncière, le commandant naval à qui avait été confiée la charge de l'expédition. Comme tous les officiers les plus distingués de la marine française, il parle très-bien l'anglais. Je me souviendrai toujours avec gratitude de la cordialité avec laquelle il m'accueillit à bord de son vaisseau, et de sa sollicitude, de sa précaution pour le petit vaisseau qu'il devait conduire à la remorque. A cinq heures, on annonça le dîner, et je doute fort que jamais banquet aussi somptueux ait été donné auparavant dans cette partie si éloignée du monde. Le banquet était rehaussé par des partitions des meilleurs opéras, jouées par le corps d'orchestre qui, depuis Paris, accompagnait le Prince. Durant les pauses de la musique, la conversation roula naturellement sur les terres étranges que nous allions visiter, et sur la meilleure manière d'éviter les ours blancs qui déjà probablement secouaient leurs raquettes; mais, hélas! pendant que nous étions à prôner notre souveraineté sur ces nouveaux domai-

nes, le doigt raidi du roi Glace traçait en caractères gelés, un "Mene, mene, tekel upharsin" sur les vitres des fenêtres de notre cabine. Pendant la dernière demi-heure, le thermomètre avait graduellement baissé jusqu'à ce qu'il fût descendu à 32°; une brume épaisse et pénétrante enveloppait les deux vaisseaux (depuis longtemps nous avions perdu le *Saxon* de vue), des flocons de neige commençaient à tomber lentement, une brise glaciale du nord-ouest nous disait assez que nous avions atteint les frontières de la glace solide, bien que nous fussions encore à une bonne centaine de milles des côtes de l'Amérique. Quoique en tout autre temps le climat terrible dans lequel nous avions pénétré eût été très-désolant, dans les circonstances actuelles, je crois que le changement était plutôt de nature à nous donner du courage, peut-être parce que l'idée de la brume et de la glace au mois de juin devait complétement nous déniaiser. Dans tous les cas, il n'y avait plus de doute que nous étions maintenant dans les mers glaciales, comme nos amis de France les appellent, et quel que fût le sort qui nous attendait, la nouveauté et les émotions ne devaient pas nous faire défaut.

A cette heure, la soirée était passablement avancée; alors, je convins avec monsieur de la Roncière d'un code de signaux, et qu'un pavillon hissé à la misaine de la *Reine-Hortense*, ou au mat d'avant du yacht, serait le signe d'un désir de l'un ou l'autre d'arrêter. Nous nous embarquâmes dans la chaloupe et fûmes portés par le courant le long de notre vaisseau. Depuis que nous avions laissé l'Islande, le

steamer marchait dans une direction est-nord-est selon la boussole; mais pendant toute la nuit suivante, il suivait une course au sud-est ; la brume épaisse qu'il faisait rendait imprudente une plus longue marche dans la direction de la banquise, comme on appelait la partie extérieure de la ceinture de la côte Est du Groënland. Vers trois heures du matin, il se fit un peu d'éclairci. A l'heure du déjeuner, le soleil apparut de nouveau et nous pûmes voir à cinq ou six milles en avant du vaisseau. Ce fut peu de temps après que, comme je me tenais sur le pont principal, parcourant des yeux la surface bleue et unie de la mer, un point brillant de lumière frappa mon regard à à peu près une couple de milles en avant du vaisseau; au moyen du télescope, nous constatâmes bientôt que c'était une île solitaire de glaces dansant et plongeant dans la lumière du soleil. Comme vous pouvez le supposer, la nouvelle amena tout le monde sur le pont, et quand, presqu'immédiatement après, une file d'autres morceaux, brillants comme les diamants d'un collier, apparut à nos yeux, l'excitation fut à son comble.

Ici, au moins, l'eau salée, aux teintes bleuâtres, était gelée d'une manière solide, et quand, en avançant, les fragments dispersés allaient en s'augmentant et passaient à côté de nous comme des galères d'argent, jusqu'à ce qu'enfin, ils nous eussent enveloppés, comme au milieu d'une flotte innombrable, il nous semblait que nous ne pourrions jamais nous rassasier d'admirer un si étrange et si magnifique spectacle. Ces îlots de glace étaient plus remarquables par la forme et par la couleur que par leur dimension; nous

n'avions jamais vu et nous ne verrons probablement jamais quelque chose approchant d'une montagne de glaces. Au fait, ces hautes montagnes de glaces qui vont çà et là comme des îles errantes le long des côtes de l'Amérique, ne viennent que très-rarement, si toutefois elles y viennent, à l'est ou au nord du cap Farewell. Ce sont généralement des terres de glaces, et elles sont formées dans les baies et les détroits en dedans de la baie de Baffin ; elles entrent dans l'Atlantique à une distance éloignée au sud de l'Islande ; là, la glace polaire sur laquelle nous allions donner est un champ de glaces, excepté pourtant lorsque les banquises s'amoncellent les unes sur les autres par la grande pression des courants contraires, et elles forment une surface très-unie, je ne pense pas avoir vu aucun des glaciers s'élevant à une hauteur de plus de 30 à 35 pieds au-dessus du niveau de la mer, quoiqu'à une petite distance à travers les brumes, ils pussent paraître beaucoup plus élevés.

Par l'élégance de leur forme et le brillant de leurs couleurs, ces masses prodigieuses surpassent tout ce que j'avais pu imaginer, et nous trouvions un plaisir sans fin à regarder passer cette procession fantastique.

C'est tantôt un chevalier, monté sur son cheval, vêtu d'une cotte en zaphirs et portant blanche plume à son casque ; ou bien les fenêtres d'une cathédrale, avec ses flèches de chrysophras nouvellement poudrées par les tourbillons de neige. Là on voit une falaise unie et brillante de lapis lazuli, ou un bananier avec les racines descendant de ses branches et un feuillage travaillé aussi délicatement que des fleurs d'un métal fondu ; c'est encore un beau dragon qui

lance de sa poitrine des cascades aux teintes d'émeraude, ou enfin tout autre chose que votre esprit de fantaisiste peut imaginer. Après un court espace de temps, la brume descendit de nouveau sur la scène et confondit toutes ces brillantes apparitions en une masse blanche et sans forme.

En dépit de tous nos efforts pour tenir notre course au nord, nous étions sans cesse forcés de tourner et retourner dans toutes les directions, quelquefois restant plusieurs heures sur une bordée du sud à l'est ; ces contre-temps continuels devinrent à la fin très fatiguants, et pour faire trève aux ennuis de notre marche, j'ordonnai au docteur de m'enlever une dent, ce qu'il fit avec la plus grande habileté : un effort à bâbord et l'autre à tribord, et vite elle est lancée à travers la claire-voie de notre cabine.

Durant toute cette après-midi et la nuit suivante, nous fîmes peu de chemin vers le nord ; le lendemain, la glace semblait plus que jamais s'opiniatrer à nous barrer le passage; nous ne pouvions pas même briser la monotonie des heures en conversant d'un vaisseau à l'autre au moyen de nos planches noires, attendu que les brumes étaient trop épaisses pour nous permettre de distinguer quelque chose du pont d'un vaisseau à celui de l'autre. Nonobstant le soin attentif et l'habileté avec laquelle le steamer fila son chemin à travers les éclaircies, il était impossible quelquefois d'empêcher les fragments de glace de frapper avec une grande violence l'avant du vaisseau. Tandis que nous étions au lit pendant la nuit, j'avoue qu'à moins d'être habitué à ce bruit, ce n'était nullement une chose agréable que d'entendre

les glaçons frottant avec fureur sur les flancs du navire, à deux pouces de nos oreilles. Dans la matinée du quatrième jour, il commença à venter assez fort, et, à midi, le vent fraîchit de manière à tourner à une demi-tempête ; mais à force de nous tenir bien au loin à l'est, nous avions réussi à atteindre des eaux comparativement libres ; j'étais allé me coucher dans l'espérance que dans tous les cas, la brise dissiperait le brouillard et nous permettrait de voir, le lendemain matin, notre chemin un peu plus clairement.

A cinq heures du matin, l'officier de quart sauta dans ma cabine et me réveilla en me disant que le Français nous disait quelque chose sur sa planche noire. Sentant par le roulis que pendant la nuit il avait dû faire une très-grosse mer, je commençai à craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur au câble de remorquage, ou que l'hélice de la corvette n'eût cessé de fonctionner par suite de quelqu'embarras ou catastrophe que j'avais toujours très-appréhendée ; aussi glissant mes pieds dans une paire de bottes en fourrure que je tenais toujours en cas de surprise, et jetant une redingote sur

> Le simple appareil
> D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

je saisis un télescope et me ruai sur le pont. Je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé une sensation plus désagréable que celle que me causa le vent glacial qui me saisit et circula autour de mon habit d'occasion à la sortie de mon lit. Mes deux mains étant occupées à mettre le télescope d'aplomb, je ne pouvais empêcher le vent de soulever mon habit de

dessus mes épaules et, excepté pour le nom de la chose, j'aurais été tout aussi bien si je fûs resté en chemise. Je fus frappé de ma ressemblance avec une enluminure que j'avais vue dans mon enfance représentant ce type célèbre : "Le chat botté," avec une robe de pourpre ondulant au vent bien loin derrière lui, pour représenter la rapidité de sa course magique ; j'en riais à gorge déployée, tout en grelottant sous les coups d'un vent glacial. En conséquence de l'embrun de la mer et du brouillard, il s'écoula bien une dizaine de minutes avant que je pusse distinguer les caractères, et quand, enfin, je pus épeler chacune des lettres, leur sens n'était pas très-agréable : "*Nous retournons à Reykjavik !*"

Ainsi, évidemment ils abandonnaient l'entreprise et en étaient venus à la conclusion que l'île était inaccessible. C'était pourtant pénible de retourner sur nos pas après être parvenus si loin. Nous avions déjà fait plus de 300 milles depuis que nous avions laissé l'Islande, et il ne devait pas y avoir plus de 120 à 130 milles pour se rendre à Jan Mayen ; et, bien que les choses ne fussent pas encourageantes, il semblait y avoir une telle chance de succès que je ne pouvais pas me faire à l'idée d'abandonner la partie ; aussi, après avoir hissé un pavillon en avant (il ne pouvait pas être question d'écriture sur la planche, vu que nous étions inondés par l'embrun), je sautai en bas pour réveiller Fitzgerald et Sigurdr, et leur dire que nous allions aborder, au cas où ils auraient quelques lettres à envoyer dans leur pays ; en même temps, j'écrivis quelques lignes de remercîment et de bons souhaits à monsieur de la Roncière et une autre à vous, et je les

envoyai avec nos malles à bord de la corvette, dans la boîte au lait. Pendant ce temps-là, tout était en mouvement à bord, sur les ponts, et je pense que chacun de nous était cordialement flatté à la pensée de mettre de nouveau notre brave petit yacht sous les voiles; on prit une couple de ris dans les deux mâts, et tout fut prêt pour mettre à la voile.

—Tout est-il clair en avant pour laisser glisser le câble, M. Wyse ?

—Oui, oui, monsieur, tout est clair !

—Lâchez les câbles de remorquage !

—C'est fait, monsieur !

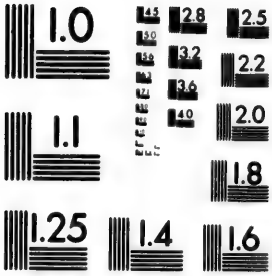
Alors les câbles pesants tombèrent lourdement dans la mer, les voiles se détendirent, puis, se balançant un moment sur le sommet des vagues avec la timide hésitation d'un oiseau rendu tout-à-coup à la liberté, le petit vaisseau déploya ses ailes, hissa trois fois son pavillon en signe d'adieu, reçut en retour un cordial applaudissement de l'équipage français, et glissa comme un fantôme vers le nord, tandis que la *Reine-Hortense* retournait en Islande. *

Dix minutes après, nous étions les seuls habitants de cette mer brumeuse. J'avoue que j'éprouvai un véritable chagrin de perdre la société de si joyeux

---

* Il paraît que subséquemment, le *Saxon*, le second jour après avoir laissé Onunder Fiord, fut frappé par la glace qui fit un trou dans son flanc et fut obligé de courir vers le rivage dans un état pitoyable ; en conséquence de ce qu'il ne fut jamais rejoint par le vaisseau *tender*, la *Reine-Hortense* se trouva court de charbon, et comme l'encombrement de la mer rend invraisemblable la possibilité de trouver accès jusqu'à l'île, monsieur de la Roncière jugea prudemment qu'il était préférable de retourner sur ses pas. Quand il rentra dans le port de Reykjavik, il ne lui restait plus même une pelletée de charbon.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

compagnons : ils nous avaient toujours reçus avec tant de bonnes grâces et d'un si bon cœur ; le Prince s'était montré si gracieux et si poli à mon égard ; il était entouré d'un état-major si habile et si instruit, que ce fut avec le plus profond regret que je vis la brume envelopper la magnifique corvette et l'ensevelir dans son sein, ainsi que tout ce qu'elle contenait.

Notre situation n'était pas aussi sans nous causer quelqu'inquiétude : nous n'avions pas vu le soleil depuis deux jours ; il faisait très-sombre, la mer était grosse. Après avoir ballotté parmi les glaces, aux talons du steamer, nous ne pouvions pas beaucoup compter sur notre route estimée. Le meilleur plan que j'imaginai fut d'abord de nous clairer de la glace, ensuite de courir sur la latitude de Jan Mayen, et aussitôt que nous aurions atteint une ligne parallèle à son extrémité nord, de porter droit vers la terre. S'il y avait un accès quelconque à l'île, c'était évident qu'il devait être soit du côté nord, soit du côté est, et maintenant que nous étions seuls, il ne pouvait pas être question de braver la glace pendant une centaine de milles par une brume aussi épaisse. Je déterminai donc la course du vaisseau en accord avec mon plan, et je volai dans mon lit pour reprendre mon sommeil violemment interrompu. Vers midi, le temps devint meilleur, et, à quatre heures, nous avancions paisiblement sur une mer tranquille, toutes voiles dehors. Ce temps favorable continua pendant les vingt-quatre heures suivantes ; nous avions fait à peu près quatre-vingts nœuds depuis que nous avions laissé notre compagnie de Français ; c'était le temps de courir vers l'ouest et de porter vers la terre ; heureusement,

le ciel était très clair, et comme nous naviguions dans les eaux libres de glaces, je commençai réellement à croire à des chances très-favorables ; mais le second jour, vers trois heures, des amas de glaces commencèrent à onduler çà et là à l'horizon, ensuite des masses plus considérables flottèrent avec des formes plus que jamais pittoresques. L'une entr'autre, que je remarquai plus particulièrement, était une main humaine sortant de l'eau avec l'*index* tendu comme pour nous mettre en garde contre notre nouvelle tentative, jusqu'à ce qu'enfin toute la surface de la mer devint couverte de monticules qui paraissaient se réunir sur notre chemin avec une multiplicité magique.

Jusqu'alors, nous n'avions rien vu de l'île; mais, cependant, je savais que nous ne devions en être éloignés que de quelques milles; mais maintenant, pour rendre les choses plus plaisantes, il tomba sur nous une brume plus épaisse que je n'aurais cru l'atmosphère capable de supporter ; elle semblait être pendue en festons solides aux mâts et aux espars. Dire que nous ne pouvions plus voir notre main cesse de devenir une figure ; la glace elle-même était cachée, excepté pourtant les fragments qui se trouvaient à nos côtés et dont le brillant spectacle ne pouvait pas même être dissimulé par la brume, lorsqu'ils apparaissaient, laissant autour du vaisseau comme un cercle de fantômes lumineux ; la parfaite tranquillité de la mer et du ciel ajoutait encore à la solennité de la scène; tout souffle de vent était tombé, c'est à peine si quelques légers bouillonnements se faisaient entendre en frappant sur le bordage

en cuivre du vaisseau, car le solitaire petit yacht glissait lentement à raison d'un demi-nœud ou à peu près à l'heure ; le seul son que nous entendissions était le lavage des eaux ; se produisait-il sur un grand rivage ou sur une glace solide ? c'est ce qu'il était impossible de dire. Par un temps pareil, comme disaient les premiers qui découvrirent Jan Mayen, sous de semblables circonstances, "c'était plus aisé d'entendre la terre que de la voir." Ainsi s'écoulaient les heures après les heures sans qu'il y eut aucun changement. Fitz et Sigurdr, qui commençaient à ne plus croire à l'existence de l'île, s'en furent se coucher, tandis que je restai à arpenter le pont en tous sens, interrogeant avec anxiété chaque partie du dais aux teintes grises qui nous enveloppait. A la fin, vers quatre heures du matin, je crus comprendre qu'il allait s'opérer quelque changement ; les épais nuages de vapeur semblaient se séparer imperceptiblement, et en quelques minutes le toît solide et gris se sépara soudain en deux, et j'aperçus à travers l'ouverture, à un millier de pieds au-dessus de ma tête et comme suspendu dans un ciel de cristal, un cône illuminé de neige.

Vous pouvez vous imaginer mon délire ; c'était réellement celui d'un anachorète entrevoyant un coin du septième ciel. Cette montagne si longtemps cherchée, elle était là surplombant sur nos têtes. Colomb ne dut pas éprouver plus de joie quand, après des nuits de quart, il vit les premiers feux d'un nouvel hémisphère danser sur les eaux ; il ne dut pas non plus être moins désappointé de leur soudaine disparition que je le fus moi-même quand, après être

descendu pour réveiller Sigurdr et lui dire que *bona fide* nous avions vu la terre ferme, et qu'en retournant sur le pont, je vis qu'un toit de brume s'était de nouveau formé, et qu'il avait effacé toute trace de la vision fugitive. Néanmoins, je tenais l'extrémité de l'île, et il eût fallu gros pour me faire lâcher ce que je tenais. Partant, il n'y avait rien à faire que d'attendre avec patience que le rideau fut levé, dans l'attente de la "réalité de la splendeur éblouissante" promise par le programme que je faisais mentalement derrière ces tentures grises, immobiles, qui nous entouraient. Enfin arriva l'heure de la libération ; une lumière plus pure sembla pénétrer insensiblement l'atmosphère ; le brun devint gris, le gris, blanc, le blanc passa au bleu transparent, jusqu'à ce qu'à la fin l'horizon tout entier apparut de nouveau à nos yeux, excepté pourtant à une place où un voile impénétrable de brume restait suspendu du zénith à la mer. C'est derrière ce voile que je savais que se trouvait Jan Mayen.

Quelques minutes après, et lentement, silencieusement, d'une manière dont vous ne pourriez vous rendre compte, ses bords obscurs prirent une légère teinte violette, puis, s'écartant par degrés, nous laissèrent apercevoir une longue ligne de côte ; ce n'était, à la vérité, que les pieds du Beerenberg, teints de couleur pourpre très-sombre ; puis, obéissant à une commune impulsion, les nuages qui enveloppaient son sommet se dispersèrent doucement et laissèrent apparaître la montagne dans toute la magnificence grandiose de ses 6,870 pieds de hauteur, entourée d'une simple zone de vapeur perlée au-dessous de laquelle flottaient les ombres de sept énormes glaciers disposés en

gradins descendant jusqu'à la mer. La nature semblait s'être faite metteur en scène, tant les phases de ce brillant spectacle s'étaient développées l'une après l'autre et avec un art merveilleux.

En conséquence de ce que nous nous étions approchés d'un de ses côtés au lieu de gagner son extrémité, le mont Beerenberg nous parut plutôt semblable à un pain de sucre qu'à une flèche ; il était aussi plus large à sa base et plus rond à son sommet que je ne me l'étais imaginé, mais il surpassait en dimension, en couleurs et en effets tout ce que j'avais pu prévoir ; les glaciers furent pour moi un événement inattendu de beauté. Imaginez une belle rivière, aussi considérable que la Tamise, partant du flanc de la montagne, brisant tous les obstacles, se contournant en un millier de méandres retombant en fureur d'une cascade à l'autre en cataractes jaillissantes d'écume. Supposez ensuite qu'elle soit frappée de rigidité par une puissance si instantanée que même l'écume et les tresses flottantes d'embrun se soient transformées en un travail de sculpture immuable. A moins d'avoir vu ce spectacle, il serait impossible de concevoir l'étrangeté du contraste entre la tranquillité actuelle de ces rivières argentées, cristallines, et la fougue étonnante de leur chute apparente. Vous devez vous rappeler aussi que tout ceci est sur une échelle de grandeur telle que, quand nous réussîmes ensuite à nous approcher du lieu, où, avec une chute semblable à celle de Niagara, un de ces glaciers se plonge dans la mer, l'œil, incapable de garder plus longtemps l'impression que c'est un fleuve, se contente de rester plongé dans l'étonnement en contemplant ce qui

paraît être alors un précipice luisant de glaces d'un gris verdâtre, s'élevant à une hauteur de plusieurs cents pieds au-dessus des mâts du vaisseau. Aussitôt que nous fûmes un peu revenus de notre première impression d'étonnement à la vue du panorama qui nous était apparu par la disparition de la brume, je m'étais mis à examiner quelle serait la meilleure voie à suivre pour aller jeter l'ancre à l'ouest ou du côté groënlandais de l'île ; nous étions encore à sept ou huit milles du rivage, et l'extrémité nord de l'île que nous avions à franchir se trouvait à environ cinq lieues, portant ouest-nord, puis entre nous et la terre se trouvait une étendue considérable de glaces flottantes ; les monticules de glaces paraissaient cependant peu rapprochés, et laissaient çà et là des ouvertures, en sorte qu'avec une marche prudente nous pourrions passer à travers et peut-être, de l'autre côté de l'île, trouver des eaux plus libres. Hélas ! après nous être frayé un chemin avec quelque difficulté jusqu'à ce que nous fussions parvenus à côté du cap, nous fûmes arrêtés tout court par un rempart solide de glaces immobiles qui dans une direction tenait à la terre, tandis que dans l'autre, il s'étendait à perdre de vue au nord dans un lointain brumeux. Ainsi arrêtés sans espérance d'avoir aucun accès à l'ouest pour y trouver un meilleur ancrage, il ne nous resta d'autre ressource que de virer de bord et de descendre le long de la terre, pour essayer d'atteindre une espèce d'ouverture ou de chemin sur le côté Est, un peu au sud du volcan décrit par le Dr. Scoresby ; mais nous fûmes encore désappointés dans cette tentative ; car, après avoir avancé à une distance assez considérable

à travers un champ de glaces qui allaient toujours en s'amoncelant d'une manière de plus en plus dense, à mesure que nous avancions au milieu, nous tombâmes sur une autre barrière également impénétrable qui s'étendait au loin de l'île, du sud à l'est. Sous ces circonstances, la seule chose à faire était de revenir sur nos pas là où la glace était moins pressée, et d'essayer d'aborder où se présenterait une ouverture plus favorable ; mais il n'était pas bien aisé de nous tirer de notre position actuelle.

Pendant la dernière heure, le vent avait tourné au nord-ouest, c'est-à-dire qu'il soufflait contre nous sur le chemin que nous avions suivi ; pour retourner, il était donc nécessaire de manœuvrer le vaisseau contre le vent, à travers une mer aussi encombrée de glaces que le boudoir d'une dame l'est de jolis riens ; de plus, il devenait évident que par les espaces ouverts qui se fermaient si rapidement, il s'opérait une pression considérable sur les parties éloignées du champ de glace ; provenait-elle d'un courant, d'un changement de temps, ou d'un autre champ de glace qui avait dérivé sur celui-ci ? c'est ce que je ne pourrais dire. Quoi qu'il en soit, il fallait sortir de cette impasse, à moins de vouloir être écrasé comme une coquille de noix entre la glace courante et la ceinture solide qui se trouvait sous le vent ; aussi, confiant à une main ferme la barre du gouvernail—car ces phénomènes inusités avaient fait perdre la tête à quelques-uns de mes gens, personne parmi l'équipage, n'ayant jamais vu un morceau de glace auparavant—je me plaçai sur l'avant tandis que M. Wyse dirigeait la marche. Alors commença une des plus belles et émouvantes manœuvres nautiques que l'on

se puisse imaginer ; chaque homme à bord avait été sommé de monter sur le pont ; on assigna à tous leurs différentes places ainsi que leurs devoirs, excepté pourtant au cuisinier, à qui on ordonna tout simplement de se rendre généralement utile ; aussitôt que tout le monde fût prêt, le gouvernail tourna, le bâtiment fit son abatée et l'heure critique de l'opération commença. Comme de raison, pour que le vaisseau pût marcher et retourner parmi les divers canaux laissés entre les banquises, il fallait qu'il eût un espace assez considérable ; en même temps, quelques-uns des passages étaient si brusques que, à moins d'être le vaisseau le plus facile du monde à manœuvrer, il ne pouvait s'en échapper sans crier merci. Je n'ai jamais rien vu de si beau que son allure. Eut-il été une créature vivante et pensante, il n'eut pas évité, paré, viré et doublé avec plus de prestesse et d'habileté, et c'était chose étonnante que d'entendre les éloges que les gens de l'équipage lui adressaient chaque fois que l'habile créature parvenait à éviter quelque pointe de glace plus menaçante que d'ordinaire. Une ou deux fois, en dépit de nos efforts, il nous fut impossible de le préserver d'une collision. Tout ce que nous avions à faire, dès qu'il devenait évident que nous ne pouvions tourner un cap de glace ou éviter sa rencontre, c'était d'abaisser la voile, afin de ralentir la marche du schooner, et d'incliner le gouvernail de manière à recevoir le glaçon sur notre étrave, et non sur une partie de la membrure, pendant que tous les bras armés d'es[illegible] et de gaffes s'efforçaient d'amortir la rudesse du choc.

Ici, je dois payer un juste tribut d'admiration au cuisinier, qui ne manquait jamais de déployer une énorme

somme d'activité fougueuse mais mal dirigée ; c'est ainsi que dans un combat singulier avec un glaçon qui ne nous menaçait d'aucun danger réel, mais contre lequel l'ardent chef semblait avoir conçu une haine violente, il brisa à la fois et du même coup une rame et la fenêtre de ma cabine. Heureusement qu'une quantité assez considérable de neige recouvrait la glace ; cette couche de neige agissait comme un tampon et diminuait un peu la violence du choc, tandis que la légèreté de sa construction diminuant sa vitesse, donnait au petit navire une sécurité plus grande. Neanmoins, je dois avouer que plus d'une fois, placé en avant, dans l'attente du choc que je voyais arriver, je me surpris murmurant à la belle figure qui semblait sourire avec sérénité à la froide et grande masse qui approchait : " Oh ! madame, n'est-il pas temps que vous protégiez le bon vaisseau dont vous êtes l'orgueil ?" A la fin, après avoir reçu deux ou trois assez jolis chocs qui n'eurent pour résultat que de nous faire perdre un peu de cuivre, nous parvînmes à revenir sur nos pas, vers l'extrémité nord de l'île, où les glaces étaient moins pressées et où nous eûmes, dans tous les cas, plus d'espace pour respirer.

Le temps était devenu très-froid, tellement froid même que M. Wyse, incapable de tenir plus longtemps à la manœuvre, fit une chute assez grave de la vergue où il se tenait. Le vent fraichissait et la glace était évidemment encore en mouvement ; mais, quoique très-désireux de retourner dans les eaux libres des glaces, nous pensâmes qu'il ne convenait pas de nous en aller sans accoster même pour une heure seulement ; aussi, ayant dirigé le yacht droit sous la

falaise, et mettant sur la chaloupe notre ancienne figure de proue, un drapeau blanc, notre principal pavillon, une boîte à biscuits en ferblanc contenant un papier sur lequel j'avais écrit à la hâte le nom du schooner, la date de son arrivée, les noms de ceux qui se trouvaient à bord, nous poussâmes vers le rivage. Une lisière de plage large de pas plus de quinze verges composée de sable magnétique, d'augite, de pyroxène courant au-dessous du précipice basaltique qui avait plus de mille pieds de haut et qui servait comme d'une espèce de plinthe à la montagne, tel était l'abordage que cette partie de la côte nous offrait. Nous réussîmes avec beaucoup de difficultés, et après une bonne heure d'escalade, à traîner la statue que nous avions apportée sur le rivage avec nous, jusqu'à un monticule de neige qui se trouvait dans une crevasse du pic, et, de là, un peu plus haut, jusqu'à un piédestal naturel formé par un éclat de rocher ; c'est là que, après avoir attaché la boîte de ferblanc autour de son cou et bien et dûment planté le drapeau blanc de saint Georges derrière elle, nous laissâmes la demoiselle abandonnée, souriant d'une manière effrayante à l'océan qui se trouvait à ses pieds, jusqu'à ce que quelque Bacchus sous la forme d'un ours vienne relever de sa solitude mon Ariane en bois.

En descendant au bord de l'eau, nous marchâmes à une petite distance le long de la grève sans observer rien de très-remarquable, sinon des couches de basalte verticales et horizontales qui couraient dans toutes les scories et les conglomérats qui composent la falaise. Des oiseaux de mer en quantités innombrables se tenaient dans les crevasses et sur les bords de

sa surface raboteuse, ou passaient autour de nous avec une curiosité tellement confiante qu'en tendant la main, je pouvais toucher leurs ailes quand ils planaient dans l'air à mes côtés ; il y eut même un vieux et sage volatile avec lequel je passai dix minutes en tête-en-tête, essayant qui de nous deux ferait perdre contenance à l'autre.

Il était maintenant grand temps de partir ; dès que nous eûmes ramassé quelques échimens géologiques et dûment baptisé la petite anse au fond de laquelle nous avions débarqué du nom de "Crique Clandeboye," nous retournâmes à la chaloupe ; mais la glace flottait si rapidement sur les bords de l'île, que nous nous demandions si nous ne serions pas obligés de porter la chaloupe sur la barrière qui, durant les deux heures que nous avions passées à terre, s'était formée entre nous et la mer. Si tel était le cas pour la chaloupe, il était évident que le plus vite nous pourrions mettre le yacht en dehors, à la mer, le mieux c'était pour nous. Aussi nous retournâmes immédiatement à bord et après avoir tiré un coup de canon, en signe d'adieu à cette terre désolée sur laquelle nous ne devions jamais mettre le pied, nous mîmes le vaisseau en mouvement et nous recommençâmes notre tâche de travail pour regagner la mer libre. Comme cette opération devait très-probablement durer longtemps, nous songeâmes à déjeûner (il était alors onze heures du matin), puis, après avoir essayé, mais sans succès, à cause de la brume qui l'avait toujours enveloppée, de prendre une photographie de la montagne, je rentrai dans ma chambre pour prendre un repos dont j'avais grandement besoin, espérant bien que, quand je

me réveillerais, nous serions assez avancés et libres des monceaux de glaces ; néanmoins, quand je revins sur le pont, quatre heures après, quoique nous fussions déjà à une distance considérable de la terre et que même nous eussions passé la place où, le jour précédent, l'eau était presque libre, les banquises semblaient plus pressées que jamais, et, ce qui était pire, du haut du mât, nous ne pouvions découvrir une seule trace d'eau claire ; de tout côté, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, une calotte blanche et glacée s'étendait sur la mer.

La perspective d'être assiégé dans des retranchements si brusquement construits était très-désagréable, pour ne pas dire plus ; il nous semblait comme si de nouveaux amas de glaces dérivaient vers nous dans la même direction dans laquelle nous essayions de diriger notre course. Rester stationnaires, cela n'était pas possible ; les courants que suivent les champs de glaces sont parfois très-rapides, en sorte que le premier choc aurait réglé pour toujours l'affaire du pauvre petit yacht. * En outre, il était très-possible

---

* Le docteur Scoresby prétend que la tendance invariable des champs de glaces est de courir dans une direction sud-ouest, mais que les effets étranges produits quelquefois par leur mouvement rapide est une des choses les plus frappantes et certainement la plus terrible des mers polaires. Les glaces prennent quelquefois un mouvement de rotation qui atteint une rapidité de plusieurs milles à l'heure, et c'est à peine possible de concevoir les effets produits par un corps dont le poids excède dix mille millions de tonneaux, quand, sous de telles circonstances, il vient en contact avec un autre du même genre. Le vaisseau le plus fort, pris entre deux champs de glaces en mouvement, ne devient plus qu'une chose insignifiante ; nombre de baleiniers ont été ainsi détruits ; quelques-uns ont été jetés sur la glace, d'autres ont eu leur coque complétement trouée ou divisée en deux, d'autres, enfin, ont été engloutis par la glace et ensevelis sous ses fragments entassés.

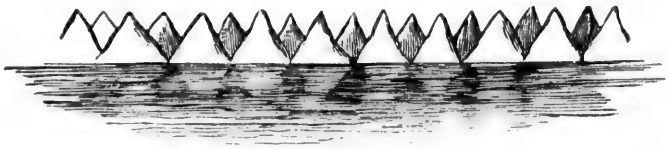
qu'en avançant encore, au lieu de courir à notre libération, nous tomberions dans de plus grands embarras ; ce qu'il y avait de certain, c'est que le nord ou le sud nous présentait une égale chance ; quant à l'est, la course que nous pourrions faire dans cette direction devait être la bonne ; aussi je me déterminai à choisir la première éclaircie qui nous offrirait un chemin vers l'est. Il se présenta deux ou trois ouvertures, et dans chaque cas, après avoir navigué à une certaine distance, il se trouva que c'étaient des culs-de-sacs et nous retournâmes tout déconfits. Mon grand espoir était dans un changement de vent ; déjà il fraichissait du nord à l'est, et s'il tournait seulement de quelques points, selon toute probabilité, les glaces se sépareraient aussi rapidement qu'elles s'étaient ramassées ; en même temps, la seule chose à faire était d'observer sans relâche, de manœuvrer le vaisseau avec soin, et de saisir l'avantage de la première chance que nous aurions de nous diriger à l'est. La température était plus froide que jamais ; au loin, la terre était presque complétement perdue dans la brume ; de sombres nuages s'avançaient, se réunissaient et couvraient le ciel, Wilson était mal à l'aise et parcourait le pont avec l'air de Cassandre à la conflagration de Troie. C'était le dimanche 14 de juillet ; je m'imaginai un moment que j'entendais les cloches harmonieuses de l'Angleterre sonnant au milieu des blanches surfaces qui nous environnaient. Enfin, vers cinq heures de l'après-midi, le vent changea d'un point ou deux et souffla dans la direction sud-est. Peu après, comme je m'y étais attendu, les glaces commencèrent à s'écarter, la vigie signala une ouverture à peu près à

un mille en avant du vaisseau, et vers neuf heures, nous avancions hardiment à raison de huit nœuds à l'heure, sous un double ris de la grande voile et du foc, descendant un canal qui allait toujours en s'élargissant entre deux monticules de glaces flottantes fouettées par la vague. Avant minuit, nous avions gagné la haute mer et nous voguions à toutes voiles vers le nord. Dans la matinée, j'avais été trop occupé pour que nous fissions l'exercice religieux du dimanche ; mais, quand nous fûmes à peu près clairs de la glace, je m'arrangeai pour que nous eussions une courte lecture religieuse dans la cabine.

Je n'ai rien de particulier à dire de notre course à Hammerfest ; la distance est de 800 milles, et nous la parcourûmes en huit jours ; en somme, le temps fut assez beau, bien que froid et souvent brumeux. Un jour même, il fit parfaitement beau ; c'était la veille du jour où nous atteignîmes les côtes de la Laponie ; pendant l'espace de vingt-quatre heures, nous ne pûmes apercevoir un seul nuage, ce qui me donna l'occasion d'observer le soleil parcourant un cercle complet sur nos têtes et prenant son altitude méridienne à minuit. Nous étions alors à la latitude nord 70° 25', c'est-à-dire presqu'aussi loin au nord que le cap du Nord, et cependant le thermomètre s'était élevé à 8°, dans l'après-midi.

Peu de temps après, la brume nous était revenue, et le lendemain matin, il faisait un très-fort vent de l'est. Ce contretemps était des plus désagréables ; car il était toujours très-difficile, même dans les circonstances les plus favorables, de trouver son chemin vers un hâvre quelconque le long de la côte, entourée

comme elle l'est par une défense compliquée d'îles très-hautes qui, à leur tour, sont renfermées entre des nids de récifs semés aussi drus que des pois, et ce, sur une étendue de plusieurs milles à l'est, On ne peut trouver de pilote jusqu'à ce que l'on soit en dedans des îles; de plus, on n'en a pas besoin. Il n'y a ni phare ni lumière, et tout ce que vous avez pour vous diriger est la forme du sommet des montagnes; mais comme, dans les jours les plus clairs, les contours des montagnes ont à peu près autant de variété que les dents

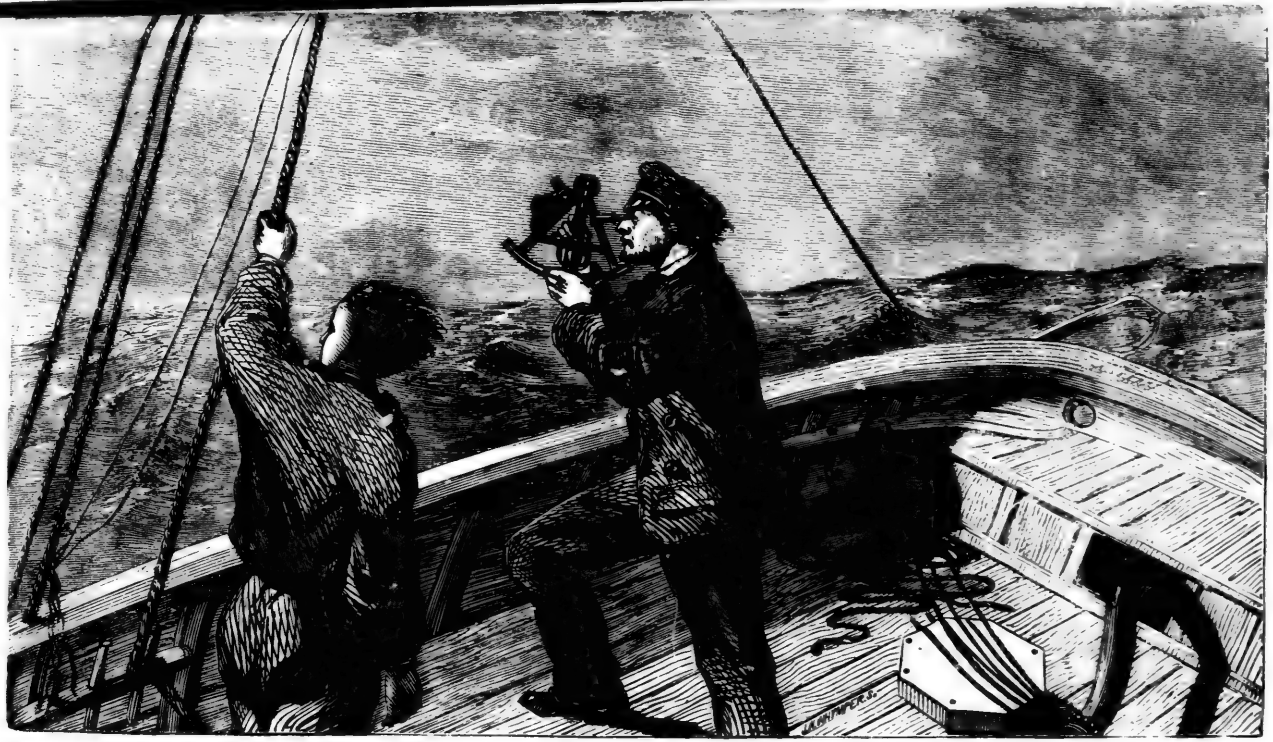


d'une scie, et que, dans un jour nuageux (ce qui arrive à peu près sept fois la semaine), vous ne voyez rien que la ligne de leurs sombres bases, l'infortuné marin qui s'avance en tâtonnant pour trouver le passage qui doit le conduire entre les îles (c'est en dedans de l'une de ces îles que se tient le pilote qui attend son vaisseau) aura déjà, selon toute probabilité, placé son navire dans une position qui fait à ce fonctionnaire un travail de surérogation. A la fin, ce ne fut pas sans une grande surprise et un grand plaisir que je m'aperçus que, après m'être glissé, non sans crainte, à travers une ouverture dans cette barricade monotone de montagnes, nous nous trouvions dans le vrai canal qui devait nous conduire au port.

Si le roi de tous les Goths voulait seulement planter un phare çà et là, le long des côtes de son océan

îles
des
, sur
peut
dans
hare
riger
nme,
mon-
dents

arrive
ez rien
marin
assage
ans de
nd son
cé son
onnaire
as sans
e m'a-
, à tra-
one de
canal
t plan-
n océan



PRENANT UNE OBSERVATION

Arctique, il exempterait le mal de cœur à plus d'un honnête homme.

Je vais maintenant finir cette longue lettre.

Hammerfest est à peine digne que je gaspille du papier à son sujet. Quand je vous aurai dit que c'est la ville de l'Europe qui se trouve le plus au nord, je crois que j'aurai mentionné son caractère le plus remarquable. Elle est placée sur le bord d'une énorme nappe d'eau, et complétement renfermée par trois îles ; elle consiste en un amas de maisons

en bois placées sur une montagne escarpée ; quelques-unes d'elles, étant bâties sur pilotis, donnent l'idée d'une place qui est glissée de la montagne jusqu'à mi-chemin de la mer. Sa population est de..... ses principales exportations sont.....; pour les détails, voyez le manuel de Mr. Murray, où vous les trouverez énoncés d'une manière beaucoup plus claire et plus correcte que je ne pourrais probablement le faire moi-même. Dans tous les cas, elle produit du lait, de la crême, mais point de beurre, des salades et de méchantes patates, ce qui nous intéresse le plus

dans le moment ; et penser qu'en ce moment vous vous délectez avec des petits-pois et des choux-fleurs! J'espère que vous n'oublierez pas de dire vos grâces après le dîner. Je vous écrirai de nouveau avant de mettre à la voile pour le Spitzberg.

LETTRE IX.

EXTRAIT DU "MONITEUR" DU 31 JUILLET 1856

J'ai reçu une copie du *Moniteur* du 31 juillet, qui contient un compte-rendu pittoresque du voyage de la *Reine-Hortense* à Jan Mayen, ainsi que de la catastrophe qui arriva au *Saxon*, en conséquence de laquelle la corvette fut forcée d'abandonner son voyage au nord ; cette copie, je vous l'envoie sans plus de façon.

VOYAGE DE DÉCOUVERTE LE LONG D'UNE BANQUISE AU NORD DE L'ISLANDE, PAR LA "REINE-HORTENSE."

"Il appartenait à un officier de la marine française, M. Jules de Blosseville, de tenter l'exploration de la côte groënlandaise et d'illustrer ces parages éloignés, autant par sa decouverte que par sa fin tragique et prématurée. Au printemps de 1833, à la suite d'un dégel, *la Lilloise*, que commandait cet intrépide marin, put traverser la Banquise aux environs du 69e degré et relever au sud de cette latitude environ trente lieues de côtes. Revenu dans les parages de l'Islande, il repartit en juillet pour une seconde campagne. Depuis cette époque, *la Lilloise* n'a plus reparu. Le secret de son naufrage est resté enfoui au fond de la mer, bien que, dans les poétiques et sauvages *fiords* du nord de l'Islande, l'imagination du pêcheur se soit

obstinée longtemps à reconnaître, dans chaque épave jetée sur la côte, un débris du navire du navigateur français.

" L'annee suivante, *la Bordelaise*, envoyée à la recherche de *la Lilloise*, trouva tout le nord de l'Islande engagé dans la Banquise, et revint après avoir été arrêtée par les glaces à la hauteur du cap Nord.

" En 1835, *la Recherche*, montée par le capitaine Tréhouart, après avoir inutilement fouillé dans les *fiords*, pour y découvrir la trace de la catastrophe de *la Lilloise*, reconnut et releva la grande Banquise, depuis le cap Nord jusqu'au cap Farewell. Cette exploration longue, pénible et souvent dangereuse, est l'un des travaux les plus intéressants que *la Recherche* ait accomplis pendant son long séjour dans les parages du nord.

"Le voyage aux colonies danoises de la côte occidentale faisant partie du programme de notre navigation arctique, nous savions, à notre départ de Paris, devoir faire une ample connaissance avec la partie méridionale de la Banquise pendant la traversée de Reykjavik au cap Farewell. Mais pendant notre relâche à Peterhead, le grand port d'armement des navires destinés à la pêche du phoque, le prince et le commandant de La Roncière recueillirent des renseignements précieux sur l'état actuel des glaces, en interrogeant les pêcheurs revenus de leur campagne du printemps. Ils apprirent d'eux que cette année la navigation était complètement libre autour de l'Islande ; que la Banquise, s'appuyant sur Jan Mayen et l'entourant d'une ceinture de vingt lieues d'épaisseur, descendait au sud-ouest le long de la côte du

Groënland, mais sans fermer le canal qui sépare cette côte de celle de l'Islande. Ces circonstances inespérées offraient un champ nouveau à nos explorations, en nous permettant de relever toute la partie de la Banquise qui s'étend au nord de l'Islande, pour faire suite au travail de *la Recherche* et à celui que nous nous promettions de faire nous-mêmes pendant notre voyage du Groënland. La tentation était trop grande pour que le prince put y résister, et le commandant de La Roncière n'était pas homme à laisser échapper une idée qui s'offrait à lui avec les caractères de la hardiesse et de la nouveauté.

" Mais les difficultés de l'entreprise étaient sérieuses et d'une nature telle, qu'il faut avoir quelques habitudes de la navigation pour les apprécier. *La Reine-Hortense* est un charmant bâtiment de plaisance, mais qui ne présente que bien peu des conditions nécessaires pour une longue navigation dans les glaces. La soute au charbon ne peut recevoir qu'un approvisionnement de six jours, et la soute à eau, qu'un approvisionnement de trois semaines. Quant à la voilure, on peut dire que la corvette n'est mâtée que pour la forme, et que sans la vapeur, elle est incapable de fournir une marche régulière et soutenue. Ajoutons que le bâtiment est en fer, c'est-à-dire qu'une feuille de tôle de deux centimètres d'épaisseur constitue tout son bordage, et que son pont, percé de douze grands panneaux, est tellement faible, qu'il a été jugé incapable de porter l'artillerie que le navire devait recevoir en raison de son tonnage. Ceux qui ont visité les massifs navires des pêcheurs de Peterhead, leurs énormes doublages, leurs armatures en

fer et en bois, leurs étançons intérieurs, ont pu mesurer, aux précautions imposées par une longue expérience, la nature des dangers que le choc ou même le contact des glaces peut faire courir à un bâtiment dans les parages où nous allions entrer. En revanche, *la Reine-Hortense* est merveilleusement disposée pour recevoir les hôtes illustres auxquels elle est destinée de tout temps. Sans parler des vastes et somptueux aménagements de son faux-pont, le quart de sa longueur est coupé par un rouf, élevé de deux mètres au-dessus du pont, qui nuit certainement à la marche du bâtiment autant qu'à son élégance extérieure, mais qui offre aux passagers deux grands salons.

" On sait que *le Cocyte* avait été mis pareillement à la disposition de S. A. I. le prince Napoléon. Ce bâtiment, arrivé en rade de Reykjavik le même jour que nous, 30 juin, est une corvette à vapeur et à roues, tenant bien la mer, portant douze jours de charbon, mais d'une lenteur de marche déplorable.

"Nous avons trouvé, en outre, à Reykjavik, la gabarre de l'Etat *la Perdrix* et deux vapeurs de commerce anglais, *le Tesmania* et *le Saxon*, nolisés par le ministère de la marine pour porter en Islande le charbon nécessaire pour notre voyage au Groënland. Ces cinq bâtiments formaient, avec la frégate *l'Arthémise*, chargée du service de la station, la flottille la plus considérable que la capitale de l'Islande eût jamais vue rassemblée dans sa rade.

" Malheureusement, ces éléments variés et nombreux ne présentaient aucune homogénéité, et le commandant de La Roncière reconnut bientôt que tout concours étranger ne nous apporterait que des embar-

ras certains pour prix d'une sûreté douteuse ; qu'enfin *la Reine-Hortense*, obligée de marcher vite, puisque son approvisionnement lui défendait de marcher longtemps, n'avait à compter que sur elle-même. Cependant, le capitaine du *Saxon*, montrant un vif désir de visiter les parages du nord et y mettant une sorte d'amour-propre national, promettant, d'ailleurs, une marche moyenne de sept nœuds, il fut décidé qu'à tout hasard ce navire partirait en même temps que *la Reine-Hortense*, dont il pourrait renouveler la provision de charbon, dans l'éventualité, fort douteuse il est vrai, d'un atterrissement sur l'île de Jan Mayen et d'un mouillage convenable. Au reste, *la Reine-Hortense*, au moyen d'un chargement supplémentaire sur le pont, avait du charbon pour huit jours, et dès le départ, l'équipage devait être rationné d'eau, ainsi que les passagers.

" Quelques heures avant de lever l'ancre, l'expédition se compléta par l'adjonction d'un nouveau compagnon de voyage tout-à-fait inattendu. Nous avions trouvé en rade de Reykjavik un yacht appartenant à Lord Dufferin, jeune Anglais passionné pour la navigation, d'un caractère et d'une instruction dignes de sa naissance et de sa fortune, un de ces hommes que l'on estime et que l'on aime à la première vue. Voyant son vif désir de visiter les parages de Jan Mayen, le prince lui proposa de faire donner la remorque à sa goëlette par *la Reine-Hortense*. C'était une bonne fortune pour un chercheur d'aventures maritimes ; et une heure après, la proposition acceptée avec empressement, l'Anglais s'amarrait par deux long câbles à l'arrière de notre corvette.

"Le 7 juillet 1856, à deux heures du matin, après un bal donné par le commandant Demas à bord de *l'Arthémise, la Reine-Hortense* et sa remorque quittent la rade de Reykjavik, se dirigeant, par la côte ouest de l'Islande, sur Onundarfiord, où nous devons rallier *le Saxon*, parti quelques heures avant nous. A neuf heures, les trois bâtiments, ayant le cap à l'est-nord-est, doublent la pointe du cap Nord ; à midi, le relevé de la latitude nous place aux environs du 67° degré ; nous venons de franchir le cercle arctique. En ce moment, la température était celle d'une belle journée de printemps, 10 degrés centigrades ; l'air était d'une transparence et d'une pureté admirables, le soleil éclatant. Le immenses falaises volcaniques du cap Nord projetaient leurs croupes irisées de rose et de vert sur le bleu foncé de la mer et de l'azur du ciel. Des milliers d'oiseaux au plumage argenté voltigeaient autour du navire ; de grands poissons bondissaient dans son sillage ; des souffleurs suivaient sa marche en lançant dans les airs leurs gerbes étincelantes. On eût dit que la nature, comme pour faire parade de son inépuisable fécondité, se plaisait à nous ouvrir l'entrée des régions polaires, ce sombre empire des ténèbres et de la mort, par des splendeurs dignes des climats heureux où elle prodigue la chaleur, la lumière et la vie.

"*La Reine-Hortense* ralentit sa marche. Une ligne filée le long des amarres permet à Lord Dufferin de haler une de ses embarcations jusqu'à la corvette. Il vient dîner avec nous et assister à la cérémonie du passage du cercle polaire. Quant au *Saxon*, le commandant de La Roncière reconnaît en ce moment

que le brave Anglais a trop présumé de ses forces. Il est décidément incapable de nous suivre. Le commandant lui fait signe de naviguer pour son propre compte, de tâcher de gagner Jan Mayen, et, s'il ne peut y réussir, de se diriger sur Onundarfiord et de nous y attendre. Bientôt, en effet, le bâtiment anglais cesse de naviguer dans nos eaux ; sa coque disparaît d'abord, puis sa voilure ; le soir, la trace de sa fumée s'est évanouie à l'horizon.

"Nous ne raconterons pas les détails grotesques de la cérémonie du passage du cercle polaire. Qu'il nous suffise de dire que la gaieté de l'équipage, de l'état-major et des passagers, excitée par le beau temps et la musique du bord, n'a pas tardé à atteindre le diapason le plus élevé. Les discours du père Arctique et de ses dignes ministres ont brillé par des saillies fort plaisantes et d'un bon goût suffisant à l'adresse des princes, des savants, des commandants de bâtiments et autres sommités sociales.

"Cependant, dans la soirée, la température de l'air s'est abaissée graduellement ; celle de l'eau a éprouvé un changement plus rapide et plus significatif encore. A minuit, elle n'est plus que de trois degrés. A ce moment, le navire entre dans une couche de brume dont la permanence du jour, sous cette latitude et à cette époque de l'année, permet d'apprécier toute l'intensité. A ces signes, il n'est pas douteux que nous approchons des glaces fixes. En effet, à deux heures du matin, l'officier de quart aperçoit tout auprès du navire un troupeau de phoques, ces habitants de la Banquise. Quelques minutes plus tard, la brume s'éclaircit tout à coup, un rayon de soleil glisse

sur la surface de la mer et fait scintiller jusqu'aux dernières limites de l'horizon des myriades de points d'une blancheur éclatante. Ce sont les glaces détachées qui précèdent et annoncent la Banquise. Elles augmentent de nombre et de volume à mesure que nous continuons notre route. A trois heures de l'après-midi, nous nous trouvons en présence d'un banc de glaces continu, qui ferme la mer devant nous. Il nous faut sortir de notre route pour nous dégager des glaces qui nous entourent. C'est là une manœuvre qui demande de la part du commandant une grande sûreté de coup-d'œil et une connaissance parfaite des qualités de son navire. *La Reine-Hortense* marchant à demi-vapeur, tous ses officiers et son équipage sur le pont, se glisse entre les blocs de glace qu'elle paraît raser et dont le plus petit la ferait couler à pic si l'abordage avait lieu. Un autre danger, qu'il est presque impossible de conjurer, menace le navire dans ses moments difficiles. Qu'un fragment de glaçon s'engage sous l'hélice, elle sera infailliblement brisée comme verre, et les suites d'un pareil accident peuvent être funestes. La petite goëlette anglaise nous suit bravement, bondissant dans notre sillage, n'évitant que par une surveillance continue et de vigoureux coups de barre les glaçons que nous avons dépassés.

" Mais les difficultés de cette navigation, lorsque le temps est clair, ne sont rien en comparaison de celles qu'elle présente pendant la brume. Alors, malgré le ralentissement de la marche, il faut presque autant de bonheur que d'adresse pour éviter les abordages. C'est ainsi qu'après être sortis des glaces une première fois, et avoir repris notre route à l'est-nord-est, nous

nous sommes trouvés tout à coup, vers les deux heures de cette même journée du 9, à un quart de mille de la banquise, que la brume cachait à nos regards. En général, la banquise, côtoyée par nous pendant trois jours, et relevée avec le plus grand soin sur une étendue de près de cent lieues, nous a présenté une côte irrégulière courant de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, et, poussant vers le sud, des caps ou promontoires d'une saillie variable, assez bien représentés par les dents d'une scie. Toutes les fois que nous faisions notre route à l'est-nord-est, nous ne tardions pas à nous engager dans un des golfes de glaces formés par les dentelures de la banquise. C'était en mettant le cap au sud-ouest que nous nous dégagions des glaçons flottants, pour reprendre notre première direction aussitôt que la mer devenait libre.

"Cependant, à mesure que nous avancions vers le nord, la brume devenait plus épaisse, le froid plus intense (deux degrés centigrades au-dessous de zéro). La neige tourbillonnait au milieu des rafales du vent, et s'abattait en larges nappes sur le pont. Les glaces avaient pris un autre aspect et affectaient ces formes et ces couleurs fantastiques et terribles que la peinture a rendues populaires. Tantôt elles s'élevaient comme des pics couverts de neige, creusés de vallées vertes ou bleues; le plus souvent, elles se présentaient sous la forme de larges plateaux aussi hauts que le pont du navire, sur lesquels la mer, déferlant avec fureur, arrondissait des golfes, taillait des falaises à pic, ou creusait des grottes profondes où elle s'engouffrait en écumant. Souvent nous passions à côté d'un troupeau de phoques qui, couchés sur des îles flottantes, sui-

vaient le navire d'un long regard effaré et stupide. Plus d'une fois il nous est arrivé d'être frappés du contraste que présentait le monde factice au milieu duquel nous vivions à bord du navire, avec la réalité terrible de la nature qui nous environnait. Assis dans un élégant salon, au coin d'un feu clair et pétillant, entourés de mille objets des arts et du luxe de la patrie, il nous était possible de croire que nous n'avions quitté ni nos demeures, ni nos habitudes, ni nos plaisirs. Une valse de Strauss, une mélodie de Schubert, touchées sur le piano, par notre chef de musique, complétaient l'illusion ; et cependant, il nous suffisait d'effacer la légère couche de vapeur qui couvrait nos carreaux pour apercevoir les formes gigantesques et terribles des glaces s'entre-choquant sur une mer noire et houleuse, et tout le spectacle de la nature polaire, avec ses périls et ses sinistres splendeurs.

" Outre le relevé exact de la côte de la Banquise, qui était le but principal de notre exploration, le prince et les officiers du bord, l'ingénieur hydrographe, M. de Laroche-Poacié, et l'ingénieur des mines, M. Chancourtois, se livraient à des recherches pleines d'intérêt sur la température de la mer à différentes profondeurs, sur les incroyables anomalies de la température de l'air sur le pont et sur les vagues ; sur les variations de l'aiguille aimantée du baromètre ; sur la salure des glaçons, enfin sur tous les problèmes de physique et de navigation qui se rapportent à ces latitudes élevées et à la présence des glaces. Quatre fois par jour on jetait à la mer des blocs de bois d'une forme particulière. Dans la masse de chacun d'eux était noyée une petite fiole contenant dans une légende

écrite en plusieurs langues l'indication du jour, de l'heure, de la latitude et de la longitude correspondant au lancement du bloc. Ce moyen avait été conseillé comme le plus sûr pour arriver à la détermination des courants dans les mers où nous naviguions. Il était fondé sur la probabilité qu'un certain nombre de blocs seraient recueillis sur les côtes où les courants les auraient portés, et que des conclusions précises pourraient ressortir de la comparaison des points de départ avec les points d'arrivée.

"Cependant nous avancions, mais nous avancions lentement. Le 10 juillet, à midi, nous étions encore loin du méridien de Jan Mayen, quand, au milieu de la brume, nous nous trouvâmes tout à coup au fond d'un des golfes formés par la banquise. Nous virons de bord, mais le vent vient d'accumuler les glaces derrière nous. A distance, la ceinture qui nous entoure paraît être compacte et sans issue. Nous avons noté ce moment comme le plus critique de notre navigarion; après avoir tâté la banquise sur plusieurs points, nous découvrons un passage étroit et tortueux; nous nous y engageons, et ce n'est qu'après une heure pleine d'émotion que nous voyons la mer libre et que nous pouvons la gagner; à partir de ce moment, nous avons côtoyé la banquise en la relevant sans interruption.

"Le 11 juillet, à six heures du matin, nous étions enfin arrivés sous le méridien de Jan Mayen, et à dix-huit lieues de la pointe sud de cette île. * Nous

* Je pense qu'il y a ici une erreur de plus de moitié, et qu'à la date précitee, nous étions encore à plus de cent milles marins au sud de Jan Mayen.—*Note de l'auteur.*

reconnaissions que la banquise était devant nous, s'étendant à perte de vue dans la direction est-nord-est. Dès lors, il devenait évident que l'île de Jan Mayen était bloquée par les glaces, du moins le long de ses côtes méridionales. Pour s'assurer si elle était encore abordable par le nord, il eût fallu tenter à l'est un détour dont il était impossible de calculer l'étendue. D'ailleurs, la moitié de notre charbon était brûlé, et nous avions perdu tout espoir de rallier *le Saxon.* Renonçant à pousser plus loin l'exploration, le commandant de La Roncière, après avoir fait sortir le navire de la zone des glaces flottantes, fit mettre le cap à l'ouest-sud-ouest, pour reprendre le chemin de Reykjavik. Au moment où *la Reine-Hortense* entrait dans sa nouvelle route, un signal télégraphique, d'après un système convenu, informait lord Dufferin de notre détermination. Presque aussitôt, le jeune lord faisait passer à bord de la corvette une boîte en ferblanc contenant deux lettres ; l'une était pour sa mère, l'autre pour le commandant. Dans cette dernière, il lui faisait connaître que la goëlette avait beaucoup fatigué par suite de cette remorque rapide et prolongée ; que, se trouvant hors des glaces et libre de ses mouvements, il préférait continuer seul son voyage, incertain s'il le pousserait directement en Norvége ou s'il retournerait en Ecosse. Aussitôt les amarres qui lient les deux navires sont larguées, un houra d'adieu se fait entendre, et en un clin-d'œil la goëlette anglaise disparaît dans la brume.

" Notre retour à Reykjavik n'a donné lieu à aucun incident remarquable. *La Reine-Hortense*, maintenant sa route en dehors des glaces, n'a eu sa marche

retardée que par des brumes intenses, qui l'ont forcée, dans l'impossibilité où elle était de reconnaître sa route, de passer une partie de la journée et de la nuit du 13 à la cape et à l'ancre. Le 14 au matin, en sortant du Dyre-Fiord, où nous avions relâché, nous avons, à notre grand étonnement, rencontré *le Cocythe*, faisant route vers le nord. Appelé à bord, le commandant Sommart nous apprit que, le 12 au soir, *le Saxon* était rentré à Reykjavik par suite d'une avarie considérable. Ce navire, dès son entrée dans les glaces, le 9 juillet, a abordé un glaçon ; cinq de ses membres ont été brisés ; une énorme voie d'eau s'est déclarée. Coulant bas, il s'est échoué une première fois dans l'Ondarfiord, et une seconde fois dans la rade de Reykjavik, où il n'est arrivé qu'avec la plus grande peine."

LETTRE X

EGLOGUE—LA CHEVRE— LA LAITIERE— UNE DAME LAPONNE — MANIERE DE FAIRE LA COUR EN LAPONIE — L'HOMME AUX CHEVAUX MARINS — LE "GULF STREAM" — LES COURANTS ARCTIQUES—EXPEDITION DE NUIT—ALTEN—LA CHATELAINE DE KAAFIORD—ENCORE UNE FOIS AU NORD !

Alten, le 27 juillet.

Cette lettre devrait être une églogue, tant a été pastorale la vie que nous avons menée parmi ces bons habitants du Nord. Peut-être est-ce seulement l'aspect nouveau des prairies, des arbres et des fleurs, après les mers solitaires et les terres stériles que nous étions habitués à voir, qui a donné à ce pays ce caractère si souriant. Quoi qu'il en soit, le changement était trop agréable pour ne pas nous avoir donné sérieusement à réfléchir sur notre situation, et nous avons enfin résolu que pas même le jaloux océan nous ôterait à l'avenir les plaisirs de la vie de pasteur ; bien plus, le maître d'équipage ne sera plus désormais le seul berger à bord. Nous avons acheté une chèvre, ainsi nous pourrons la traire à l'occasion. M. Webster, autrefois des gardes à pied de Sa Majesté, charpentier, etc., a pris son brevet comme laitière ; notre vénérable passagère est en ce moment domiciliée

dans un somptueux baril * que pour sa réception j'ai fait placer en arrière de l'habitacle. On a organisé une spacieuse prairie de foin de senteurs dans un coin voisin, pour sa nourriture, et le docteur accorde son flageolet pour compléter l'apparence bucolique de la scène. Le seul personnage parmi nous tous qui soit déconcerté par ces arrangements est le petit renard blanc que nous avons amené avec nous de l'Islande. Considère-t-il l'admission à bord d'un animal si domestique comme une censure de ses habitudes sauvages ? c'est ce que je ne puis dire ; mais il n'y a pas d'impertinence dont il ne se rende coupable envers la pauvre vieille bête, qui passe la plus grande partie de ses matinées à se défendre de son tyran.

Mais je dois relater avec plus d'ordre nos actions de la semaine dernière.

Aussitôt que nous eûmes lâché l'ancre dans le port de Hammerfest, nous descendîmes au rivage, et, après nous être assurés d'abord que l'existence d'un bureau de poste n'implique pas nécessairement la présence de lettres, nous retournâmes, un peu désappointés, pour examiner la métropole de Finmark. Une inspection plus minutieuse ne changea pas en mieux l'impression que nous avait faite son premier aspect ; l'odeur d'huile de foie de morue rance qui semble s'échapper indistinctement de chaque bâtisse de la ville, y compris l'église, nous confirma irréparablement dans nos pré-

---

* Le tonneau en question avait été acheté pour devenir éventuellement un *nid de corbeau*, au cas où nous nous trouverions pris de nouveau dans la glace.

RENARD D'ISLANDE.

jugés. Néanmoins, la place aura désormais un avantage qui la rachète sous un rapport et que je suis tenu de mentionner. Ce fut dans les rues d'Hammefest que je jetai pour la première fois les yeux sur un Lapon ; en tournant le coin d'une de ces maisons mal construites, je tombai tout-à-coup sur un diminutif d'homme, vêtu d'une tunique de laine blanche bordée de bandes rouges et jaunes, portant culotte grise attachée à la cheville du pied, des bottes de peau de renne relevées en rond sur les orteils comme les babouches turques. Sur sa tête (car nonobstant les pantalons, ce personnage se trouvait être une dame) était perché un chapeau aux couleurs variées qui s'arrondissait autour de sa figure et qui se terminait en arrière par une pointe relevée de drap rouge ; dans cette pointe se trouve logé, comme je l'ai appris plus tard, un morceau de bois creux pesant à peu près un quart de livre, dans lequel est fixée la chevelure de celle qui le porte, en sorte que peut-être, après tout, il existe une coiffure plus incommode qu'un bonnet de Paris.

A peine avions-nous tiré nos chapeaux et fait mille saluts, comme ~~apologie~~ excuse pour la rudesse de notre rencontre avec la belle habitante des pantalons gris, que nous apercûmes un couple de gentilshommes lapons. Ils étaient vêtus à peu près comme leur compagne, excepté qu'ils portaient un bonnet de nuit ordinaire de couleur rouge, au lieu du singulier casque de la dame; leurs couteaux sont attachés à leur ceinture au lieu d'être suspendus par devant,comme elle-même le porte, et pendaient le long de leurs hanches. Leurs tuniques aussi étaient un peu plus courtes. Aucun

des trois n'était beau. Les pommettes des joues saillantes, des nez courts, des yeux obliques à la Mongole, composaient un ensemble de traits que leur teint brun et leur chevelure comme des bottes de foin ne relèvent pas beaucoup. L'expression de leur

DAME LAPONNE

figure n'est pas sans intelligence, et leurs yeux lancent de jolis regards moitié timides, moitié narquois, qui me rappellent un peu les figures que j'ai vues dans les parties reculées de l'Irlande. Quelques ethnologistes sont même portés à reconnaître les Lapons comme une branche de la famille celtique. D'autres

soutiennent qu'ils sont Hongrois ; d'autres, enfin, prétendent découvrir une parenté entre la langue laponne et les dialectes des sauvages d'Australie, donnant pour raison qu'à mesure qu'il surgissait de nouvelles générations à la place native centrale de l'espèce humaine en Asie, les races premières étaient refoulées en arrière en cercles concentriques, comme des cercles

COIFFURE DE FEMME LAPONNE

produits par la chute d'une pierre dans un puits, et qu'en conséquence ceux qui s'établirent sur les extrémités éloignées de la terre sont, *ipso facto*, cousins-germains.

Les généalogistes indigènes rejetteraient probablement avec indignation leur parenté avec les nègres de la Polynésie, étant parfaitement convaincus de la fine noblesse de leurs aïeux. La seule notion qu'ils

aient du patriarche Noé est que ce personnage tire son principal titre à la notoriété du fait qu'il fut le premier Lapon. Leur connaissance de l'histoire sacrée, voire même du Christianisme, est très-limitée; ce ne fut qu'après le treizième siècle que l'on fit une tentative pour les convertir, et, bien que Charles IV et Gustave ordonnèrent de traduire en langue laponne une partie des Saintes Ecritures, à venir jusqu'à aujourd'hui une grande partie de la race est payenne, et même les plus éclairés parmi eux restent esclaves de la plus grossière superstition. Quand un couple est sur le point de se marier, si un prêtre se trouve dans le voisinage, ils l'enverront chercher, peut-être, par un sentiment de déférence ; le père de la jeune femme frappe simplement sur un caillou et sur un briquet ; la cérémonie n'en est pas moins irrévocablement complétée. Quand ils meurent, on enterre invariablement avec eux une hachette, une pierre et un briquet au cas où ils se trouveraient avoir froid dans leur long voyage. Plus d'un chrétien considérerait cette précaution comme inutile de la part de croyants si relâchés. Quand ils vont à la chasse à l'ours, l'affaire la plus importante de leur existence, c'est un sorcier, sans autres défenses que ses incantations, qui marche à la tête de la bande. Dans l'aménagement intérieur de leurs tentes, ce n'est pas une chambre qu'on assigne aux femmes, mais une porte ; car il arrive malheur à un chasseur si une femme traverse le seuil qu'il doit franchir quand il part pour la chasse. Trois jours après le massacre de sa proie, il doit vivre séparé de la partie féminine de sa famille pour apaiser le mauvais esprit dont il est supposé avoir

détruit le familier. Ce serait à n'en plus finir si je voulais raconter les circonstances sans nombre dans lesquelles on mêle les anciens rites de Jumala parmi les rites chrétiens qu'ils disent avoir adoptés.

C'est à peine si j'ai pu avoir quelques occasions d'observer leur manière de vivre. Notre consul voulut bien nous conduire à un de leurs camps ; mais ils passent si souvent d'une place à l'autre, que c'est difficile de connaître leurs habitudes. Çà et là, quand nous passions parmi les fiords, des couronnes bleuâtres de fumée, s'élevant de quelque recoin verdoyant parmi les rochers, signalaient la place temporaire de leurs habitations, mais je n'ai jamais vu de près leur établissement régulier.

Dans la saison d'été, ils vivent dans des tentes en toile; pendant l'hiver, quand la neige couvre le sol, les Lapons se bâtissent des huttes sur les branches des arbres ; ainsi ils se perchent comme les oiseaux. La principale tente a une forme exagonale avec un feu au centre ; la fumée s'échappe par un trou percé dans le toît de la tente. Les hommes et les femmes occupent chacun un côté du même appartement, mais une longue perche placée entr'eux sur le sol, au milieu de la tente, simule une cloison imaginaire qui, après tout, j'ose le dire, est une protection aussi efficace que la latte et le plâtre dans les pays plus civilisés. Dans tous les cas, les dames ont une porte qui leur est exclusivement réservée, ce que sans doute elles considèrent comme un privilége beaucoup plus grand que la réclusion dans un boudoir séparé. La chasse et la pêche sont les principales occupations des tribus laponnes, et tuer un ours est l'exploit le plus

honorable qu'un héro lapon puisse accomplir. La chair de la bête qui a été tuée devient la propriété non de l'homme qui l'a abattue, mais de celui qui a découvert la piste; la peau est suspendue à un poteau, et les femmes de tous ceux qui ont pris part à l'expédition tirent dessus les yeux bandés ; heureux est celle dont la flèche perce le trophée : non seulement il devient le prix de cette victoire, mais encore, aux yeux de toute la tribu, son mari est considéré désormais comme le plus fortuné des hommes. Tant que la chasse dure, il n'est pas permis aux femmes de circuler au dehors ; mais dès que le parti est arrivé sain et sauf et a rapporté le butin, toute la population féminine sort des tentes et, après avoir mâché un peu d'écorce d'une espèce d'aulne, elles en crachent le jus rouge à la figure de leur mari, voulant signifier par là le sang de l'ours qui a été tué dans cette circonstance mémorable.

Bien que les rivières, les forêts et les mers leur fournissent en grande quantité leur nourriture, c'est sur le renne que le Lapon compte pour se donner toutes ses aises. Le renne est son équipage, son cheval, sa vache, son compagnon et son ami. Pour lui, il y a vingt-deux noms différents ; son habit, ses culottes et ses souliers sont faits avec la peau de renne cousue avec du fil fabriqué avec les nerfs et les tendons du renne. Le lait du renne est la partie la plus importante de son régime alimentaire ; c'est avec les cornes du renne qu'il fabrique presque tous ses ustensiles d'économie domestique ; enfin, c'est le renne qui transporte son bagage et conduit son traîneau. Mais la beauté de cet animal n'est nullement en

rapport avec ses qualités physiques et morales. Ses andouillers sont cependant magnifiques ; les branches en sont penchées en arrière à une longueur de trois à quatre pieds, mais son corps est chétif, ses membres gros et mal faits. Son allure n'est pas aussi rapide qu'on le suppose généralement. Les Lapons comptent les distances par le nombre d'horizons qu'ils traversent, et si le renne change d'horizon trois fois dans vingt-quatre heures, il a fait une bonne journée de marche ; de plus, l'animal a une si haute idée de ce qui est dû à son mérite, que si son propriétaire le surcharge, non seulement il devient rétif, mais encore il se tourne contre le Jehu inconsidéré qui le surmène. C'est pourquoi, quand un Lapon est très-pressé,au lieu d'atteler un renne à son traîneau, il met une paire de patins juste deux fois longs comme lui-même et s'enfuit comme sur les ailes du vent.

Chaque Lapon, même le plus pauvre, possède sa douzaine ou ses deux douzaines de rennes, et les troupeaux d'un Crésus lapon se montent quelquefois à deux milliers de têtes. Aussitôt qu'une petite fille est née, après l'avoir bien et dûment roulée dans la neige, son père lui constitue pour dot un certain nombre de rennes qui sont immédiatement marqués de ses initiales et mis à part comme sa propriété spéciale ; plus ils croîssent et se multiplient, plus elle a de chance de faire un bon mariage. Le Lapon fait sa cour à peu près de la même manière que dans les autres parties du monde. Dès que l'aspirant s'aperçoit qu'il a perdu son cœur, il s'en va à la recherche d'un ami et d'une bouteille d'eau-de-vie. L'ami entre dans la tente et ouvre simultanément la bouteille et

l'affaire, tandis que l'amoureux reste en dehors occupé à couper du bois ou à quelqu'autre menu travail. Si, après avoir discuté le mérite de l'eau-de-vie et celui de la proposition, l'éloquence de l'ami l'emporte, l'amoureux est appelé dans le conclave, et il est permis au jeune couple de se frotter le nez. La fiancée accepte alors de son poursuivant le cadeau d'une langue de renne, et les épousailles sont considérées comme conclues ; le mariage n'a lieu que deux ou trois ans après. Dans l'intervalle, le soupirant est obligé de travailler au service de son beau-père aussi diligemment que Jacob servit Laban pour obtenir sa bien-aimée Rachel.

Je ne puis mieux conclure le sommaire de ce que j'ai pu apprendre sur le compte des honnêtes Lapons, qu'en vous envoyant un spécimen d'un chant d'amour lapon. L'auteur est supposé s'en aller en grande hâte sur son traîneau à la demeure de son adorée.

" Hâte-toi ! Kulnasatz ! mon petit renne, le chemin est long et la course sans limite. Nous sommes rapides et nous avons le pied léger, bientôt nous serons là où nous nous hâtons d'arriver. Là je verrai ma belle en paix. Kulnasatz, mon renne, regarde en avant, regarde autour de toi, ne la vois-tu pas quelque part prenant un bain ?

Aussitôt que nous eûmes examiné à notre aise la dame laponne et ses compagnons, procédé auquel ils se soumirent avec la plus grande complaisance, nous allâmes inspecter les autres curiosités de la ville, l'église, le lazaret principalement occupé par les Lapons, l'établissement des poissons et l'hôtel. Mais quelques heures sont suffisantes pour épuiser les plaisirs d'Hammerfest ; aussi, ayant acheté un habillement supplémentaire pour mes gens ainsi que quelques autres choses qui probablement doivent nous

être utiles dans notre croisière au Spitzberg, nous échangeâmes des dîners avec le consul, politesse dans laquelle il eut, je le crains, la plus mauvaise part du marché, et nous nous mîmes en route pour cette autre place, l'Alten.

Le même jour que nous laissions Hammerfest, nos espérances de pouvoir atteindre le Spitzberg reçurent un rude choc. Nous étions à table à prendre le dîner, quand survint Wilson, la figure chagrine, comme de coutume ; il glissa quelque chose à l'oreille du docteur. Depuis le fameux dialogue qui eut lieu entr'eux au sujet du mal de mer, Wilson s'était pris à considérer Fitz comme en quelque sorte sa proie légitime, et chaque fois que le fardeau de ses tristesses devenait trop lourd pour pouvoir le porter seul, c'est dans le sein du docteur qu'il épanchait ses confidences. Dans cette occasion, je devinai, par l'aspect de son regard triomphant, que quelque grande calamité était arrivée, et voici l'agréable nouvelle qu'il mettait tant de hâte à communiquer : " Savez-vous, monsieur ? " C'était toujours ainsi qu'il commençait ses funèbres communications. " Non, quoi ? " répondit le docteur, anxieux. " Oh ! rien, monsieur, seulement deux chaloupes sont arrivées, monsieur, du Spitzberg, monsieur, où elles n'ont pu atteindre, tant il y a une grande quantité de glaces ; deux cents milles à partir de la terre ; oh ! monsieur, elles sont revenues avec leur proue en morceaux, monsieur ! "

Dès mon arrivée à Hammerfest, mon premier soin avait été de demander comment était la glace cette année dans le nord : on m'avait bien répondu que la saison était très-mauvaise et que presque toutes les

chaloupes qui vont chaque été pour tuer les chevaux marins au Spitzberg, étant incapables d'atteindre la terre, étaient revenues à vide ; mais comme il s'était écoulé trois semaines de beau temps depuis leur déconvenue, je m'étais complétement rassuré par l'espérance que les progrès de la saison nous ouvriraient un passage vers l'île. La nouvelle de Wilson anéantit cet espoir. La seule consolation qui me restait, c'était que probablement elle était fausse aussi. Immédiatement après le dîner, nous allâmes trouver l'honnête marin, qu'on disait avoir rapporté cette triste nouvelle ; c'était un garçon à l'air très-intelligent, âgé d'à peu près trente-cinq ans, de six pieds de haut, ayant un air d'insouciance, de hardiesse et de méfiance qui m'en imposa complétement. On déploya les cartes marines, et l'état des choses fut mis devant moi de la manière la plus claire. Rien n'était moins encourageant. La chaloupe avait quitté la glace quarante-huit heures avant d'avoir fait les côtes de la Norvège ; elle n'avait même pu atteindre l'île de l'Ours ; 200 milles de glaces s'étendaient au sud et à l'ouest de la côte du Spitzberg (la partie orientale) est toujours bloquée par la glace ; elle allait ensuite en s'étendant en demi-cercles continus jusqu'à Jan Mayen. Supposer qu'ils avaient failli dans leur voyage par manque d'efforts était impossible, les proues de leurs vaisseaux témoignaient suffisamment du contraire ; quant à nous, il ne fallait pas songer à s'y rendre. Ainsi parla le marin.

Quelle vraisemblance de succès y avait-il après un verdict aussi défavorable ? *Ipsé dixit equus marinus.* Il est vrai que les chevaux marins ont toujours été

considérés comme un mythe ; mais mon ami avait une apparence trop substantielle pour me faire douter de son existence, et, à moins d'enfourcher la crédulité proverbiale des personnages de cette espèce d'amphibie, je n'avais aucune raison de mettre en doute sa véracité ; néanmoins, je considérai qu'il n'était pas d'un gentilhomme de renoncer à une entreprise au premier moment de découragement.

S'il était possible d'atteindre le Spitzberg, j'étais déterminé à m'y rendre. Je réfléchis que chaque jour qui s'écoulait parlait en notre faveur. Nous n'étions pas encore à la fin de juillet, et, même dans ces latitudes, l'hiver ne commence guère avant septembre ; or, dans l'intervalle, l'extrémité du courant du golfe *(gulf-stream)* devait se faire un chemin dans la glace vers le pôle. Aussi, quelque peu encourageante que fût la perspective, je résolus, dans tous les cas, que nous irions pour voir par nous-mêmes comment les choses étaient en réalité.

Mais je dois vous expliquer pourquoi je comptais tant sur l'aide du *gulf-stream* pour nous aider à franchir les difficultés.

La configuration entière de la glace de l'Arctique est déterminée par l'action exercée sur leurs rivages flottants par ce mystérieux courant. L'on a créé plusieurs théories pour se rendre compte de son influence dans une région aussi éloignée. Je vais vous en donner une qui me semble raisonnable. En obéissant à cette grande loi de la nature qui cherche à établir l'équilibre dans la température des fluides, une immense masse d'eau glacée monte continuellement de l'Antarctique pour déplacer et changer la température

des océans trop chauds de la zone torride ; se jetant sur la côte ouest de l'Amérique du Sud, le courant ascendant longe les côtes du Chili et du Pérou ; alors, il devie dans une direction ouest et gagne l'océan Pacifique où il prend le nom de courant équatorial. Après avoir complétement entouré l'Australie, il entre dans l'océan Indien, double le cap de Bonne-Espérance, et traversant l'Atlantique, il s'engouffre dans le golfe du Mexique. Là ses forces épuisées reprennent de la vigueur en conséquence des étroites limites dans lesquelles il se trouve renfermé. La rapidité qu'il acquiert devient alors si merveilleuse, son isolement du lit de la mer qu'il traverse devient si complet, que quand il se jette de nouveau dans l'Atlantique, ses eaux, jusqu'alors confuses et errantes, se réunissent soudain en ce que le lieutenant Maury a si heureusement appelé *une rivière dans l'océan*, et forment un volume d'eau plus rapide et plus considérable que le Mississipi ou le fleuve des Amazones. Surgissant plus loin dans les dédales des îles de Bahama qui se présentent comme un barrage à sa course, il divise les flots de l'Atlantique. Son cours est si distinct que quelquefois le côté d'un vaisseau est battu par ses eaux chaudes, couleur d'indigo, tandis que l'autre flotte dans les eaux saumâtres, pâles et stagnantes de la mer de Saragosse ou des Espagnols. Ce n'est pas seulement par sa couleur, par sa température, par son cours qu'on le distingue ; sa surface même, vers le centre, est plus élevée que le niveau de la mer, à cause de la pression latérale des bancs de liquide élastique à travers lesquels il coule. Imprégné de la chaleur des climats tropicaux, le *Gulf Stream*, comme on doit

l'appeler maintenant, pousse ses flots au nord de l'Atlantique, lavant les côtes ouest de l'Angleterre, de l'Islande et de la Norvège, et donnant à chaque rivage sur lequel il se porte un climat beaucoup plus doux que celui dont jouissent les pays situés sous les mêmes latitudes. Il arrive par le travers sur le cap du Nord ; alors, l'impétuosité de son courant est en grande partie épuisée.

Pour des causes semblables (bien que moins efficaces à cause de la moindre dimension de l'aire occupée par les eaux), à celles qui donnent naissance à la force ascendante des eaux antarctiques, il se forme aussi dans l'océan Arctique un courant glacé qui, descendant dans une direction sud-ouest, rencontre le *Gulf Stream* dans l'espace compris entre le Spitzberg et Nova-Zembla. Il s'élève une contestation pour savoir lequel des deux l'emportera ; cette contestation se termine par un compromis. La rivière plus chaude, incapable de se maintenir dans son intégrité, se divise en deux branches ; l'une contourne le cap du Nord jusqu'à Varangar-Fiord, que la Russie est supposée si ardemment convoiter ; l'autre reflue dans une direction plus au nord, le long de la côte ouest du Spitzberg. Mais, bien qu'il aît le pouvoir de séparer le *Gulf Stream* sur une certaine distance, le courant arctique est incapable de le passer ou de le traverser, de là l'accumulation des glaces au sud du Spitzberg, dans l'angle formé par la bifurcation, comme l'appellerait M. Grote, du courant plus chaud.

Il est donc très-possible que l'extrémité nord-ouest du Spitzberg soit comparativement libre, tandis que toutes les côtes sud sont enveloppées de ceintures de

glace qui s'étendent fort au loin. C'était sur cette probabilité que nous bâtissions nos espérances et que nous résolûmes de poursuivre notre voyage, en dépit du rapport décourageant du marin du Nord.

Vers huit heures du soir, nous sortîmes d'Hammerfest ; malheureusement, le vent se changea de suite en un calme plat, et pendant toute la nuit, nous restâmes " comme un vaisseau en peinture sur un océan en peinture." A six heures, il s'éleva une petite brise, et quand nous montâmes sur le pont, à l'heure du déjeûner, le schooner marchait à raison de cinq nœuds à l'heure dans les courants qui se trouvent entre les escarpements d'un gris d'argent de gneiss et de schiste qui forment la rive de la terre du nord. Le parcours entre Hammerfest et Alten est d'environ quarante milles ; il suit une chaîne en zigzacs de baies. Il était six heures du soir, et nous avions déjà fait trente-cinq milles, quand le calme survint de nouveau. Impatienté de ce retard inattendu, je fus charmé par la beauté du soir ; c'était, en effet, une des soirées les plus agréables ; la lune se trouvait juste du côté opposé au soleil, comme dans les peintures représentant le miracle de Josué. Sigurdr, dans un moment fatal, proposa d'aller prendre, dans la chaloupe, un exercice à la rame, jusqu'à ce que la brise de minuit s'élevât et emportât le vaisseau avec elle. Nous nous en fûmes au loin, et nous étions tellement occupés à admirer les précipices rocailleux au-dessous desquels nous glissions, que ce ne fut que lorsque les blanches voiles du vaisseau immobile ne nous apparurent plus que comme des spectres que nous nous rendîmes compte de la distance que nous avions parcourue.

Notre attention avait été, de plus, détournée par l'apparition d'une tribu de poissons qui, au lieu de nager sous l'eau dans une position horizontale, comme d'honnêtes poissons doivent le faire, marchaient à la surface des eaux sur leurs pattes de derrière. Apercevant une petite chaloupe en flotte dans un canal (lock), non loin du lieu où nous avions observé ce phénomène, nous poussâmes vers elle, et nous nous assurâmes que l'officier lapon qui en avait la charge considérait actuellement cette *école péripatéticienne* (pour me servir d'une expression technique) d'un nouveau genre, et dont les évolutions nous avaient si fort étonnés. La grande affaire du sportsman est de juger, par leur apparence, quelle partie de l'eau le poisson va probablement choisir pour sa prochaine promenade. Il venait justement d'être fixé à ce sujet ; il rama bravement jusqu'au but, et aussitôt que les poissons se montrèrent, il les attrapa avec une natte et les jeta dans sa barque.

A cette heure, il devint douteux de savoir s'il ne valait pas mieux continuer de ramer jusqu'à Alten que de retourner au schooner. Après délibération, nous résolûmes de continuer notre route ; malheureusement, nous prîmes une fausse baie (fiord), et après une longue course, vers deux heures du matin nous eûmes la satisfaction de nous trouver dans un cul-de-sac. Pour ajouter à nos déboires, des nuées de moustiques qui avaient des corps de behemoths et des aiguillons de dragons s'étaient rassemblés de toutes les parties du ciel pour faire de nous leur proie. En vain nous combattions, en vain nous essayions de les frapper avec nos rames, en vain nous plongions nos têtes dans

l'eau et nous nous frappions la figure avec une violence frénétique, il y en avait des myriades, et je pensai un instant que nos os blanchis resteraient seuls dans ces lieux pour indiquer aux rares passants notre sort infortuné. A la fin, Sigurdr vit sur le rivage une hutte où l'on pourrait trouver quelqu'un qui pût de nouveau nous mettre dans le bon chemin. En regardant par la porte entr'ouverte, nous vîmes seulement un monsieur lapon, endormi. Se réveillant à notre approche, il se dressa sur ses pieds ; et, bien que rien ne fût plus gracieux et conciliant que le salut par lequel j'ouvris la conversation, je regrette de dire qu'après avoir regardé en tout sens pendant quelques minutes, l'aborigène s'enfuit de la manière la plus impolie, et nous laissa à notre sort. Il n'y avait rien autre chose à faire que de retourner patiemment sur nos pas et d'essayer de trouver une autre issue. Cette fois nous fûmes plus heureux, et vers trois heures a.m., nous eûmes le plaisir de débarquer sur un des quais dépendants des mines de cuivre de Kaafiord.

Nous vîmes là une très-jolie scène. Il faisait aussi clair et aussi chaud que par un midi d'été en Angleterre. Sur un vaste plateau, sculpté par la nature, sur le côté d'une colline de pierre à chaux aux teintes grises, s'élevait une brillante et coquette maison au milieu d'un riche jardin anglais ; d'un côté se trouvait l'étroite baie, des autres côtés s'élevaient en amphithéâtre des montagnes couvertes de sapin. La porte de la maison était ouverte ; il en était ainsi de plusieurs fenêtres, même de celles du rez-de-chaussée. Du milieu du chemin où nous étions, nous pouvions voir les livres sur les rayons de la bibliothèque. Une escar-

polette et quelques appareils gymnastiques nous indiquèrent qu'il y avait là des enfants. En somme, je pensai que je n'avais jamais vu un si charmant tableau de confort et de sécurité. Peut-être que les perspectives désolantes que nous étions habitués de voir nous firent considérer le petit oasis que nous avions devant nous, plus charmant que nous l'aurions jugé dans d'autres circonstances.

La question était de savoir ce que nous allions faire. Mon principal but, en venant à Alten, était d'acheter des salaisons et des vêtements lapons ; mais il fallait un prétexte plus plausible pour éveiller, à trois heures du matin, une famille reposant tranquillement. Il est vrai que j'avais par hasard une lettre pour M. T...., écrite par un ami commun ; cet ami m'avait expressément dit : " Arrivez à l'heure que vous voudrez à Alten ; plus vous entrerez sans cérémonie dans la maison et prendrez possession du premier lit inoccupé qui vous tombera sous la main, plus M. T.... sera enchanté ; " mais la chatouilleuse politesse anglaise ne me permettait pas d'agir selon cette recommandation, bien que nous tombions de lassitude. Pendant ce temps, les moustiques étaient dévenus de plus en plus intolérables. A la fin, affolé par la colère, je me dirigeai droit vers le flanc de la montagne la plus proche, dans l'espérance d'atteindre à une zone trop élevée pour eux, et me plaçant sur son sommet le plus haut, je m'enveloppai la tête dans mon mouchoir (j'avais déjà ôté mon habit et mon gilet) ; je passai le reste du matin à faire la moue et la grimace au monde qui se trouvait à mes pieds.

Vers six heures, semblable à un fantôme dans un

rêve, le petit schooner apparut au détour du promontoire, et jeta l'ancre un peu plus bas, aux pieds des rochers. Nous retournâmes immédiatement à bord, prîmes un bain, et pûmes enfin prendre un peu de repos sans être troublés.

Aussitôt que la maison avait donné quelques signes que ses habitants étaient éveillés, j'avais envoyé ma carte à M. T..... Peu après arriva un messager qui, de sa part, nous invita à déjeûner, et à neuf heures et demi, nous nous présentions à sa porte hospitalière.

La réception qui nous fut faite fut exactement celle que le monsieur qui avait écrit la lettre d'introduction nous avait laissé espérer. M. T.... se montra si empressé de nous mettre à notre aise, que je n'osai pas lui avouer que, la nuit précédente, nous avions passé plusieurs heures à errer autour de sa demeure, de crainte qu'il ne vînt à me battre pour ne l'avoir pas réveillé. L'apparence de l'intérieur de la maison correspondait pleinement à ce que nous avions présumé, d'après l'air soigné de tout ce qui se trouvait à l'extérieur. Des livres, des cartes, des peintures, un bon nombre d'instruments astronomiques, des spécimens géologiques, et un magnifique assortiment d'ustensiles pour la pêche, trahissaient les habitudes du gentilhomme anglais qui l'habitait, et qui était un homme d'affaires, pratique, bien élevé et instruit. Quand il m'eût montré différentes choses intéressantes qui se trouvaient dans son cabinet de travail, je me félicitai cordialement de l'heureuse chance qui m'avait mis en contact avec une aussi agréable connaissance.

Nous n'avions, cependant, pas encore aperçu la

dame de la maison, et je commençais à faire des conjectures au sujet de cet ornement indispensable qui semblait faire défaut dans cette agréable demeure, quand la porte de l'appartement s'ouvrit tout-à-coup, et la "Dame Blanche d'Avenel" apparut au milieu des rayons du soleil. J'ai rarement vu une plus belle apparition, cette dame avait un port majestueux ; elle était pâle et délicate comme un lys ; une chevelure blonde entourait son front d'ivoire ; ses joues avaient la pureté de la cire ; de fraîches couleurs allaient et venaient, non pas avec l'abondance méridionale, ni avec l'incarnat de la fleur, comme chez les dames anglaises, mais avec une fraîcheur radieuse, semblable à celles des aurores du nord sur la neige de ses montagnes natales ; ses yeux étaient d'un bleu foncé, et ses lèvres avaient cette teinte si rare des conques de nacre. Telle était la châtelaine de Kaafiord, type parfait de la beauté du Nord, comme jamais mes sagas d'amour n'en ont évoqué. Ingeborg de Frithiof elle-même semblait être devant moi. Quelques minutes après, deux petites filles, ayant chacune une splendide che[illegible]lure, et semblables à des perce-neiges, se précipit[illegible] [illegible]ans la chambre ; le tableau de cette délicie[illegible] [illegible]eure était complet.

Le re[illegible] de la journée fut une fête continuelle. En vain, après avoir terminé mes affaires, je parlai du retour de la marée et du désir que nous avions de prendre la mer ; rien n'y fît auprès de notre hôte, qui voulut absolument nous garder à dîner ; et il avait une de ces volontés fermes et énergiques auxquelles il est difficile de résister.

Dans l'après-midi, le steamer d'Hammerfest arriva

du sud ; il amenait avec lui deux beautés, les sœurs de notre hôtesse ; elles venaient de la demeure de leur père, qui se trouvait située sur une des Loffodens qui dominent le fameux Malstrom. M. T.... m'assura que les histoires que l'on m'avait faites relativement à la violence des tournants d'eau avaient été exagérées d'une manière ridicule. En temps ordinaire, la place de ces prétendus gouffres est parfaitement tranquille ; il n'y a que lorsqu'un gros temps agite la mer qu'on observe des mouvements inusités dans l'eau, et même alors, les troubles ne sont autre chose qu'une course plus précipitée des eaux. Maintes fois, quand elle était jeune fille, sa femme et ses belles-sœurs avaient navigué sur ce gouffre fabuleux, dans une embarcation. Mais dans ces contrées romanesques, avec leur population éparse, leurs montagnes rugueuses, leurs sombres baies, les choses ordinaires prennent un caractère de frayeur et de mystère qu'on ne trouve pas dans l'atmosphère du monde positif où nous vivons ; et plus d'un Norvégien est plus enclin à la superstition que le pauvre petit Lapon qui vit au milieu d'eux.

Il n'y a pas bien des années, dans cette même baie que nous avions passée dans notre course vers l'Alten, une malheureuse chaloupe fut jetée, pendant la nuit, sur quelque roc, à une petite distance du rivage. Les habitants, éveillés par les cris de détresse que les voyageurs poussaient, se précipitèrent en corps sur le rivage, non pour leur porter secours, mais pour lancer une volée de mousqueterie sur ces marins qui se noyaient, persuadés que la chaloupe naufragée, avec ses voiles déchirées, n'était rien autre chose que le Kracken, ou le grand serpent demer qui battait des

ailes ; et quand, enfin, un homme de l'équipage réussît, en nâgeant, à gagner le rivage, malgré les vagues et la mousqueterie, ils retournèrent tous sur leurs pas et s'enfuirent à toutes jambes.

Et maintenant, encore une fois, bonjour. Nous nous en allons dîner avec M. T...., et après dîner, ou aussitôt que la marée nous le permettra, nous nous mettrons en route. Au Nord Ho ! (comme dirait M. Kingsley), mais cette fois, pour tout de bon.

LETTRE XI

NOUS FAISONS VOILE POUR L'ILE DE L'OURS ET SPITZBERG—L'ILE CHERIE—BARENTZ—SIR HUGH WILLOUGHBY—TENTATIVE DE PARRY VERS LE POLE NORD—DANS LES GLACES—PREMIÈRE VUE DU SPITZBERG—WILSON—ESPOIR TROMPÉ—NOUS ATTEIGNONS LE 80o DE LATITUDE NORD—MER PLUS LIBRE—ATTERRAGE AU SPITZBERG—LA BAIE DES ANGLAIS—LE GLACIER DE LADY EDITH—UNE PHOTOGRAPHIE DE MINUIT—ET EGO IN ARCTIS—L'HIVER AU SPITZBERG—LE SAGA DE L'OURS—MONUMENT DU " FOAM "—VUE DE LA BANQUISE GROENLANDAISE—UNE TEMPÊTE—WILSON SUR LE MALSTROM—BRISANT DEVANT NOUS—PRISE DE VUE—THRONDGHJEM.

Throndghjem, 22 août 1856.

Enfin, nous avons gagné nos lauriers! Nous avons débarqué au Spitzberg, presqu'à son extrémité nord, et le petit *Foam* s'est avancé jusqu'à 630 milles du pôle, c'est-à-dire à cent mille pieds plus loin que jamais vaisseau n'a pu atteindre.

Je pense que ma dernière lettre nous laissait au moment où nous jouissions de l'aimable hospitalité de Kaafiord.

La parfaite tranquillité de notre dernière soirée en Norvège a été une étrange préface aux scènes dont nous avons été témoins depuis. Il faisait si chaud que, quand nous eûmes fini de dîner, nous nous rendîmes au jardin, et nous prîmes le thé en plein air.

Les dames n'avaient ni chapeaux ni châles, mais simplement une petite branche de saule pour chasser les moustiques ; c'est ainsi qu'on passa la soirée, en conversant et chantant tour à tour. A minuit, le vent de la mer commença à agiter les eaux, et nous nous levâmes pour partir, non sans avoir auparavant été voir, dans leur chambre, les charmantes petites filles qui étaient plongées dans le sommeil. Nous descendîmes ensuite à la grève, chargés de fleurs et de bons souhaits, manifestés par de blancs mouchoirs agités par des mains plus blanches encore. Nous gagnâmes le bord en chaloupe, les voiles furent bordées, le pavillon fut hissé en signe d'adieu, le schooner glissa lentement entre deux murs de rochers, jusqu'à ce qu'un enfoncement nous déroba la vue du groupe bienveillant qui s'était avancé pour nous souhaiter bon voyage. Dans l'espace de vingt-quatre heures, nous étions revenus dans le dédale inextricable de baies, et laissant Hammerfest à trois ou quatre milles à tribord, dans la soirée du 28 juillet, nous passions en pleine mer, entre les îles Soroe et Bolsvoe.

Mon intention était d'aller d'abord à l'île de l'Ours, et de m'assurer par moi-même dans quelle direction la glace se trouvait au Spitzberg.

L'île de l'Ours, ou l'île Chérie, a la forme d'un diamant ; sa largeur est d'environ dix milles, et elle est composée de pierres de qualité inférieure, telle que le grès et le calcaire ; elle gît à 280 milles, droit au nord de la dernière pointe du continent américain. Elle fut découverte en premier lieu par Barentz, le 9 juin 1596, lors de son dernier et fatal voyage. Il avait déjà commandé deux expéditions, envoyées par les

Provinces-Unies pour découvrir un passage au nord ouest, vers cette terre imaginaire, le Cathay ; et chaque fois, après avoir pénétré jusqu'à l'est du Nova-Zembla, il avait échoué dans son entreprise à cause d'une ligne impénétrable de glace ; en dernier lieu, il suivit une course plus hasardee et plus au nord, et cette course le conduisit à l'île de l'Ours. Se plongeant ensuite au milieu de la mer Glaciale, il parvint à entrevoir les montagnes ouest du Spitzberg. Incapable d'aller plus loin, Barentz revint sur ses pas, et passant de nouveau en vue de l'île de l'Ours, il se rendit, par une direction sud-est, jusqu'à Nova-Zembla ; là, ses vaisseaux furent écrasés par les glaces, et il périt dans ces parages.

Vers la fin du seizième siècle, en dépit de désastres répétés, on fit, l'une après l'autre, plusieurs tentatives pour se rendre dans l'Inde en passant par ces eaux fatales.

Le premier vaisseau anglais qui fit voile pour ces recherches désastreuses fut le *Bona-Esperanza*, dans la dernière année du règne d'Edouard VI. Son commandant étair Sir Hugh Willoughby ; et nous avons encore une copie des instructions rédigées pour sa gouverne, par Sébastien Cabot, le grand pilote de l'Angleterre. Il n'y a rien de plus pieux que l'esprit avec lequel cet ancien document est rédigé ; il enjoignait expressément de dire les prières du matin et du soir à bord de chaque navire ; on ne devait permettre ni jeu de dés, ni jeu de cartes ou de dames, ni aucune autre invention diabolique. Çà et là, on retrouve des clauses dont la moralité est plus douteuse : on recommande par exemple, d'attirer à bord les naturels des

terres étrangères, de les enivrer avec de la bière et du vin, afin de connaître les secrets de leurs cœurs. Le tout se termine par un avertissement enjoignant à tous de prendre bien garde aux artifices de certains êtres qui ont des mains d'homme et des queues de poisson, qui nagent avec des arcs et des flèches dans les enfoncements et les baies, et qui vivent de chair humaine.

Le 11 de mai, l'expédition malheureuse se mit en route pour Deptford, et saluant, en passant, le roi qui était malade à Greenwich, mit ensuite à la mer. Le 30 juillet, la petite flotte, composée de trois vaisseaux, était parvenue à l'est des îles Loffoden, mais un ouragan qui survint sépara l'*Esperanza* des deux autres navires. Ward-huus, petit hâvre à l'est du cap du Nord, avait été désigné comme le lieu du rendez-vous, au cas d'une semblable occurrence ; malheureusement, Sir Hugh dépassa la place, et perdit tout le précieux temps de l'automne à errer parmi les glaces de l'est ; à la fin, l'hiver arriva, et il fut obligé de se mettre à la recherche d'un port dans la Laponie. Là, éloignés de tout secours humain, tous furent gelés à mort. Un an après, les malheureux vaisseaux furent découverts par des navigateurs russes. Sir Hugh et plusieurs de ses compagnons étaient encore vivants en janvier 1554.

L'expédition suivante à la découverte d'un passage au Nord-Est, fut montée par Sir Francis Cherie, échevin de Londres. S'étant rendu jusqu'à Ward-huus et à Kela, le *Godspeed* poussa au nord dans l'océan, et le 16 août, il tomba sur l'île de l'Ours. Ne connaissant pas la découverte antérieure de Barentz, Stephen

Bennet, qui commandait l'expédition, la baptisa du nom de l'île Cherie, en l'honneur de son patron, et depuis ce temps, on fait indistinctement usage des deux noms.

En 1607, Henry Hudson fut envoyé par la compagnie Moscovite, avec instruction d'aller jusqu'au pôle et de le dépasser. Bien que continuellement battu par les glaces, Hudson réussit enfin à atteindre l'extrémité nord-ouest du Spitzberg ; mais rendu là, sa marche fut arrêtée par une barrière impénétrable de glaces, et il fut forcé de s'en revenir. Quelques années plus tard, Jonas Poole, ayant été envoyé pour la même fin, au lieu de chercher à faire des découvertes, se mit sagement à tuer des chevaux marins qui fréquentent les champs de glaces, et, au lieu d'un rapport de nouvelles terres, il rapporta une riche cargaison de défenses de morses (chevaux marins). En 1615, Fotherby partit avec l'intention de renouveler la tentative de dépasser le pôle, mais ayant, lui aussi, rencontré beaucoup de dangers, il fut forcé de revenir sur ses pas. Ce fut pendant son voyage de retour qu'il tomba sur l'île de Jan Mayen. Peu de temps après, la découverte par Hudson et Davis des mers et des détroits auxquels ils ont donné leurs noms, détourna l'attention du public du passage du Nord-Ouest ; les eaux du Spitzberg ne furent plus fréquentées que par des bâtiments engagés dans les pêcheries. La disparition graduelle de la baleine, et la découverte de stations de pêche plus profitables, à l'ouest de la côte du Groënland, détruisirent la seule attraction que des êtres humains pouvaient avoir pour cette région inhospitalière, et, dans ces dernières années, je pense, les mers du Spitzberg

sont restées aussi solitaires qu'elles l'étaient avant que de hardis aventuriers eussent pénétré dans leurs solitudes.

Deux fois seulement, depuis Fotherby, on a tenté d'atteindre au pôle en suivant une course au Nord-Ouest. En 1773, le capitaine Phipps, plus tard, lord Mulgrave, fit voile sur le *Carcass* vers Spitzberg ; mais il ne put aller plus loin que le 80e degré de latitude. Ce fut dans cette expédition que Nelson fit son premier voyage, et eut cette fameuse rencontre avec un ours. La dernière tentative fut faite par Parry, en 1827. Incapable de conduire son vaisseau aussi au nord que Phipps l'avait fait, il résolut de le laisser dans un port du Spitzberg, et de continuer son voyage vers la mer en chaloupe et en traîneaux. La nature inégale de la surface sur laquelle il avait à voyager rendit le voyage vers le nord très-lent et très-pénible. La glace n'était pas non plus immobile sous leurs pieds ; à la fin, ils s'aperçurent que l'espèce de marche qu'ils faisaient était celle d'un condamné sur un moulin de discipline, les immenses glaces sur lesquelles ils marchaient dérivant à l'est plus vite qu'ils ne s'avançaient vers le nord, en sorte qu'à la fin d'un voyage de dix milles, ils se trouvaient reculés de quatre milles plus bas qu'au moment de leur départ. Dégoûté de cette manœuvre à l'Irlandaise, Parry résolut de retourner, non sans avoir atteint presque le 83me degré, latitude plus élevée qu'aucun homme n'avait encore atteinte. Les savants sont d'opinion que le plan de Parry pour atteindre le pôle aurait pu réussir, si l'expédition fût partie à bonne heure, quand le champ de glace est poussé à la dérive à l'approche de l'été.

Notre marche vers l'île de l'Ours fut très-rapide. Quand nous fûmes en dehors des îles, il s'éleva un beau vent frais ; nous suivîmes pendant deux jours et deux nuits une course droite au nord, aussi gaiement que possible, sous un double ris de la grande voile et du foc. Le troisième jour, nous aperçûmes quelques oiseaux de terre, et quelques heures après, le mirage de l'île elle-même. Mais il commençait à faire un froid terrible, et notre thermomètre, que je consultais toutes les deux heures, nous indiquait pleinement que nous approchions de la glace. Ma seule espérance était que l'extrémité sud de l'île pouvait être dégagée ; j'étais très-désireux de prendre terre pour examiner certains lots de houille qu'on disait exister dans les couches supérieures du grès. Cette attente se changea en un désappointement. Avant d'être rendus à six milles du rivage, il devint évident que le rapport de l'homme aux chevaux-marins de Hammerfest n'était que trop vrai.

Entre nous et la terre s'étendait une barrière impénétrable de glace amoncelée, courant est et ouest, aussi loin que l'œil pouvait atteindre.

Que restait-il à faire ? S'il y a un champ continu de glace à 150 milles de la côte sud du Spitzberg, quelle chance avions-nous de prendre terre en gagnant plus au nord ? Nous avions la preuve oculaire de la véracité du marin de Hammerfest, quant à la première partie de sa version ; quelle vraisemblance y avait-il que nous avions la chance de trouver l'autre mensongère ? D'après le tracé qu'il avait jeté pour moi sur la côte sud, la glace en front se dirige droit à l'ouest et forme une ligne non-interrompue, depuis la muraille

de glace que nous avions vue courant au nord, jusqu'à la plus haute extrémité de Jan Mayen. Une semaine seulement s'était écoulée depuis qu'il s'était assuré de l'impraticabilité d'atteindre à une plus haute latitude, quelle vraisemblance y avait-il que le canal se fût ouvert en avant, au nord, dans un si court espace de temps ? Telle était la série de problèmes insolubles que je me posais, pendant que nous tendions nos bras vers l'île si tentante qui se trouvait hors de notre portée.

Néanmoins, quelque peu encourageant que fût l'aspect des choses, je ne pouvais rejeter aucune chance ; je résolus de mettre le *schooner* sur l'autre voie, et de marcher à l'ouest le long du bord de la banquise jusqu'à ce que nous nous trouvions de nouveau dans la mer du Groënland. Envoyant donc un dernier adieu au mont Misère (c'est ainsi que ses premiers découvreurs avaient très-à-propos baptisé une des plus hautes montagnes de l'île de l'Ours), nous retournâmes sur nos pas au milieu de la brume, au sein de laquelle la terre ne nous était que partiellement apparue, et sans trop d'inquiétude par rapport au résultat, nous cinglâmes à l'ouest vers le Groënland. Pendant les vingt-quatre heures suivantes, nous avancions le long de la banquise, dans une direction presque ouest, sans apercevoir le moindre indice d'une ouverture vers le nord. C'était une occupation ennuyeuse que d'examiner cette barrière qui semblait interminable, et d'écouter le bruit mélancolique des eaux sur cette rive glaciale. Enfin, après avoir parcouru 140 milles depuis que nous avions laissé l'île de l'Ours, cette ligne longue, blanche, battue par les vagues parut tout-à-coup se

changer en une longue pointe, revenant sur elle-même vers le nord. Ceci était, dans tous les cas, un progrès ; au lieu de continuer à l'ouest vers le sud, ou plus à l'ouest par le nord, le schooner se tiendrait sur une course nord-nord-ouest et même nord-ouest par le nord. Evidemment l'action du *gulf-stream* commençait à se faire sentir, et notre courage s'en accrut d'autant. Néanmoins, quelques heures après, cette agréable perspective fut interrompue ; la vigie signala une nouvelle ligne de glace non-seulement en avant, mais encore à bâbord, en sorte que nous dûmes de nouveau diriger le schooner à l'ouest, et la vieille histoire recommença. Nous avions tourné le flanc de la seconde barrière, et nous pouvions porter pendant quelques heures au nord, mais c'était pour être mis de nouveau en présence d'une autre ligne de glace qui semblait plus interminable que la dernière. Mais pourquoi vous ennuyer des détails de nos différentes manœuvres pendant les jours suivants ? Elles ont été trop ennuyeuses et trop décourageantes pour que j'y revienne avec plaisir. Qu'il me suffise de vous dire qu'en allant au nord quand la glace me le permettait, et à l'ouest quand nous ne pouvions aller au nord, nous nous trouvâmes, le 2 d'août, sous la latitude de l'extrémité sud du Spitzberg, bien que séparés de la terre par environ cinquante milles de glace. Cette marche s'était accomplie par un temps passablement beau, brumeux et assez froid, mais avec une belle brise qui nous faisait avancer assez vite, chaque fois que nous avions la chance de faire le nord. En dernier lieu, il commença à venter très-fort, le froid devint perçant, et, le pire de tout, de tous les côtés du circuit

à l'horizon, excepté le long du segment sud, on voyait la réverbération de la glace illuminer le ciel. Nos yeux ne pouvaient apercevoir un spectacle plus décourageant. La clarté de la glace est une apparition lumineuse qui réfléchit dans le ciel les champs de glace qui se trouvent au-dessous de l'horizon ; c'était donc une indication qui ne pouvait nous tromper de l'état d'encombrement de la mer devant nous.

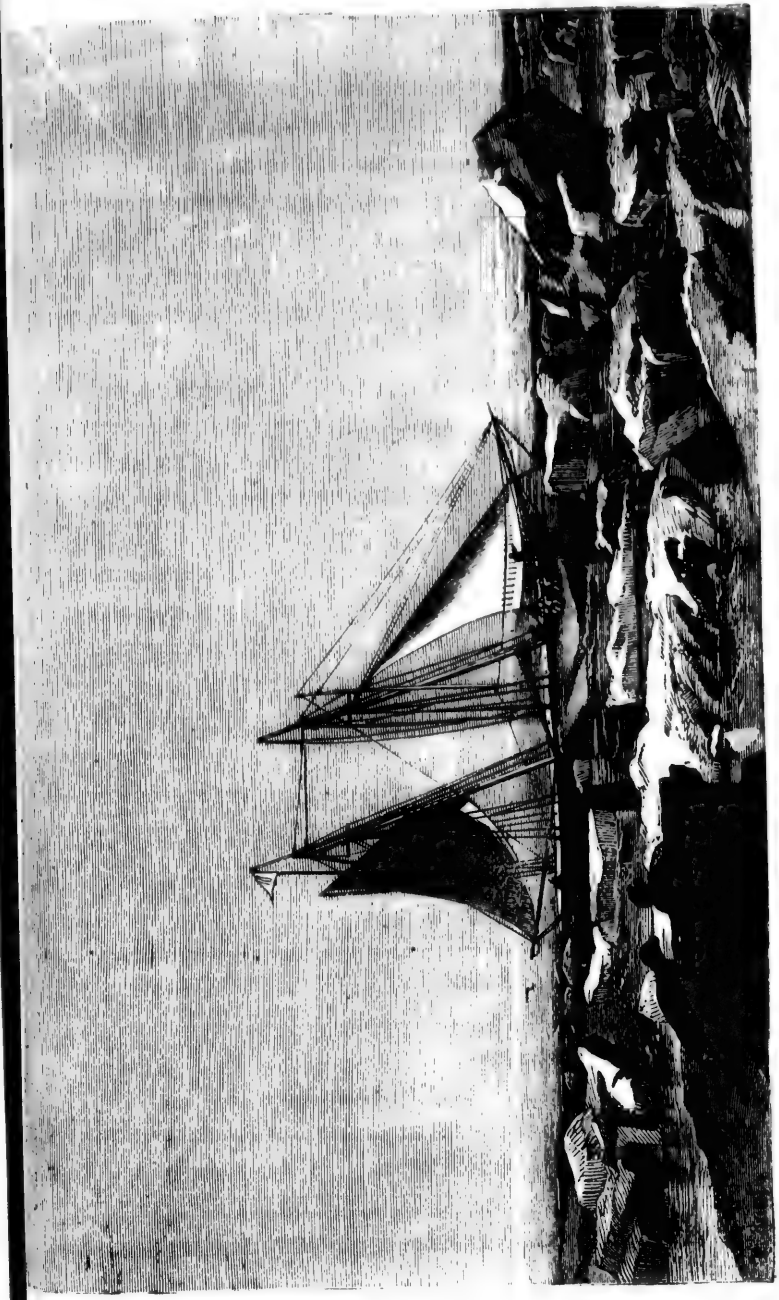
J'étais rentré dans la cabine pour prendre un repos de quelques heures et me délasser des impressions monotones de déceptions. J'étais déjà perdu dans des songes de baies couvertes de glace, de golfes dont les rives mobiles offraient à l'œil toute sorte de tableaux de scènes désolées, sans issue possible, quand une voix cria à mon oreille : *Terre*, et je sortis de mon rêve pous revenir à la réalité ; je n'ai pas besoin de dire de quel pas redoublé je sautai sur le capot de l'échelle, et avec quelle avidité je fixai mes yeux sur cette vue tant désirée, la seule, comme je le pensais alors, des montagnes du Spitzberg dont nous devions jouir.

Tout le ciel était couvert d'un noir manteau de nuages tempêtueux qui s'étendaient sur l'horizon comme les pointes d'un parapluie, laissant un espace clair entre eux et la mer, espace illuminé par l'éclat sinistre de la clarté de la glace. A l'est, la bande de l'atmosphère était d'une transparence indescriptible ; par-delà s'élançait une forêt de pics aux teintes lilas, mais aussi faibles, aussi pâles que si elles eussent été les flèches d'une terre féerique. Cette splendide vision disparut trop tôt ; une heure après, la brume et un nuage nous l'avaient complétement dérobée, et une

voyait
s yeux
coura-
arition
mps de
c'était
per de

n repos
essions
u dans
es dont
e de ta-
, quand
de mon
esoin de
apot de
eux sur
pensais
devions

nteau de
'horizon
n espace
r l'éclat
bande de
riptible ;
tes lilas,
ssent été
de vision
ne et un
e, et une



DANS LES GLACES

nouvelle barrière de glace nous força de tourner le dos à cette terre que nous nous efforçions d'atteindre.

Bien que nous fussions certainement à plus de soixante milles de la terre, quand nous vîmes pour la première fois les montagnes du Spitzberg, l'espace nous paraissait infiniment moindre ; mais dans ces hautes latitudes l'œil est constamment exposé à se tromper quant aux formes et à la distance. Souvent il arrive que, par suite de quelque changement subit dans l'état de l'atmosphère, la terre dont vous vous approchez semble reculer. Dans un cas particulier, un honnête navigateur, un des plus vaillants et des plus hardis marins de son temps, retourna sur ses pas, parce que, après avoir couru pendant plusieurs heures avec un bon vent qui le poussait vers la terre, et ne s'en croyant pas plus rapproché qu'au commencement, il en conclut qu'il y avait sous la mer quelque rocher aimanté qui attirait la quille de son vaisseau et le tenait stationnaire.

Les cinq jours suivants se passèrent en luttes continuelles avec la glace. En référant au livre du loch, je ne vois rien qu'une répétition des mêmes monotones observations.

31 juillet. Vent ouest par sud, petites courses pour nous clairer de la glace. La glace très-épaisse—ces vingt-quatre heures passées à nous frayer un chemin à travers la glace.

1er août. Vent ouest, courses variables, temps brumeux.—Continuellement parmi les glaces pendant ces vingt-quatre heures.

Dans le livre de note de Fitz, l'état décourageant du temps est exprimé d'une manière beaucoup plus piteuse :

2 août. Vent debout.—Course à l'ouest—large banquise en avant et à bâbord, c'est-à-dire à l'ouest—espérons pouvoir pousser en avant—le soir la glace devient plus épaisse ;—nous sommes arrêtés—la brume survient—le vent fraîchit—impossible d'aller plus loin—glace infranchissable—nous frappons la glace plusieurs fois—obligés de faire sud et ouest—les choses deviennent très-menaçantes.

SIGURDR

Quelquefois nous étions tous ensemble sur le point de désespérer ; alors apparaissait une ouverture ou passe qui semblait nous conduire vers la terre, et nous étions tentés d'y entrer jusqu'à ce que nous trouvions le champ complétement fermé, en sorte que ce n'était qu'avec grande difficulté que nous pouvions virer de bord, non sans force collisions, ce qui faisait craquer le petit vaisseau depuis la proue jusqu'à la poupe. Ensuite survenait une brume épaisse que vous pou-

viez presque couper avec un couteau, comme un fromage, ce qui rendait la navigation parmi les glaces errantes très-hasardée. Une autre fois survenait un calme plat qui nous laissait pendant des heures au milieu du brouillard ; nous n'avions alors d'autre occupation que les échecs ou la marelle. C'est pendant une de ces heures de tranquillité que j'ai exécuté ce chef-d'œuvre d'art qui est supposé représenter Sigurdr occupé à méditer un gambit pour le bénéfice du docteur.

Vers cette époque de notre voyage, Wilson était rendu au comble du désespoir. Tous les jours, depuis que nous avions laissé l'île de l'Ours, il égrenait un chapelet de griefs dans la cuisine; le cuisinier était devenu presqu'à moitié hébété à force d'entendre ses jérémiades ; je ne puis pas, cependant, vous laisser croire que le pauvre diable était celui qui manquait le plus d'aplomb, loin de là. ~~Anticiper~~ à chaque instant du jour toute espèce de désastres, et, cependant, les supporter en homme comme il le faisait, tout cela requérait une très-grande somme de courage. Etait-ce sa faute, à lui, si le mauvais sort n'arrivait pas toujours ? Sa part de besogne était toujours faite, mais les circonstances les plus critiques ne troublaient jamais la gravité de sa marche; et le fait que nous devions aller sur le pont avant le thé ne l'aurait pas empêché de dresser la table à dîner avec moins de symétrie. Néanmoins, son service à mon égard était un peu moins attentif. Le matin, il tirait ma chemise nette comme si elle eût été un linceul, et cirait mes bottes comme si c'eût été pour une personne *sur ses dernières jambes.* Le fait est

qu'il était imaginaire et atrabilaire, considérant la vie à travers un médium de la couleur de son tempérament.

Voici l'agréable espèce de rapport qu'il avait invariablement coutume de me faire chaque matin. Il arrivait à côté de mon lit avec l'air d'un homme annonçant le jugement dernier, et il me disait, ou plutôt il me tintait :

—Sept heures, mylord !

—Très-bien ; comment est le vent ?

—Mort, mylord, mort.

—Combien de nœuds filons-nous ?

—Quatre nœuds, mylord, quatre grands nœuds ! (Quatre nœuds, c'était autant que nous pouvions faire alors.)

—Fait-il bien clair, hein, Wilson ?

—Vous ne pouvez voir votre main, mylord ! Vous ne pouvez voir votre main !

—Beaucoup de glace en vue ?

—De la glace partout, mylord : de la glace partout ! Et il s'en allait, soupirant profondément sur le sort de mes pantalons.

Cependant, ce fut après une de ces conversations, peu encourageantes, que, pour la première fois, les choses commencèrent à être un peu plus brillantes. La journée précédente, nous étions restés enveloppés dans une froide et humide brume ; mais en montant sur le pont, je trouvai que le ciel était devenu plus clair, et, bien qu'il y [illegible] de la glace aussi loin que l'œil pouvait atteindre, de chaque côté de nous, en avant, il y avait un étroit passage à travers une accumulation de glaces flottantes et qui paraissait

conduire à une mer plus libre. La seule choseà considérer était que, dans le cas où nous pourrions poursuivre notre chemin, les eaux libres que nous voyions devant nous n'étaient peut-être qu'un bassin dont nous ne pourrions plus sortir. La chance était trop tentante pour l'abandonner ; le petit vaisseau fut poussé hardiment vers le col de cette ouverture, où les glaces semblaient moins pressées ; une demi-heure après, nous courrions le long du bord de la glace, à droite, et presque dans une direction nord.

Ici, je saisis l'occasion pour dire que, pendant cette navigation périlleuse, mon maître d'équipage, M. Wyse, se conduisit de la manière la plus admirable. Vigilant, froid, attentif, il manœuvrait le vaisseau très-habilement. Il est vrai que la soie tartane chatoyait encore les dimanches ; mais ses couleurs brillantes étaient presqu'un agrément, vu les tristes aspects qui nous environnaient ; et la chaîne pendante servait à me rappeler quelle confiance je pouvais avoir en celui qui la portait.

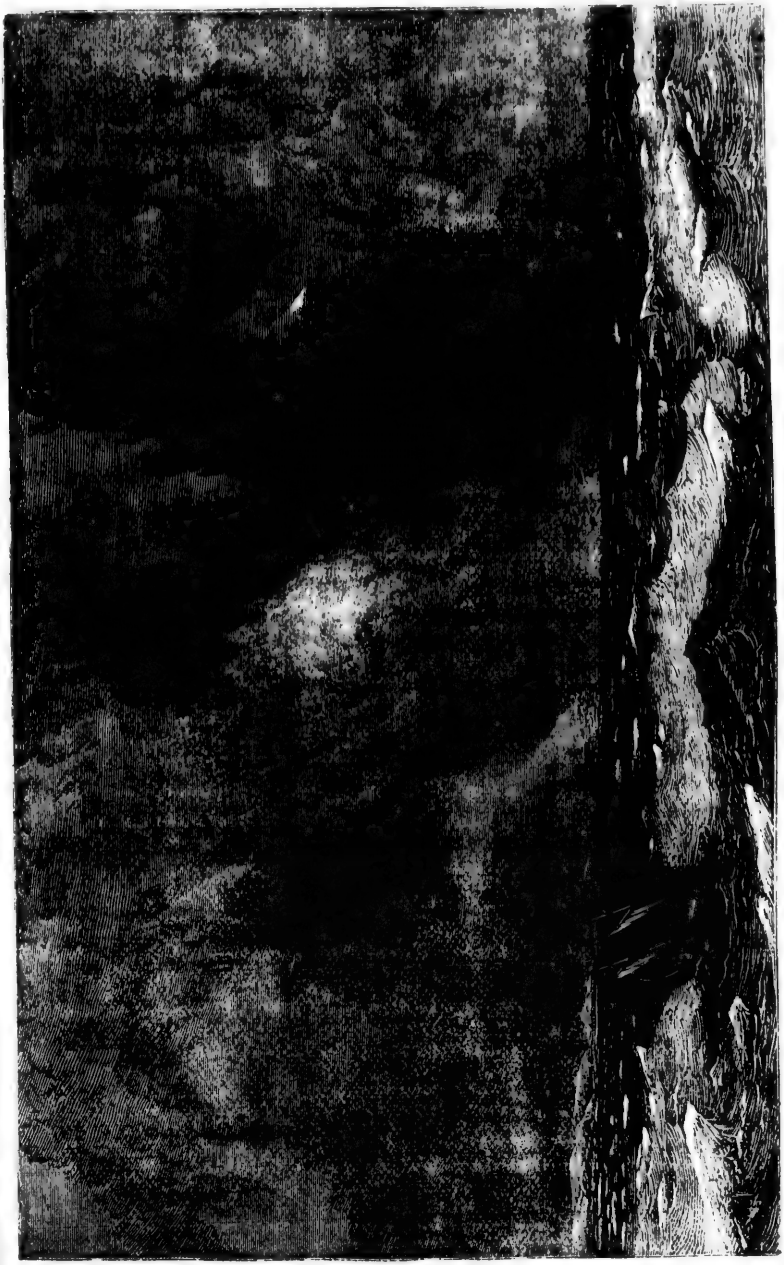
Peu après le soleil apparut, la brume disparut entièrement, et nous eûmes de nouveau la vue de la terre ; non pas, cette fois, celle des pics et des flèches comme auparavant, mais celle d'îles aux teintes blues, ayant la forme d'un œuf, et flottant au loin dans l'air. Cette apparition étrange était dûe à une réfraction extrême; car, tard dans la journée, nous eûmes occasion de constater le changement de ces formes ovales en celle de ces flèches élancées qui ont fait donner à cette île le nom de Spitzberg ; bien plus le temps devint si clair, que même les ombres des montagnes devinrent parfaitement distinctes, et que

nous pûmes aisément suivre les contours des énormes glaciers (quelques-uns ont de dix à quinze milles de large), qui remplissent les vallées, le long de la côte. Vers le soir, les lignes de la côte s'évanouirent de nouveau, et nos espérances naissantes reçurent un choc désagréable à l'apparition d'une longue ligne de glace droit devant nous, courant à l'ouest aussi loin que nous pouvions voir. Pour ajouter à notre désappointement, un fort vent du nord, qui atteignit les proportions d'un ouragan, amena sur nous, non pas un de ces épais brouillards de l'Arctique auxquels nous étions habitués, mais une brume épaisse d'un jaune foncé, qui roulait sur la surface des eaux, comme des colonnes torses, en masses irrégulières de vapeur aussi épaisse que la fumée de charbon. Nous n'avions atteint que le quatre-vingtième degré de latitude, et un banc de glace impénétrable, s'étendant du rivage à cinquante ou soixante milles à l'ouest, rendait toutes nos espérances d'atteindre la terre irréalisables. Il en était de même de notre attente de trouver l'extrémité nord-ouest de l'île dégagée de glace à cette saison. Nous étions presque déjà sous la latitude de l'île Amsterdam, qui est actuellement son point nord-ouest, et la côte semblait plus encombrée que jamais. Aucun baleinier n'avait jamais réussi à aller à plus de 120 milles au nord, plus loin que là où nous étions déjà rendus, et risquer de nous engager dans les glaces, à moins d'avoir la certitude de gagner la terre, serait une pure folie. La seule chose à faire, c'était de virer de bord. En conséquence, je me résignai à ce dernier parti, si, après avoir attendu douze heures encore,

rien ne venait améliorer l'aspect des choses. Il était alors onze heures du soir ; Fitz et Sigurdr allaient se mettre au lit, et je restai sur le pont pour voir ce que la nuit nous apporterait. Il faisait un gros vent, le froid était intolérable ; des couches de brume montaient sur d'autres couches chassant entre le ciel et la mer, comme si elles allaient envelopper tout l'univers ; le soleil de minuit, complétement enfumé et combattant avec la brume, nous envoyait de temps à autre quelques rayons affaiblis sur l'immensité des eaux couroucées.

Pendant toute la nuit, nous continuâmes à battre la mer à côté de la banquise ; enfin, vers neuf heures du matin, deux heures avant le moment où il était entendu que nous abandonnerions l'entreprise, nous arrivâmes par le travers d'une longue pointe de glace, s'étendant beaucoup plus à l'ouest que celle que nous avions déjà doublée ; derrière elle s'étendait une mer ouverte, ouverte non-seulement au nord et à l'ouest, mais aussi du côté de l'est !

Vous pouvez vous imaginer ma joie. A l'œuvre, M. Wyse, virez de bord, le gouvernail sous le vent ! Le schooner se trouva vent debout, les voiles se détendirent avec le bruit du tonnerre, les pouliès grincèrent et s'entrechoquèrent à se briser, les cordages se tordirent comme des serpents furieux ; le vaisseau, à des yeux inexpérimentés, eût paru livré à une confusion inexprimable. Cependant, il effectua graduellement sa tâche, ses voiles se gonflèrent de nouveau, on borda la voile d'étai, et, s'inclinant sur le flanc opposé, le schooner s'élança de nouveau comme une flèche qui sort de l'eau. " Forcez de voiles, toutes



LE SOLEIL DE MINUIT AU SPITZBERGEN

voiles dehors ! " J'aurais fait mettre de la toile à faire sombrer un vaisseau de ligne. Et le bon petit navire allait de l'avant, jouant au saut de mouton sur la lourde mer, et se balançant sous sa voilure comme s'il eût été ivre de la même joie qui faisait battre si fort nos cœurs.

Au bout d'une autre heure environ, le soleil reparaît, la brume se dissipe, et, vers midi, la pâle ligne des pics lilas se remontre au-dessus de l'horizon et se couvre de teintes rosées au fur et à mesure que nous approchons. Les glaces couvrent bien encore la mer à tribord, mais nous ne nous en inquiétons point ; la proue du schooner est pointée est-sud. A une heure, nous apercevons l'île Amsterdam, à trente milles à bâbord. Puis vinrent les sept montagnes de glace, comme on appelle sept glaciers gigantesques dont les bases plongent dans la mer entre de hautes falaises de gneiss et de michaschite, un peu au nord de la pointe du Prince-Charles. Les contours des montagnes se dressent à nos regards d'une manière plus distincte ; leurs masses se détachent, se projettent en avant, ou reculent en arrière de la chaîne centrale ; leur teinte rose s'effaçe graduellement pour faire place au jaune et au gris ; des veines d'ombre indiquent les gorges profondes des montagnes ; les anfractuosités des rochers deviennent visibles, et bientôt enfin, laissant de côté les arches de marbre de la baie du Roi, et de l'autre le sommet du Vogel-Hook, nous glissons sous les flancs calcaires du cap Mitre, et donnons dans le calme chenal qui sépare l'île du Prince-Charles de la terre ferme.

Ce fut à une heure du matin, le 6 août 1856, qu'a-

près avoir été en mer pendant onze jours, nous jetâmes l'ancre sous le ciel silencieux de la baie des Anglais, au Spitzberg.

Et maintenant, comment vous donner une idée de l'étrange panorama qui nous entoure ? Il me semble, pourtant, que le caractère le plus frappant de ce monde nouveau est l'impassibilité, le mutisme et la mort. Tout autour de nous, des glaces, des rochers, de l'eau ; nul bruit d'aucune sorte ne trouble le silence, la mer même ne fait entendre aucun bruit en se jetant sur la plage ; pas un oiseau, pas un être vivant n'éveille ces solitudes. Le soleil de minuit, à demi voilé par le brouillard, répand une clarté mystérieuse, imposante sur les glaciers et sur les montagnes. Pas un atôme de végétation ne prouve la vitalité de la terre; un engourdissement universel semble avoir pénétré ces déserts. Je ne pense pas qu'il y ait quelque part dans le monde aucune région où la mort apparaisse d'une manière aussi frappante. Dans les jours les plus calmes de l'été, en Angleterre, on peut toujours saisir, à travers l'atmosphère, un souffle, un soupir ; dans le repos de la brise, dans l'immobilité absolue du feuillage, il y a toujours une manifestation de la végétation dont le travail s'opère. Mais ici, sur les flancs décharnées des collines, on chercherait en vain un brin de gazon ; des roches primitives et des glaces éternelles constituent tout le paysage.

A l'exception de la baie de la Madeleine, notre ancrage était le meilleur que put nous offrir toute la côte occidentale du Spitzberg ; ces deux ancrages sont les seuls où l'on ne soit pas exposé d'être pris par la glace avant qu'on ait eu le temps de s'en douter.

Le Bell-Sound, l'Ice-Sound, l'Horn-Sound, et tous les autres hâvres de cette côte, sont exposés à être bloqués par les glaces dans le seul espace d'une nuit, lors même qu'aucune glace n'a été visible pendant les vingt-quatre heures précédentes ; plus d'un bon vaisseau a été ainsi emprisonné sans retour dans le port même où il était entré pour chercher un refuge. Cette baie forme un bassin parfait, étant protégé du côté du large par l'île du Prince-Charles, longue jetée qui court parallèlement à la terre. De chaque côté de la baie s'élèvent, à quinze cents pieds de hauteur, des chaînes de schistes nus, aux flancs escarpés, aux cîmes minces comme une lame de couteau, ou dentelées comme une scie. Un énorme glacier comble l'intervalle qui les sépare, descend de la vallée par une pente continue, et se précipite dans la mer après avoir contourné, comme une rivière, un groupe isolé de rochers. La longueur de ce fleuve de glace, entre son point de départ et la mer, n'est pas moins de trente à trente-cinq milles; sa plus grande largeur varie de neuf à dix, mais il remplit tellement l'extrémité supérieure de la vallée, que c'est à peine si on peut distinguer, au-dessus de la surface, les montagnes de l'arrière-plan. La hauteur du précipice où il tombe dans la mer, autant que j'ai pu en juger, est d'environ cent vingt pieds.

Sur la gauche, on aperçoit quelque chose de plus extraordinaire encore : une espèce de glacier-enfant suspendu à mi-hauteur d'une pente escarpée, comme une larme qui s'échappe de la joue ridée de la montagne.

J'ai essayé de vous donner une idée de la chute

impétueuse des torrents glacés sur la surface des rivières de Jan Mayen, mais je ne puis trouver une explication pour ce dernier phénomène d'une masse de glace arrêtée dans sa course et surplombant sur un abîme où pourrait la précipiter le moindre souffle, le moindre son. Quoi qu'assez exacte pour le dessin et l'effet général, l'esquisse que j'ai faite de cette scène étonnante ne pourra, je le crains, vous donner une idée exacte de l'énorme échelle des distances et des proportions de ses nombreux détails.

Ces glaciers sont le principal caractère des paysages du Spitzberg ; le bassin de toutes les vallées de l'île est occupé ou plutôt comblé par eux ; par leur moyen, on peut se figurer ce qu'était l'Angleterre pendant sa période glaciale, quand Snowdon se souleva lentement vers les nuages, et quand chaque vallée de l'Ecosse était comblée de glace. Mais ceux de la baie des Anglais sont loin d'être les plus grands du Spitzberg. Nous avons vu à quelque distance un de ces fleuves glacés qui doit être beaucoup plus étendu ; ils font au-dessus de la mer des précipices de 400 à 500 pieds. Le Dr. Scoresby en mentionne plusieurs qui mesurent de quarante à cinquante milles en longueur, sur neuf à dix de largeur. Rien n'est plus dangereux que de s'approcher de ces falaises de glace. De leurs parois de cristal se détachent de temps en temps des masses énormes qui tombent dans la mer : malheur à l'infortuné navire qui se trouve alors à passer au-dessous. Scoresby lui-même vit de ses propres yeux un bloc de glace, ayant les dimensions d'une cathédrale, se précipiter dans la mer d'une hauteur d'environ 400 pieds ; nous-mêmes, pendant notre séjour

dans ces parages, nous avons été témoins de plusieurs avalanches de glaces, et il ne se passait pas d'heure que le solennel silence de la baie ne fut troublé par un bruit de tonnerre, résultant de semblables catastrophes dans quelques vallées voisines.

Dès que nous eûmes embrassé dans leur ensemble les étranges aspects que nous avions sous nos yeux, nous gagnâmes nos lits pour prendre un repos bien nécessaire. J'étais fatigué comme un chien, autant par l'inquiétude que par le manque de repos ; je ne pouvais me dissimuler qu'en persistant à m'avancer au nord en dépit de la glace, arriva-t-il quelqu'accident, toute la responsabilité en eût pesé sur moi seul, et, bien que nous n'eussions jamais été, je pense, dans un danger réel, je n'avais pu me dispenser d'admettre que, de notre inexpérience de la navigation spéciale des mers arctiques, il pourrait bien en survenir un que la prudence la plus froide n'eût pu conjurer.

Mais maintenant, tout était pour le mieux ; le résultat avait justifié nos prévisions ; nous avions enfin atteint le but si longtemps désiré ; aussi, lorsque je m'enveloppai dans les chaudes couvertures de mon lit, je ne pus m'empêcher de me féliciter du fond de mon cœur de ce que toute la nuit allait se passer sans que le bâtiment risquât de se défoncer contre quelque banquise trop tardivement signalée par la vigie, et de ce que Wilson ne pourrait pas venir le lendemain m'éveiller avec son éternelle annonce : " des glaces tout autour, tout autour." Un quart d'heure après, tout était muet à bord du *Foam*, et le solitaire petit navire reposait sur la limpide surface des flots, aussi inanimé en apparence que le paysage environnant.

Le lendemain, au réveil, mes pensées étaient des plus joyeuses; mes impressions étaient celles d'un écolier le premier matin des vacances, quand il voit autour de son lit les blancs rideaux paternels, au lieu du sale calicot de sa couchette classique. Quand Wilson vint m'apporter mon eau chaude, je ne pus m'empêcher de lui dire d'une manière triomphante : " Eh bien, Wilson, nous voici pourtant au Spitzberg; " mais Wilson n'était pas homme à se laisser décontenancer par des faits ; il me répondit par un sourire grimaçant et par un geste qui signifiait : " Oui, mais nous n'en sommes pas encore revenus sains et saufs." Pauvre Wilson ! il n'eut pris que la moitié du fameux aphorisme de Bacon, il eut confié le commencement de ses actions à Argus aux cent yeux, et la fin à Centipede aux cents jambes—" Premièrement réfléchir, ensuite agir rapidement ; " il eut amendé cette maxime en y ajoutant : " en arrière."

Aussitôt après déjeuner, nous gagnâmes le rivage, emportant avec nous, dans la chaloupe, l'appareil photographique, nos tentes, nos fusils, des munitions et la chèvre. Pauvre vieille bête ! elle avait horriblement souffert du mal de mer, et je pensai qu'une course à terre lui ferait du bien. Sur le côté gauche de la baie, entre la base des montagnes et la mer, courait une plate-bande de mousse brune, d'environ un demi-mille de large, et comme le voisinage ne me parut pas offrir un pâturage plus attrayant pour les rennes du pays, ce fut là que je me décidai à aborder.

Ma principale raison, en venant relâcher dans la baie des Anglais plutôt que dans celle de la Magdeleine, venait de l'assurance que l'on m'avait donnée à

Hammerfest que la première localité était plutôt visitée des rennes que la seconde, motif bien puissant pour déterminer le choix de gens qui souffrent de disette de viande fraîche. Aussi, dès que nous vîmes nos tentes dressées et Wilson occupé à nettoyer les verres de l'appareil photographique, nous prîmes nos rifles sur nos épaules et nous nous mîmes en quête de rennes. Mais ce fut en vain que je pointai mon télescope sur toutes les parties du sombre pâturage établi devant moi, je ne pus apercevoir la moindre corne, bien que des empreintes de pinces fussent visibles çà et là. Notre foi dans ce qu'on nous avait raconté de l'abondance de ce gibier commença à être singulièrement ébranlée ; mais, comme, après notre longue détention à bord, la promenade était un exercice salutaire que stimulait encore un froid glacial, nous poursuivîmes nos explorations.

Un peu au nord du point où nous avions débarqué, je remarquai, couchés sur la grève, d'innombrables billots de bois flottant. Ce bois est poussé jusqu'ici, depuis les rivages américains, par le gulf-stream, et pendant que j'allais d'un de ces billots à l'autre, je ne pouvais empêcher ma pensée de se reporter vers les forêts primitives où ils avaient cru, et aux causes qui les avaient lancés sur les eaux et pilotés jusque dans ce rivage lointain et désert.

Parmi les dépôts de bois bruts qui se trouvaient sur le rivage, reposaient des épaves et des débris d'un genre plus lugubre : des épars brisés, un aviron, un mât de pavillon et des fragments du bordage de quelque grand navire perdu. Çà et là aussi on voyait dispersés des crânes de walrus, des côtes et des omo-

plates d'ours, ossements charriés sans doute par les glaces en hiver. Après cette exploration sur la plage, nous nous remîmes à la recherche des rennes ; mais deux ou trois heures d'une course très-fatigante n'amenèrent pas un meilleur résultat que la première tentative. Un cri soudain de Fitz, qui tenait la droite de notre ligne de chasse, nous fit accourir soudain à l'endroit où il se trouvait. Mais ce n'était pas une piste de gibier qu'il avait à nous montrer. A demi enterré dans la mousse noire qu'il foulait, s'allongeait un cercueil de bois grisâtre desséché par le temps. Le couvercle disparu, emporté probablement par les vents, laissait à nu, dans son intérieur, les os blanchis d'un squelette humain. Une croix grossière étendait encore sur eux ses bras mutilés, et une inscription hollandaise, à demi effacée, rappelait encore le nom, l'âge du défunt.

. . . . . VANDER SCHELLING . . . .
COMMAN . . . . JACOB MOOR . . . .
OB 2 JUNE 1758 ÆT 44.

C'était évidemment quelque pauvre baleinier du dernier siècle, auquel ses compagnons avaient donné la seule sépulture possible sur cette terre pétrifiée par le froid, que le soleil d'été ne peut pénétrer au-delà de quelques pouces, et qui n'a rien à offrir à l'homme, pas même un tombeau.

Froide couche pour un sommeil séculaire, me disais-je, en contemplant les restes mortels du marin. "J'ai été enseveli dans la neige, battu par la pluie, mouillé par la rosée, il y a déjà bien longtemps que je suis mort," disait Vala à Odin dans Nifelheim ; et des murmures semblables semblaient s'échapper de ce cercueil sans couvercle que nous contemplions. Ce

n'était pas un frère qui gisait devant nous, tendrement replié dans les embrassements de notre *mère la terre*, mais un pauvre épouvantail exposé pour l'éternité sur un rocher nu—Prométhé expiré dont le vautour des hivers ronge et conserve tout à la fois les misérables restes.

Sur une autre partie du rivage, nous trouvâmes deux autres squelettes beaucoup moins bien ensevelis, sans même une croix pour marquer le lieu de leur sépulture. Même aux époques les plus prospères de la pêche à la baleine, c'était la coutume des marins anglais et hollandais de laisser exposés sur le bord du rivage les cercueils renfermant les restes de leurs camarades décédés, et je tiens d'un témoin oculaire qu'à la baie de la Magdeleine, on voit encore aujourd'hui les corps d'hommes morts depuis plus de 250 ans et si bien conservés que si l'on jette de l'eau chaude sur la glace dans laquelle ils sont incrustés, on peut parfaitement distinguer les traits immuables du mort à travers l'enveloppe transparente qui le recouvre.

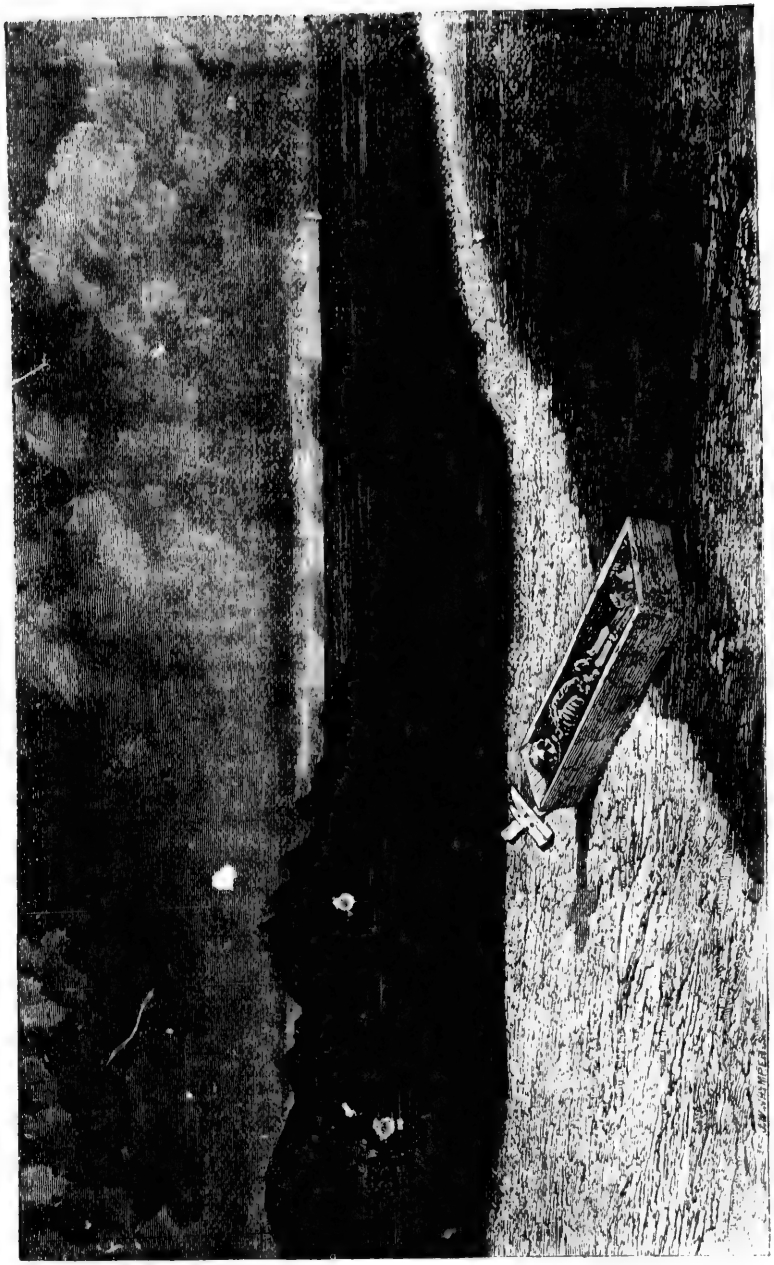
Dès que Fitz eût cueilli quelques petites mousses en fleur qui croissent en dedans du cercueil, nous poursuivîmes notre chemin, laissant le pauvre Jacob Moor reposer, comme son grand homonyme solitaire, dans sa gloire.

Ayant gravi sur notre droite un des contreforts de la chaîne qui encadre la baie à l'est, et étant descendus de là dans les vallées latérales qui découpent cette chaîne, nous nous procurâmes ainsi la vue d'un nouveau genre de montagnes, de bassins et de ravins, sans que l'aspect général du pays subît la moindre modification.

endre-
ière la
l'éter-
autour
misé-

avâmes
sevelis,
le leur
ères de
marins
bord du
e leurs
oculaire
aujour-
de 250
chaude
on peut
du mort
ivre.
mousses
ail, nous
re Jacob
solitaire,

forts de
escendus
nt cette
un nou-
e ravins,
moindre



"ET EGO IN ARCTIS!"

Gravir les montagnes n'a jamais été ma marotte, aussi je fus peu tenté de jouer le rôle d'Excelsior * sur un des pics environnants ; on ne peut rien imaginer de plus périlleux. Le propriétaire du premier bâtiment hollandais qui atteignit le Spitzberg se rompit le cou en essayant d'escalader une montagne de l'île du Prince-Charles, et si Scoresby réussit à faire l'ascension d'une montagne voisine du Horn-Sound, il ne réussit à redescendre sain et sauf qu'à la précaution qu'il avait eue, en montant, de marquer chacun de ses pas avec de la craie. Le sommet, auquel il ne parvint que par une route si étroite qu'il ne put la franchir qu'à califourchon, lui offrit une perspective qui semble l'avoir amplement dédommagé de ses efforts et de son courage. Je ne puis vous donner une meilleure idée de l'effet général du paysage du Spitzberg qu'en citant la page admirable où il décrit ce panorama :

.... " La perspective était aussi étendue que gran-
" diose. A l'est, une belle baie encadrée dans les
" terres étendait un de ses bras vers le nord-est, tandis
" qu'à l'ouest la mer roulait à perte de vue ses flots
" verdâtres, moutonnés par la brise. Les icebergs,
" dressant leurs crêtes aiguës presque au niveau des
" sommets des montagnes entre lesquels ils étaient
" incrustés, projetaient de toutes parts leurs bras
" vers la côte et vers les baies environnantes. Des
" lits de neige et de glace, comblant d'immenses ra-
" vines, s'étendaient comme des ramifications d'émail
" sur les vallées adjacentes ; une de celles-ci, prenant
" naissance au pied même de la montagne qui nous

* Ode de Longfellew.

" portait, s'allongeait en ligne continue vers le nord
" aussi loin que l'œil pouvait atteindre, tandis que les
" montagnes s'étageaient les unes derrière les autres
" jusqu'aux bornes de l'horizon. La voûte imma-
" culée d'azur intense qui couvrait ce paysage, les
" rayons éblouissants du soleil qui l'illuminait, tout
" enfin, jusqu'à la pensée du danger que nous courions
" sur cette crête de rocher entourée d'effroyables pré-
" cipices, tout contribuait à former un tableau d'une
" étrange sublimité.

" Notre descente ne s'effectua pas sans danger, et,
" en quelques endroits, sans de laborieux efforts.
" Chaque mouvement demandait un travail, et un
" travail réfléchi. Ayant, avec beaucoup de peine et
" quelque anxiété, opéré heureusement notre descente
" jusqu'au plateau qui portait le pic, nous prîmes
" notre chemin par la pente la plus rapide et nous
" la descendîmes très-facilement *à la ramasse.* Nous
" avions à traverser, jusqu'au pied de la montagne,
" une vaste couche de neige. Comme elle était molle
" et douce, nous nous y lançâmes sans la moindre
" crainte ; mais, au milieu même de ce parcours, étant
" venus à rencontrer une zone de glace solide et dure
" d'environ cent yards de largeur, nous en fîmes la
" traversée avec une rapidité dont nous n'étions plus
" maîtres et qui, bien que non suivie d'accidents, ne
" laissa pas que d'émerveiller et d'effrayer beaucoup
" ceux de nos hommes qui en furent témoins de l'en-
" droit de la plaine où nous les avions laissés."

Cette terre étrange est si universellement hérissée de pics, d'aiguilles de glace et de rochers que les vues que nous en avons obtenues nous-même, quoique d'un

point moins élevé, diffèrent peu en étendue, en grandeur et en pittoresque de la scène décrite par le docteur Scoresby.

Ayant bravement battu le nord du pays sans rencontrer d'autres traces de rennes que quelques empreintes sur la mousse, nous regagnâmes le bord. Le lendemain.... mais je ne saurais vous ennuyer par le récit de nos actes quotidiens ; car, quel qu'intéressant qu'a été pour nous notre sejour au Spitzberg, tant par la vague attente de ce que nous pourrions y voir que par toutes les choses que nous avions sous les yeux, il ne vous causerait sans doute qu'une impression d'étonnement bien naturel à la pensée que nous étions venus si loin pour voir si peu. Qu'il me suffise de vous dire que nous avons gravi les deux pics les plus accessibles, parcouru la baie en tout sens et épuisé toutes les curiosités du voisinage.

Durant toute la durée de notre séjour au Spitzberg, nous avons été favorisés d'un soleil sans nuage. Les nuits mêmes ont été plus brillantes que les jours et ont permis à Fitz de prendre quelques vues photographiques aux rayons du soleil de minuit. Quoique le thermomètre ne se soit pas élevé au-dessus du point de congélation, le froid n'a jamais été intense ; cependant, tous les matins vers quatre heures, les eaux saumâtres sur lesquelles dormait le schooner se couvraient d'une pellicule de glace, douée de tant d'élasticité, qu'elle se prétait sans se briser aux ondulations, même considérables, de la mer, dont les flots soulevés prenaient alors l'apparence de vagues d'huile.

Si tel est l'effet produit par la force du soleil

au mois d'août, vous pouvez vous figurer les conséquences de sa disparition au-dessous de l'horizon. De fait, l'hiver n'est pas supportable. Même au milieu de l'été, l'humidité de l'atmosphère se convertit souvent en particules glacées, si tenues, si nombreuses, qu'elles prennent l'apparence d'un brouillard impalpable. Quelquefois des individus ont hiverné dans l'île, mais à moins que les plus grandes précautions n'aient été prises, les conséquences ont presque toujours été fatales. A peu-près vers la même époque où des matelots hollandais furent laissés à Jan Mayen, on tenta la même expérience au Spitzberg. A Jan Mayen, ce fut le scorbut plutôt que le froid qui détruisit les pauvres malheureux laissés là pour lutter contre l'hiver; au Spitzberg, autant qu'on peut en juger par leur journal, ils périrent tous en conséquence de l'excessive sévérité du climat, et les attitudes convulsives dans lesquelles on trouva leurs cadavres roidis indiquaient pleinement quelle atroce agonie ils avaient soufferte.

Nulle description ne saurait donner une idée exacte de l'intensité du froid pendant les six mois d'hiver de cette partie du monde. Les rochers éclatent avec le bruit du tonnerre ; dans une hutte pleine d'habitants, la vapeur qu'exhalent les poumons de l'homme retombe sur lui en flocons de neige ; le vin et les spiritueux se changent en blocs de glaces, la neige brûle comme un caustique, le moindre contact du fer avec la peau enlève aussitôt l'épiderme ; les semelles de vos chaussures peuvent brûler sous vos pieds avant que vous sentiez la moindre chaleur du feu, le linge retiré de l'eau bouillante prend aussitôt la rigidité

d'une planche de bois, et la présence de pierres chauffées dans votre lit n'empêche pas la gelée de roidir vos draps autour de vos membres transis. Si tels sont les effets du climat dans l'air clos et attiédi par le foyer d'une hutte bien peuplée, que doivent-ils être dans la sombre et orageuse atmosphère où plongent les pics des montagnes !

Il était temps maintenant de songer à retourner de nouveau au sud; nous avions passé au Spitzberg plus de temps que je ne m'y étais attendu, et j'étais sans cesse poursuivi par la pensée que vous deviez être inquiète de ne pas recevoir de nos nouvelles. C'était, certes, un grand désappointement de partir sans emporter les dépouilles d'un renne ; mais calmer vos inquiétudes pesait bien autrement, dans mon cœur, que toute une cargaison d'andouiller. En conséquence, je me déterminai à ne rester qu'un jour de plus dans la baie, laissant ouverte la question de savoir si nous pousserions jusqu'à la baie de la Magdeleine, avant de dire un éternel adieu aux rivages du Spitzberg.

Nous n'avions encore tué aucun gibier, à l'exception de quelques eiders et d'un ou deux oiseaux de neige, les plus jolis oiseaux que j'ai jamais vus, avec leurs aîles immenses et leur plumage d'un blanc immaculé. Quoique d'énormes phoques fussent venus de temps à autre exhiber leurs graves faces au-dessus des flots, avec la dignité des dieux marins, nul de nous n'avait eu l'idée d'attenter à la vie d'êtres ayant tant de ressemblance avec la figure humaine ; à l'exception d'eux et d'un grand poisson blanc, variété de la baleine, nous n'avions vu aucun être vivant. Cependant, le

matin même du jour de notre départ, Fitz revint d'une course solitaire dans les montagnes avec la nouvelle qu'il avait vu un volier de ptarmigans. * Armé d'une carabine au lieu de son fusil de chasse, il n'avait pu atteindre qu'un de ces oiseaux. Mais l'extrême jeunesse de l'animal ne nous permit pas d'en constater l'espèce, et puis le trou de bal était presqu'aussi gros que le pauvre petit oiseau. La plus petite chance de pouvoir nous procurer de la viande fraîche était suffisante pour nous tenter ; nous prîmes nos fusils et nous voilà de nouveau dans les montagnes. Après une heure de marche, nous atteignîmes le lieu que Fitz nous disait avoir été le théâtre de son exploit, mais nous ne vîmes qu'une couche de neige. Tout-à-coup je vis Sigurdr, dont la vue est très-perçante, courir rapidement et, élevant son fusil à son épaule, tirer comme s'il eût voulu tirer sur le bout de son pied ; je m'attendais à voir l'Islandais blessé, mais point ; il rechargeait son fusil avec une grande célérité. Déterminé à empêcher la répétition d'une si horrible tentative de suicide, je me précipitai sur le lieu, et j'avoue que j'éprouvai un grand soulagement, quand le corps sanglant et mutilé d'un ptarmigan fut retiré triomphalement de la neige ; où le coup de fusil l'avait enterré à deux pieds de profondeur. Le procédé de Sigurdr me fut expliqué. En même temps, j'aperçus deux ou trois douzaines d'autres oiseaux, frères ou sœurs du défunt, se prelassant tranquillement presque sous nos nez.

Dans l'intervalle, Sigurdr avait rechargé, Fitz

---

* Variété du genre lagopede, *Lagopus Mutus.*

l'avait rejoint et un massacre régulier commença. Se reculant à quelque distance—car c'était le cas retourné de la montagne et de Mahomet—les deux chasseurs ouvrirent le feu sur l'innocente communauté, et en quelques secondes seize cadavres restèrent sur le carreau.

A peine avait-on fini le dernier survivant de cette famille *niobéenne*, que nous fûmes mis en émoi par une volée de mousqueterie partant du côté du schooner ; je ne pouvais m'imaginer ce qui arrivait. Une mutinerie avait-elle éclaté à bord, et M. Wyse renouvelait-il avec un équipage moins docile, la scène du steamer de Glasgow ? Une nouvelle décharge retentit, et nous jugeâmes qu'il était nécessaire de retourner à bord ; en conséquence, faisant trois paquets de nos oiseaux, nous nous lançâmes dans le ravin, sautant de rocher en rocher au grand péril de nos jambes et de nos cols; nous roulâmes plutôt que nous descendîmes le long de la montagne. Au détour du dernier escarpement, le premier objet qui frappa mes regards fut Wilson, courant vers la montagne, hors d'haleine et dans un état évident d'excitation. Dès qu'il crut pouvoir être entendu, il s'arrêta court, et faisant un porte-voix de ses deux mains, il hurla plutôt qu'il ne cria : "S'il vous plaît, Milord (j'ai déjà fait observer que Wilson n'oubliait jamais les convenances), c'est... ours, un ou-ou-urs ! " prolongeant le dernier mot en un horrible polysyllable.

Concluant d'après son émotion que l'animal était sur ses talons, et que quelqu'anfractuosité le cachait à ma vue, j'armai ma carabine et me préparai à foudroyer la bête féroce aussitôt qu'elle apparaîtrait.

Mais quel fut mon désappointement, quand, en regardant vers le schooner, j'aperçus nos trois embarcations naviguant de conserve et traînant à la remorque un objet blanc et flottant, que ma longue-vue ne me permit pas de douter que ce fût un ours.

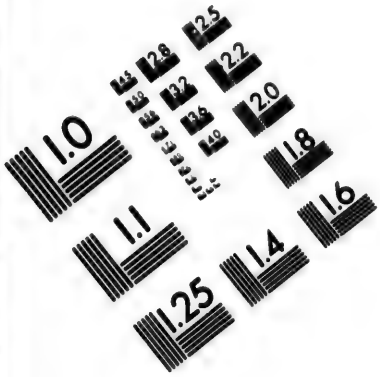
Comme M. Wyse se promenait sur le pont, son attention fut soudainement attirée par la vue d'un point blanc flottant sur l'eau, dans le chenal qui sépare l'île du Prince-Charles de la terre ferme. Ce chenal a environ cinq milles de largeur, et la créature en vue, si c'en était une, se trouvait à un mille et demi de distance. Quelques matelots dirent que c'était un oiseau, d'autres une baleine, le cuisinier, lui, prétendait que c'était une sirène. Quand on se fût assuré que c'était bien un ours, un coup de fusil fut tiré pour nous rappeler à bord ; maître Martin voulait gagner le rivage. M. Wyse se détermina promptement à s'assurer de lui ; ce n'était pas une chose bien difficile, la pauvre bête montrait peu de disposition à la lutte. Son premier mouvement fut de s'éloigner de la chaloupe, et après qu'il eut été blessé, il ne se retourna que deux ou trois fois contre ses persécuteurs. L'honneur de lui avoir porté le coup mortel demeura un sujet de contestation entre M. Wyse et le steward. La preuve était difficile à établir, attendu que le corps de l'animal présentait une demi-douzaine de blessures mortelles. M. Grant bâsait ses prétentions sur la portée, la précision et le calibre de ma carabine nouvelle, dont il s'était servi en cette occasion ; fort de cette raison, il porte maintenant sur sa personne, comme ornement, une des balles extraites de la poitrine de notre prise.

Pendant tout ce temps, Wilson était occupé près de la tente, à prendre des photographies. Dès que l'ours fût signalé, on lui fit des signes, pour qu'il eût à se mettre en garde contre ce visiteur qui, bientôt, aurait atteint le rivage. Wilson conclut naturellement que, selon toute probabilité, dès qu'il aurait pris terre, l'ours marcherait vers la tente, et il se mit à réfléchir à la conduite qu'il devait tenir. Il était sans armes, à moins qu'il ne faille considérer comme tels les agents chimiques qu'il avait sous la main. Essaierait-il de l'influence du chloroforme, ou jouerait-il des jambes après avoir lancé l'appareil photographique à la tête du monstre ? La pensée est rapide, mais la marche de l'ours semblait également rapide ; il fallait prendre une détermination sans retard. Fuir, c'était déserter son poste et laisser le camp à la main du spoliateur. La vie et l'honneur lui étaient également chers. Tout-à-coup, une idée lumineuse lui passa dans la tête.

Quand la chèvre avait été débarquée pour prendre son plaisir à terre, le baril-étable avait été débarqué avec elle ; en ce moment, il gisait inoccupé à côté de la tente. En se glissant dedans et en tournant l'ouverture du côté de la terre, Wilson pensa que cela le transformerait en une tour de défense contre l'ennemi, tandis que son légitime occupant, devenu la proie de la voracité de l'ours, empêcherait le monstre de pousser plus loin ses investigations au sujet du contenu du baril. Il est regrettable que l'intervention des chaloupes l'ait empêché de mettre ce plan ingénieux à exécution. Il aurait donné lieu à une situation dans laquelle Wilson aurait goûté la plus

poignante agonie de l'esprit et les avant-goûts les plus lugubres de la destruction. Il se décrivait la scène à lui-même ; il était là, en fermentation dans le baril, comme une singulière vendange, l'ours flairant tout autour, le broyant peut-être comme une noix de coco, ou l'en retirant comme une huître de son écaille ; il fut privé de toutes ces chances par l'intervention de l'équipage. Les amis s'immiscent parfois d'une manière fort peu judicieuse dans nos affaires.

Bien que je fusse un peu vexé que l'un de nous n'eût pas eu l'honneur de tuer l'ours en combat singulier, ce qui aurait certainement été pour le bénéfice de la peau, la chance inespérée d'en avoir tué un nous fit oublier nos désappointements. Quant à mes gens, ils ne se possédaient pas de joie. Avoir tué un ours du nord était une grande chose, mais le manger était une plus grande encore. Un homme de l'équipage se trouva être boucher (ici je dois remarquer que, dans le cours du voyage, je n'ai jamais eu besoin de quelque spécialité en dehors de la vie maritime sans la découvrir aussitôt dans un des hommes de l'équipage); au bout de quelques heures, le défunt ours se trouva converti en morceaux de bœuf très-appétissants, suspendus aux manœuvres. Au lieu de pavillons, le bâtiment se pavoisa de gigots, de roast-beef, etc., etc. Sur l'entrefaite, il arriva que le renard ayant volé un morceau de rebut, fut, quelques minutes après, saisi de convulsions. J'avais déjà ordonné que le foie de l'ours fût jeté à la mer, sinon comme venimeux, du moins comme très-malsain. La maladie du renard, jointe à mes injonctions, amenèrent une complète révolution dans l'esprit de mes hommes au sujet



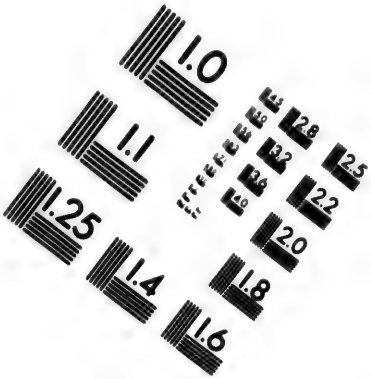
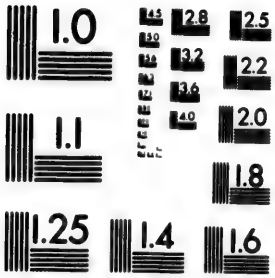
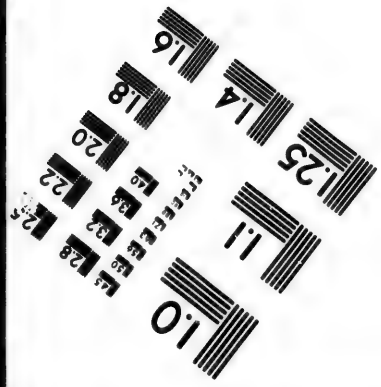
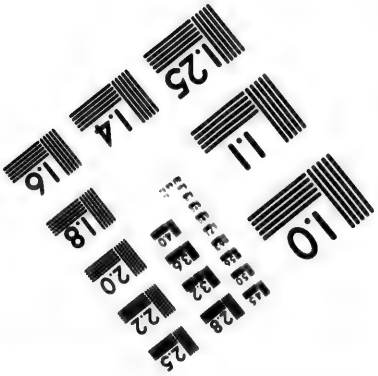


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

des mets délicats qu'ils avaient si soigneusement préparés. Silencieusement, une à une, les pièces de boucherie furent décrochées et jetées dans les flots. Je ne crois pas qu'une seule bouchée de chair d'ours ait été mangée à bord du *Foam*, et je n'ai jamais entendu dire que les pronostics de Wilson aient été pour quelque chose dans cet acte de renoncement. Mais je remarquai que, pendant les jours qui suivirent la mort et la dissection de l'ours, le système pileux de l'équipage brilla d'un éclat inaccoutumé. La chevelure et les favoris du steward, surtout, semblaient taillés dans le marbre noir; une botte vernie n'eût pas été plus brillante ; au besoin, sa chevelure eût pu remplacer mon miroir à barbe. Je conclus de cela que l'ingénieux cuisinier avait réussi à manufacturer un approvisionnement de véritable graisse d'ours, dont chacun avait largement profité.

La capture de l'ours a si glorieusement couronné notre visite au Spitzberg, que nous avons oublié notre désappointement au sujet des rennes. Ce fut donc avec des cœurs légers et une entière satisfaction que nous nous préparâmes au départ.

Notre cuisinier en second, aussi charpentier-en-chef, ayant gravé, sur une pierre plate, une inscription en caractères romains rappelant la visite du *Foam* à la baie des Anglais, cette tablette fut solennellement placée sur un poteau érigé pour la recevoir. Au-dessous, je déposai une boîte d'étain, contenant un memorandum semblable à celui que j'avais laissé à Jan Mayen, ainsi qu'une invitation à dîner de Lady....., invitation imprimée, que j'avais par hasard à bord. Après avoir arboré un pavillon de canot sur ce

grossier monument, et fait apporter à bord un tronc d'arbre flotté, destiné plus tard à figurer comme bûche de Noël, nous dîmes un éternel adieu aux silencieuses montagnes d'alentour, on leva l'ancre, et nous prîmes le large. Pendant quelques heures encore, le défaut du vent nous retint en panne le long de la côte, au milieu d'une nombreuse société de phoques ; mais bientôt, une fraîche brise du sud s'éleva et nous permit, vers les trois heures du vendredi, 11 août, de filer de nouveau, à raison de six nœuds à l'heure, sur la mer glaciale aux teintes verdâtres.

En pensant à notre course pour retourner au pays, il me parut évident que nous aurions été moins entravés par les glaces en nous rendant au Spitzberg, si, au lieu de raser la banquise orientale, nous avions appuyé davantage à l'ouest. Je me déterminai donc à pousser droit à l'ouest dans la direction du Groënland, et à ne prendre la direction du sud que lorsque nous aurions atteint la banquise groënlandaise. La longeur du chemin fait dans cette direction nous permettait de juger de la largeur du chenal navigable entre les deux banquises.

Jusqu'au soir du jour où nous quittâmes la baie des Anglais, le temps avait été très-beau, il faisait calme, la température était sèche, agréable, et le soleil avait toujours brillé nuit et jour. Peu d'heures après, cependant, tout était changé, et vers minuit, le temps devint aussi brumeux et désagréable que jamais. La mer était libre ; pendant les quelques jours que nous avions passés dans la baie, le courant qui porte au nord avait fait disparaître le grand champ de glaces qui s'étendait, lors de notre arrivée, entre la terre et

le nord-ouest, en sorte qu'au lieu d'être obligés de remonter, pour le doubler, jusqu'au 80' parallèle, nous pûmes faire voile droit à l'ouest. Pendant la nuit, nous aperçûmes deux ou trois paquets de glaces, mais si peu serrés, que nous n'eûmes aucune difficulté de passer entre elles. Vers quatre heures du matin, une longue ligne de glace fixe fut signalée à l'avant, courant du nord au sud aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Nous avions fait à peu près quatre-vingts milles depuis que nous avions laissé le Spitzberg. La ligne de la banquise du Groënland, pendant l'été, court, selon Scoresby, le long du second parallèle de la latitude ouest ; nous l'avions déjà traversée, en sorte qu'il était à présumer que la barricade que nous voyions devant nous était le commencement de la glace fixe ; c'est pourquoi, selon ce que j'avais résolu d'avance, nous virâmes au sud, et le résultat justifia mes prévisions.

La mer était comparativement claire aussi loin que nous pouvions voir du pont du vaisseau, bien que quelques paquets de glace, et la température de l'air et de la mer continuassent à nous indiquer la proximité de grandes masses de glace de chaque côté de nous.

C'était une singulière sensation que celle que nous éprouvions à contempler ces inséparables compagnons de voyages. Ils étaient devenus une partie de notre existence journalière, une chose, sans laquelle l'aspect général de l'univers eût été irrégulier, incomplet ; c'était la première chose dont nous parlions à notre réveil, la dernière dont on s'entretenait le soir. Au soleil, ils scintillaient et semblaient nous narguer

malicieusement; au sein du brouillard, ils nous jetaient des lueurs mystérieuses ; ils surgissaient devant nous comme des géants, nous barraient le passage avec des bras menaçants et des épaules demesurées, ou dansaient en groupes confus dans le sillage du petit schooner. Nous ne pouvions ni les éviter, ni les oublier. Si parfois, pendant la nuit, nos rêves nous transportaient à la saison d'été, au milieu des champs et des moissons de l'Angleterre, ou si on entendait les chants d'innombrables alouettes.....pif, paf, boum !..C'était nos amis qui venaient se rappeler à notre souvenir, et nous forçaient à monter sur le pont pour empêcher des collisions plus graves. De plus, je ne puis dire avec nos amis les Français, que "la familiarité engendre le mépris." Plus nous les voyons, moins nous les aimons ; leur froide présence fait passer un frisson de découragement dans nos cœurs, et il me faut lutter rudement avec moi-même pour ne pas jeter mes bottes à la tête de Wilson, quand, chaque matin, il me dit de sa voix sépulchrale : "Milord, des glaces tout autour de nous." Ce ne fut que le 14 août, cinq jours après notre départ du Spitzberg, que nous les perdîmes complétement de vue. De ce jour, la température commença à s'élever, et nous sentions que nous regagnions de nouveau les lieux où la température d'été se faisait sentir.

Il arriva alors un triste événement qui contribua, en quelque sorte, à diminuer notre joie de ce changement. Depuis que nous avions quitté Hammerfest, il était évident que la vie maritime n'allait pas à notre chèvre; ses courses sur le rivage du Spitzberg n'avaient pas même pu remettre sa constitution affaiblie ;

le boucher était le seul docteur qui pouvait la guérir. En dépit du chagrin du berger, je fus forcé de donner l'ordre de son exécution. Sigurdr était le seul qui considérait l'évènement tragique avec indifférence, bien plus, avec plaisir. Depuis que nous avions repris la direction du sud, nous n'avancions qu'en louvoyant. Pendant les vingt-quatre dernières heures, chaque fois que nous virions de bord, nous perdions du terrain, comme il nous arrive quelquefois quand nous avons devant nous, sur le trottoir, un piéton nerveux que nous voulons dépasser ; l'Islandais superstitieux pensait que ce mauvais sort pouvait être conjuré en faisant un sacrifice à Rhein, la déesse de la mer ; il avait confiance qu'elle accepterait comme tel le cadavre de la chèvre jeté par-dessus bord.

Le changement qui s'opéra, après que sa dépouille mortelle eût été jetée dans l'abîme, doit-il être attribué à cette influence ? C'est ce que je ne saurais dire ; mais de fait, le temps changea de suite. D'abord, le vent tomba, puis, malgré que le calme dura plusieurs heures, la mer devint étrangement rude, s'agitant dans tous les sens (non pas comme dans une tempête), semblable à un malade pris de la fièvre, qui s'agite dans son lit ; le mouvement imprimé à la mer semblant venir des quatre vents du ciel à la fois. Ensuite, semblable à un jury portant une sentence de mort sur ses lèvres, de lourds et obscurs nuages passèrent lentement, se dirigeant au nord-ouest.

Il s'ensuivit un silence de mort, une pause sans haleine ; puis la voix solennelle de la tempête hurla sur nos têtes. Heureusement, nous y étions préparés, la tempête venait de la bonne direction, et plus elle

rugirait, le mieux ce serait. Pendant trois jours et trois nuits, on prit une course sur la mer comme je n'en avais jamais vue auparavant ; neuf à dix nœuds à l'heure était le moins que nous faisions, et 240 milles, la moyenne de la distance que nous parcourûmes chaque jour.

Vous ne pouvez imaginer rien de plus grand et de plus émouvant que l'aspect de la mer dans de pareilles circonstances. Le vaisseau semble immobile : tant que vous regardez en bas, vous pouvez vous croire à l'ancre ; mais si vous vous penchez sur le capot de l'échelle, la première chose qui frappe vos regards est une muraille d'eau noire s'élevant au-dessus de l'arrière, on ne sait combien de pieds. Comme un lion dressé sur ses pattes de derrière, elle vient droit à vous, rugissant et secouant sa crinière avec furie ; elle atteint le navire, sa haute et liquide paroi se creuse et s'arrondit autour, sa blanche crinière semble suspendue sur votre tête ; mais avant qu'elle ait pu déferler, le petit schooner glisse et lui échappe. Vous entendez alors le monstre qui fait claquer ses mâchoires, le schooner le repousse dédaigneusement de son talon ; la vague infatigable se reforme de nouveau derrière vous, s'élève graduellement, comme si elle réunissait ses forces pour un nouvel effort.

Nous sommes maintenant bien au sud du cap du Nord. Nous avons vu plusieurs vaisseaux, et vous pouvez à peine vous imaginer la joie enfantine de mes gens, quand ils saluent ces symptômes de ce qu'ils appellent des latitudes chrétiennes.

Depuis ma conversation avec M. T....., au sujet du Malstrom, j'avais toujours eu l'intention d'arrêter

aux îles Loffoden, lors de notre retour par le sud, et de m'assurer de ce que c'était que ce fameux vortex Effacer de la carte de l'Europe, si son existence n'était pas un mythe, un pareil épouvantail aurait donné à notre croisière quelqu'utilité. Mais je n'avais pas vu le soleil une seule fois depuis que nous avions laissé le Spitzberg, et il ne pouvait être question d'aborder des parages aussi dangereux pendant une tempête, et sans avoir de la position du vaisseau une connaissance bien certaine. Aussi, vers une heure du matin, le temps ne donnant aucun signe d'amélioration, je fis changer la course et reprendre celle du sud. Cette manœuvre n'avait pas échappé à Wilson ; mais il s'était mépris sur sa signification. Nous ayant, sans doute, entendu parler du Malstrom pendant le dîner, il se persuada que l'heure suprême était arrivée. Il ne comprenait pas exactement les termes dont nous nous étions servis ; mais il avait présumé que cette place était pleine de dangers. Concluant, d'après le changement de notre course, que nous nous dirigions vers cette terrible contrée, il se livra au désespoir et se jeta sur son hamac, non pour dormir, mais pour réfléchir sur les dangers. A la fin, le poids de ses inquiétudes devenant trop lourd à supporter, il se leva, se glissa dans la cabine du docteur, l'éveilla, puis, se tenant auprès de lui, comme autrefois le messager du malheur auprès du vieux Priam, il murmura :

" Monsieur !

—Qu'y a-t-il ? demanda Fitz, qui crut qu'il y avait quelqu'un de malade.

- Savez-vous où nous allons ?

—Mais oui, à Throndhjem, répond Fitz.

—Nous allions à Throndhjem, répliqua Wilson, mais nous n'y allons plus. Depuis plus de deux heures, le vaisseau a changé de course. Oh ! monsieur, nous allons au tourbillon, au tourrrbillon ! " Il était dans la plus grande consternation. Il disparut ensuite et rentra dans son lit, comme un fantôme, laissant le docteur incapable de deviner l'objet de sa visite.

Le lendemain, la tempête continua pendant toute la journée. Nous avions viré de bord pendant la nuit ; l'incertitude où nous étions sur notre position réelle rendait donc très-discutable la question de savoir s'il fallait mettre le cap sur la terre pendant les heures d'obscurité qui s'approchaient. Comme je vous l'ai déjà dit, la côte de la Norvège est très-dangereuse, précédée qu'elle est, à huit ou dix milles au large, d'une ligne continue de rochers et d'écueils sous-marins. On n'y trouve aucun phare, et si nous nous étions trompés dans nos calculs, ce qui pouvait arriver, nous pourrions tomber sur la terre plutôt que nous nous y attendions. Je comprenais que le meilleur parti à prendre serait de mettre en panne, mais le temps était précieux, et puis, je craignais de vous causer des inquiétudes. La nuit était assez claire ; de hautes montagnes comme celles que nous avions à reconnaître, peuvent être vues à plusieurs milles, même pendant la nuit. Suivant notre livre de lock, nous étions à 130 milles de la terre, et quelle que fût l'inexactitude de nos calculs, elle ne pouvait s'étendre sur tout le chiffre. Il eut été regrettable de ne pas profiter d'un si bon vent, surtout quand, probablement, il s'écoulerait des jours avant que nous vissions le soleil. Nous étions en mer depuis quinze

jours, et nous ne l'avions pas encore aperçu ; son apparition même pendant l'été n'est pas de rigueur, dans cette partie du monde ; peut-être s'écoulerait-il encore une autre quinzaine avant de l'apercevoir, et serions-nous obligés, de guerre lasse, de chercher la côte à tâtons ; enfin, il serait toujours temps de mettre en panne la nuit suivante. Telles furent les considérations qui, après une consultation anxieuse avec M. Wyse dans la cabine, et après avoir soigneusement pointé les cartes, me déterminèrent à marcher pendant la nuit.

J'avoue, néanmoins, que je n'étais pas tranquille. Quoique je fusse au lit et livré au sommeil, car en mer rien ne m'empêche de dormir, mes esprits étaient agités par les songes les plus animés que j'ai jamais eus. Je rêvais de mon arrivée en Angleterre, de votre réception, et de tout le plaisir que j'éprouvais à vous raconter mes aventures ; tout à coup, votre figure sembla disparaître derrière un voile de vapeurs grises, qui se déroulèrent sur les pointes aiguës d'un rocher ; tout à coup retentit sur le vaisseau ce cri sinistre, qui a été la préface de tant de désastres, et que celui qui l'a entendu une fois ne peut jamais oublier : " Des brisants à l'avant ! " En un moment je fus sur le pont, tout habillé, car il est toujours mieux d'être habillé, et là, bien sûr, à environ un mille et demi devant nous, à travers le brouillard, je pus distinguer la bande blanche formée par l'écume de la mer déferlant sur les rochers. Nulle terre n'était en vue, mais la ligne des brisants devenait de plus en plus apparente ; au train dont nous allions, nous serions sur eux dans sept ou huit minutes.

Maintenant, me dis-je en moi-même, nous allons voir s'il y a un cœur ferme sous la soie tartane. L'événement couvrit ce brillant vêtement de gloire et d'eau salée. Virer complètement, par une pareille mer, était sinon impossible, du moins très-hasardé. Heureusement, le petit navire semblait savoir ce qu'il avait à faire aussi bien qu'aucun de nous ; obéissant au gouvernail, il fit doucement son chemin entre deux lames, dont l'une, contenant je ne sais combien de tonnes d'eau, surplombait sur l'arrière et menaçait de l'effondrer ; au moment où elle déferlait avec le bruit du tonnerre, l'agile vaisseau l'évita par un faible mouvement, et la masse d'eau passa sous la carène. Une minute après, il avait sa proue tournée vers la mer, sa grande voile arrivait au vent, et tout danger était passé.

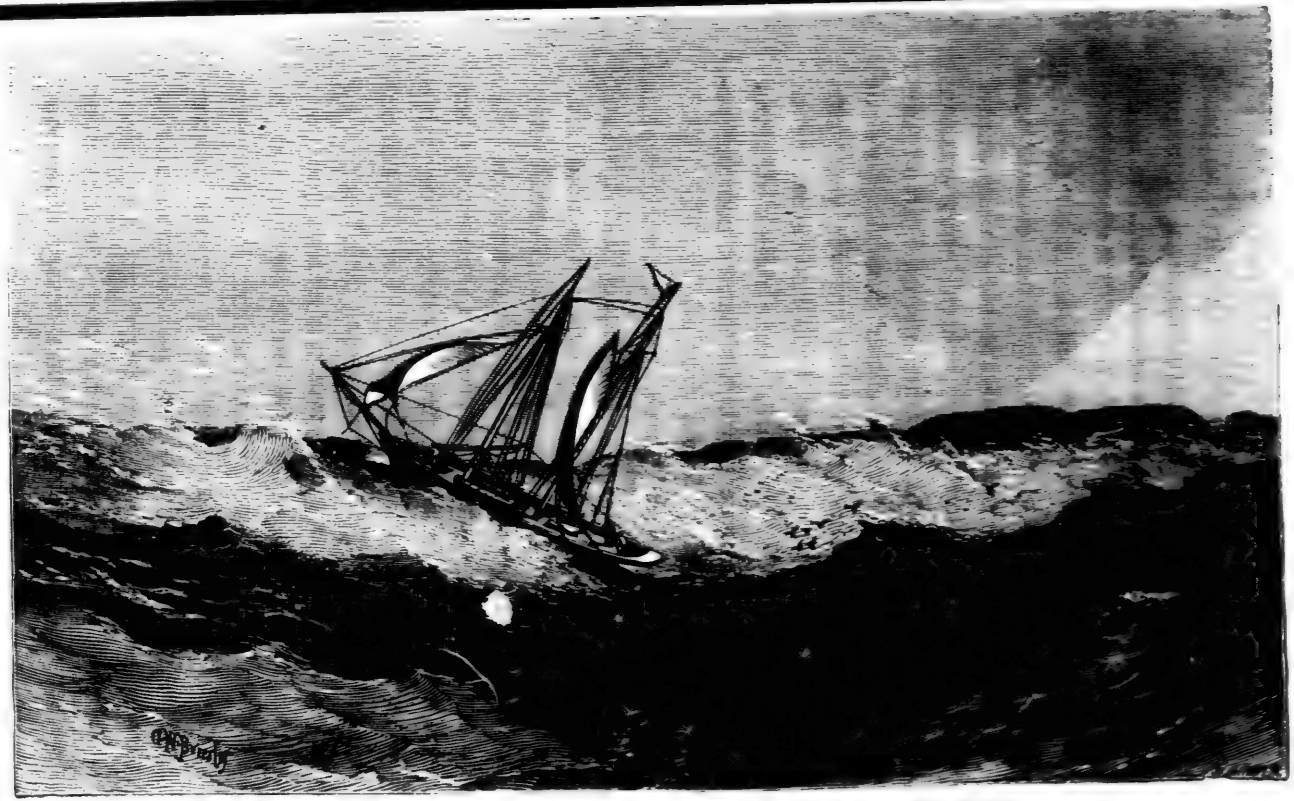
Maintenant, que faire ? Cette terre que nous avions vue n'était évidemment pas la côte de la Norvège. Si erronés que fussent nos calculs, ils ne pouvaient l'être à ce point. La seule supposition possible était que nous n'étions pas descendus au sud aussi loin que nous l'avions pensé, et que nous étions venus près des rochers de Roost, petite île de rochers à quelques vingt milles au sud de Loffoden. Que cette conjecture fut fondée ou non, ce n'était pas ce qu'il y avait de plus urgent ; il faillait gagner la haute mer et nous maintenir jusqu'à ce que nous pussions faire une observation. Nous poussâmes de l'avant, luttant contre une mer épouvantable pendant neuf heures, jusqu'à ce que, nous jugeant éloignés de soixante à quatre-vingts milles des brisants, nous mîmes en panne par un mauvais temps. Le lendemain matin,

non-seulement la brise était aussi forte que la veille, mais toute chance de faire une observation pendant la journée nous semblait refusée. Je me serais rongé les poings d'impatience. Cependant, comme il est toujours bon de saisir une chance au passage, si elle se présente, et quoique le ciel ressemblât à une coupole de plomb, je préparai mon caban et je dis à M. Wyse d'en faire autant.

Maintenant, par égard pour votre ignorance féminine, je dois vous dire que pour faire une observation il est nécessaire d'avoir une vue du soleil à une certaine heure, et que cette heure est midi. En conséquence, vous comprenez de quel dépit je fus saisi quand, à midi, nul de nous ne fut capable de conjecturer dans quel coin du ciel gisait le soleil. Dix minutes s'écoulent ; il est évident que nous sommes condamnés à rester cloués là où nous sommes pendant vingt-quatre heures encore. Non ! oui ! non ! Par Phœbus ! le voilà ! Un pâle point de lumière perce la voûte qui nous couvre ; il devient un peu plus brillant ; une moitié de l'astre, quoiqu'encore voilé, se dessine nettement. " En avant le sextant : 62° 53', criai-je à M. Wyse.—62° 41, Milord," s'exclama-t-il, de son côté. Il n'y a pas un mille de différence entre nous. Nous avons pris la hauteur, le soleil peut maintenant aller se recoucher, nous n'en avons plus nul souci. Il y avait une erreur d'à peu près quarante milles dans notre estimé, par suite d'un courant portant au nord le long de la côte occidentale de la Norvège, avec une force variant de un à trois milles à l'heure. L'île sur laquelle nous avons failli tomber est Roost. Nous sommes encore à deux cents milles

ille,
lant
ongé
est
elle
cou-
à M.

éni-
ation
cer-
onsé-
saisi
onjec-
Dix
mmes
ndant
Par
perce
bril-
lé, se
° 53',
-il, de
entre
main-
s nul
rante
por-
de la
milles
mber
milles



LES FILLES DE CHEZ NOUS SE SONT EMPARÉ DU CABLE DE REMORQUE

du port que nous cherchons. La barre au vent! Toutes voiles dehors! Et nous reprenons notre première destination, avec notre ancienne marche de dix nœuds à l'heure.

"Les jeunes filles du pays ont à se bien tenir au cordage, je pense, Milord," dit M. Wyse, comme nous plongions dans une mer épouvantable et mugissante.

Le lendemain vers trois heures, nous passions Vigten, et nous commençâmes une navigation très-ennuyeuse. Pour pouvoir entrer dans le fiord de Throndhjem, vous avez d'abord à trouver votre chemin dans ce qu'ils appellent Froh Havet, espèce de bassin oblong d'à peu près seize milles de long, formé par une rangée de roches basses, courant parallèlement à la terre ferme dont elle est éloignée de dix milles. Quoique l'espace entre ces rochers et la côte soit large, le passage par lequel les vaisseaux peuvent entrer est très-étroit à cause des nombreux rochers sous-marins qui l'embarrassent ; la seule marque qui puisse vous guider est le sommet du plus avancé des flots partant des islets. Comme ce rocher, dont les dimensions sont à peu près celles d'une table à dîner, est parfaitement plat et s'élève à quelques pieds seulement au-dessus du niveau de la mer, il ne faut, pour le trouver, guère plus d'attention que pour trouver une aiguille dans une botte de foin. Il se faisait tard et l'obscurité commençait lorsque nous entrâmes dans les eaux où nous devions trouver cette marque, mais nous n'en pûmes apercevoir le moindre indice. Si nous n'en avions pas la vue dans un quart d'heure, il faudrait retourner à la mer pour y passer la nuit, alternative très-désagréable pour

quelqu'un qui désire atteindre un port ; au moment où j'allais en donner l'ordre à Fitz, qui était certainement le lynx de l'équipage, il découvrit quelque chose de noir surgissant de l'eau à notre tribord. C'était le rocher tabulaire, nous n'en avions pas passé à une verge.

Une demi-heure après, nous rasions la plaine liquide et tranquille de l'entrée du fiord. Pendant tout ce temps, nous n'avions pas vu l'ombre d'un pilot, et ce fut sans leur assistance que, le lendemain matin, notre schooner, après avoir défilé entre les côtes boisées ou couvertes de culture du beau golfe de Throndhjem, vint jeter l'ancre dans l'ancienne capitale des rois norvégiens de la mer.

LETTRE XII

—

THRONDHJEM — HARALD AUX LONGS CHEVEUX — LA DERNIERE BATAILLE DU ROI HACON — OLAF TRYGGVESSON — LE LONG SERPENT — SAINT OLAF — THORMOD LE SCALDE — LE IARD DE LADE — LA CATHEDRALE — HARALD HARDRADA — LA BATAILLE DU PONT DE STANFORD — UN BAL NORVEGIEN — ODIN — ET SES PALADINS.

Off Munkholm, 24 août 1856.

Throndhjem (prononcez Tronyem) paraît très-joli et pittoresque, avec ses maisons en bois à toitures rouges, brillant au soleil, avec ses fenêtres garnies de fleurs, son fiord aux eaux brillantes, couvert de vaisseaux pavoisés en l'honneur de la première visite du prince royal, dans l'ancienne capitale du royaume de la Norvège. De grands et prétentieux entrepôts se pressent sur le rivage comme ces fiers-à-bras qui, dans les démonstrations publiques, tiennent absolument à être au premier rang ; en arrière, vers les montagnes, se trouvent les rues tracées à angle droit, et de jolies villas entourées de parterres de verdure. Au milieu s'élève le palais du roi, le plus grand édifice en bois qu'il y ait en Europe, tandis que la vieille cathédrale aux teintes grisâtres, construction imposante et vaste, en dépit de la lente destruction du

temps, des mutilations faites par la main des hommes, ou, ce qui est plus dégradant encore, des grossières réparations faites en stuc, domine encore les édifices en bois qui se trouvent à ses pieds, de toute la solennité que lui donne le souvenir d'un roi que l'Eglise a mis au nombre de ses saints.

Je ne puis vous dire avec quelle avidité je contemplai tous les aspects de cette belle scène, aspects que le temps ne peut changer : ici, la rivière étincelante dont l'ancienne cité a tiré son nom de Nidaros, ou bouche de la Nid ; là, les rochers de l'île de Munkholm ; plus loin, les hauteurs de Ladé, puis le bassin si bien fermé du fiord, les monts pittoresques qui lui servent de cadre, et la chaîne grise des rochers au-delà de laquelle je savais que devait s'étendre le fatal champ de bataille du Sticklestadt. Tout était pour moi palpitant d'intérêt, mais d'un intérêt qui n'a rien de commun avec les fraîches et verdoyantes villas, ni les rues rectangulaires, ni les malencontreux magasins. Ces signes de la prospérité moderne semblaient s'évanouir devant mes yeux quand je les contemplais du pont du *Foam*, et les souvenirs des siècles passés vinrent animer le paysage. Les lourds bâtiments marchands descendant avec la marée, se transformèrent en galères de combat avec leur rangées de boucliers resplendissants ; la jolie ville bourgeoise disparut pour faire place à l'antique Nidaros, aux proportions si restreintes, et les anciens jours de pillage, avec leur suite de grands rois-pirates, se présentèrent tout vivants à mon esprit.

Quelle peinture essayerai-je pour conjurer le passé et le fixer dans votre imagination comme il l'est

dans la mienne ? Supposez la scène auprès de ces montagnes inondées de la même lumière du soleil. Au milieu une forme gigantesque, en prétentieux mais royal attirail. Un sang ardent colore ses joues bronzées par le soleil ; une résolution de feu brille dans ses yeux, comme le scintillement d'une épée nue ; un cercle d'or retient sa massive chevelure qui descend plus bas que sa ceinture, chevelure de cette couleur rouge qui brille au soleil, comme le cœur d'une fournaise, mais qui prend dans l'ombre les teintes brunes de la terre. Une belle femme se tient à ses côtés ; ses yeux timides et voilés ne regardent que la terre, qu'elle semble pourtant dédaigner ; mais le roi n'a des yeux que pour elle, et de nombreux regards sont tournés vers l. .. Une multitude d'hommes, agités par quelque grand événement ou par mille passions, se pressent autour d'eux. Les uns apportent autour du trône une basse adulation et des transports de joie flatteurs ; d'autres, le front pâle et quasi méprisant, détournent les yeux, et leurs mains pressent la poignée de leurs poignards oisifs, et retombent à leurs côtés, de découragement.

Le roi est Harald Haarfager, ou " à la belle chevelure ; " la femme est la belle et orgueilleuse Gyda, qui l'avait dédaigné autrefois alors qu'il n'était que petit chef dans quelques vallons des montagnes ; ce dédain provoqua de sa part cet étrange et sauvage serment : " qu'il ne couperait ni ne peignerait ses cheveux que quand il se présenterait à elle comme le seul roi de la Norvège."

Dans la foule sont des hommes qui ont échangé contre le repos, la richesse, ou simplement contre de

vains titres sortis des caprices du roi, leurs droits d'Udal, leurs franchises de seigneurs ; d'autres aussi ont ployé la fierté de leurs cœurs sous le joug du plus fort, mais ils portent des regards émus vers l'horizon brumeux ouvert entre les montagnes. Un point noir apparaît dans un lointain obscur, les pensées le suivent dans l'espace ; c'est un vaisseau ; ses flancs longs et noirs ont peu d'élévation, mais sa haute proue est façonnée à l'image d'un gigantesque dragon dont la poitrine étincelante fend les vagues menaçantes. De chaque côté de son pont est suspendue une rangée de larges boucliers, qui, rayés de rouge et de blanc, figurent les écailles nuancées d'un monstre marin dont la queue s'élève en replis tortueux au-dessus de la tête du timonier. De chacun de ses flancs se projètent sur les flots une trentaine d'avirons qui battent la mer, comme feraient les pattes des reptiles. Enfin, un grand mat de pin porte une grande voile carrée faite en drap, brillamment nuancée de rouge, de blanc et de bleu.

Et quels sont ceux qui montent cet étrange et barbare navire ? Pourquoi délaissent-ils les fiords tranquilles de leur bien-aimée Norvège. Ce sont les plus nobles cœurs de cette noble terre ; hommes libres, ils savent apprécier la liberté ; ils abandonnent tout plutôt que d'appeler Harald leur maître ; ils s'en vont chercher une autre patrie, même au milieu des rochers désolés de l'Islande, plutôt que de se soumettre à la tyrannie d'un usurpateur.

Un autre tableau et une histoire plus déplorable. La scène se passe maintenant sur une lande sauvage, sur le versant d'une montagne qui domine la mer.

Nous sommes en automne et la soirée est fort avancée ; mais une ombre plus noire que celle du soir s'étend sur la plaine désolée, c'est l'ombre de la mort. Des groupes d'hommes armés, la consternation dans leurs regards, entourent une couche grossière faite à la hâte avec des branches de sapin. Sur cette couche gît un vieillard mourant. Son oreille est sourde, même aux cris de la victoire, les ombres d'une nuit sans fin obscurcissent ses yeux, mais il y a encore de la passion sur sa lèvre tremblante, le triomphe se lit sur son grand front, et la pose de sa main annonce encore la puissance royale. Laissez-moi raconter sa saga, comme les bardes des anciens jours.

LA DERNIERE BATAILLE DU ROI HACON

I

La lutte était finie avec la fin du jour ;
L'ennemi s'enfuyait de ce champ de carnage ;
Le soleil, aux bois d'alentour,
Prêtait le reflet rouge et gris des temps d'orage.
Auprès du lit de mort du valeureux Hacon,
Pleurs et chants de triomphe, allant à l'unisson,
Témoignaient et l'amour, et la joie et la rage.

II

" Levez-moi," dit le roi. Non pour le soulager,
Car, en perdant la vie, il bravait la souffrance,
Nous voulûmes le soulever.
" L'ennemi tenait bien," dit-il, " vaine jactance !
" Montrez-moi de nouveau ce champ rougi par moi."
Enfin, ses vieux guerriers, pleurant, remplis d'émoi,
Le portent contempler encor la plaine immense.

III

Il était là, stoïque, et nous, silencieux,
A genoux près de lui, toujours ses plus fidèles,
Qu'il fût heureux ou malheureux...
Mais la foudre dans l'air jette ses étincelles ;
Le vent du nord s'élève et mugit au lointain !
D'un vol oblique et lent, tant leur flair est certain,
Les vautours affamés nous frôlent de leurs aîles.

IV

Pour lors, le roi donna ce fier commandement :
" Portez-moi sur la rive et gardez bien mon ordre.
" Qu'on obéisse absolument !
" Avant que la nuit vienne au sein de ce désordre,
" Je veux monter à bord de mon plus grand vaisseau :
" J'ai vaincu sur la terre et je mourrai sur l'eau !
" Au large ! L'ouragan va m'y suivre et me tordre ! "

V

A ces mots, murmurés d'un ton impérieux,
Nous le portons ensemble au pied du promontoire,
Dans la baie aux sables soyeux ;
Puis aux flancs du navire, orné par la victoire,
Qui bondit sur la vague, ébranlé par les vents,
Nous le hissons avec ses compagnons mourants.
Quel spectacle ! Nos pleurs célébraient sa mémoire.

VI

" Paix ! " dit-il tout-à-coup, " apportez sur le pont
" Les armes, les drapeaux, les fruits de la bataille,
" Et ne pleurez pas sur mon nom !
" Je fais avec mes morts un sépulcre à ma taille.
" Allumez ce flambeau. Faites-moi vos adieux."
Chacun de nous disait : " Ce guerrier glorieux,
" Pouvons-nous le laisser, seul, sur ce lit de paille ? "

VII

Mais il ouvrit sitôt son œil étincelant,
Et, comme avec dédain, nous parla de la sorte :
" Qu'osez-vous dire en ce moment !
" N'ai-je pas près de moi, sur la nef qui me porte,
" Mes morts et mes blessés, héros du champ d'honneur ?
" Est-il donc isolé le chef heureux qui meurt
" A côté de soldats d'une trempe aussi forte ! "

VIII

Lentement, tristement, nous rebroussons chemin.
Nos regards désolés errent sur cette grêve
Où jadis dominait la main
Du brave au cœur aimant, qui s'en va comme un rêve
Se fondre dans l'espace et la mer en courroux.
Jamais plus noble fret n'alla braver les coups
Des flots impétueux qu'il tranche comme un glaive.

IX

Tandis qu'avec douleur nous regardons la mer
Emportant à jamais cette tombe vivante
Qui flotte sous le ciel desert,
Soudain éclate à bord une flamme brillante !
De sinistres lueurs s'étendent sur les flots.
La tombe du roi brûle !.. Arrêtez, matelots :
Son ordre avait prévu votre amitié vaillante.

X

Il est là, sous le vent, tourmenté par le feu !
Le navire, affolé, tangue et chasse à la lame,—
D'aucun secours le roi ne veut !
Voyez ! la lutte est grande, et c'est flamme sur flamme !..
Mais voici les hauts mats et le pont s'écroulant,
Voici l'heure venue où le vieil Océan,
Submerge le bûcher de ce roi qu'on acclame !..

BENJAMIN SULTE.

Laissez-moi évoquer un fantôme plus héroïque du passé romantique de la Norvège.

Nous voici en présence d'un roi; il est de haute taille et imposant ; il tient son bouclier au-dessus de sa tête, dans sa main droite, une épée brisée. C'est Olaf Tryggvesson, fondateur de Nidaros ; la froide mer du nord a roulé sur sa tête depuis bien des siècles, et cependant elle n'a pas éteint la chaleur du combat sur son noble front, ni étanché le sang qui macule son gantelet, sang provenant de tant de blessures inconnues que la tendre main de Thyri ne saurait jamais soulager.

A ces âmes ardentes il est donné de vivre pour toujours (le toujours de ce monde). Car n'est-ce pas la "vie" que de nous inspirer des affections, quand leurs passions sont éteintes ; d'influencer nos actions (même indirectement), quand depuis longtemps toute action est finie pour eux ? Qui peut dire combien l'héroïsme moderne doit de lauriers aux premiers sentiments d'ardente sympathie que les jeunes cœurs éprouvent au récit des exploits tels que ceux que Olaf Tryggvesson a accomplis ?

Les figures de ces vieux Grecs et Romains qu'on nous apprend à admirer, peuvent projeter de plus grandes ombres sur le théâtre du monde ; mais ici, quoique la scène soit plus limitée et que la lumière fasse défaut, l'intérêt n'en est pas moins grand ; les passions qui ont inspiré ces drames primitifs n'en sont pas moins terribles!

La personnalité d'Olaf, selon la description qu'en fait l'historien islandais, provoque l'intérêt, comme si c'était une connaissance, et le fixe ensuite comme s'il s'agis-

sait d'un ami personnel. Les vieilles chroniques nous font une peinture minutieuse de ses qualités attachantes, de sa nature généreuse et sociale, de sa gaieté, de son caractère enfantin même, de son goût pour la toilette, de son penchant bien prononcé à trancher vite en amour ; tous ces détails donnent une grande valeur à son portrait, qu'assombrissent les événements qui provoquèrent sa mort. Une ardente impulsion préside à chaque action de sa vie, depuis l'heure où, jeune enfant en exil, il plante sa hache dans le cœur du meurtrier de son père nourricier, jusqu'à la grande scène finale de Svaldervœ. Vous êtes frappé des profonds regrets qu'il éprouve de la mort de Geyra, la femme de ses jeunes années. La saga dit : " Il n'est plus de joie même dans le (Vinland)" et elle continue naïvement : "Il équippa une bonne flotte de guerre et se mit à piller sur terre et sur mer. Un de ses premiers exploits fut la destruction du pont de Londres. Ce mode particulier de destruction (comme disent les Français) semble avoir eu l'effet désiré, comme il apparaît par les incidents romanesques de son second mariage avec la princesse irlandaise Gyda, qui le choisit pour époux après l'avoir choisi, lui étranger en apparence, à l'exclusion d'une centaine d'aspirants à sa main, riches et de bonne noblesse. Mais ni l'amour de Gyda, ni les splendeurs grossières de la cour de son père, ne purent faire oublier à Olaf ses droits à la couronne de la Norvège, héritage de son père, et quand il eut atteint le but de son ambition, et qu'il eût été proclamé roi dans une élection générale par les feudataires, comme son ancêtre Harald Haarfager l'avait été, la *sphère* de ses devoirs étant

plus étendue, son caractère devint plus grave. Il mit toute l'énergie de son ardente nature à s'efforcer de convertir ses sujets à la vraie foi, et, comme il le disait lui-même, il voulait rendre la Norvege chrétienne ou *mourir*. C'est dans le même esprit qu'il convoqua ses hérétiques et rebelles sujets au *Thing* de Ladé, et qu'il répondit bravement à ceux qui voulaient le faire sacrifier à leurs faux dieux: " Si j'offre un sacrifice, ce sera le plus grand qu'ils auront jamais reçu ; ça ne sera ni des esclaves ni des malfaiteurs, mais des hommes libres, et ceux-là je les prendrai parmi les plus nobles d'entre vous." Ce fut peu après qu'il envoya en Islande l'exemplaire Thangbrand.

Ce ne fut pas avec une moindre hardiesse qu'il fit face aux ennemis de son pays. Le roi de Suède et Svend à la barbe fourchue, le roi de Danemark, se coalisèrent contre lui et trouvèrent un allié dans le Carl Norse Eric, le fils d'Hacon. Olaf fit voile avec une flotte de soixante-dix vaisseaux ; lui-même commandait le fameux *Long Serpent*, le plus grand vaisseau construit en Norvège. Ses ennemis l'attendaient derrière les îles.

Rien n'est plus dramatique que la description du départ de cette vaillante flotte, guidée par le traître pilote Earl Sigwald, en vue des Danois et des Suédois embusqués et épiant la belle marche des vaisseaux ennemis dans chacun desquels, trompés par une apparition toujours de plus en plus belle, il croyait voir le *Long Serpent*. Il apparut enfin, le dragon de sa proue resplendissant aux rayons du soleil, ses flancs hérissés d'hommes armés, toutes voiles déployées ; quand ils l'aperçurent, personne ne dit mot, tout le

monde savait que c'était là le *Serpent;* ils s'enfuirent immédiatement à leurs vaisseaux pour se préparer au combat. Dès qu'Olaf et ses forces furent engagés dans l'étroit passage, les flottes réunies des trois alliés s'élançent du Sound. Les soldats supplièrent Olaf de rebrousser chemin, de ne pas risquer une bataille contre des forces aussi supérieures ; mais le roi répondit, debout sur son banc de quart : " Amenez les voiles; je n'ai jamais tourné le dos à la bataille; que Dieu dispose de ma vie, mais fuir, jamais ! " Alors, il ordonne qu'on sonne les trompes, pour que tous ses vaisseaux se réunissent, les uns près des autres. " Alors, dit Ulf le Roux, capitaine du gaillard d'avant, " si le *Long Serpent* est tout en avant, nous aurons une chaude affaire ici."

Le roi répliqua: "Je ne pense pas que l'homme en charge de ce gaillard ait peur."

Ulf répondit : " Défend ton banc de quart comme je défendrai mon gaillard d'avant."

Le roi avait un arc dans la main ; il plaça une flèche sur la corde et fit semblant de viser Ulf.

Ulf dit : " Cherche un autre but, ô roi, là où il sera plus utile ; mon travail est pour toi."

Alors, le roi demande : " Quel est le chef des forces qui sont droit devant nous ?" Ulf répond: " Svend de Danemark, avec son armée."

Olaf répliqua : " Nous ne sommes pas effrayés de ces efféminés Danois. Quelles sont les troupes à droite?" On lui répond: "Olaf de Suède et ses forces."

" Ce serait mieux, répliqua le roi, pour ces Suédois de rester dans leur pays à offrir des sacrifices, plutôt que de s'aventurer dans un combat avec le *Long*

Serpent. Mais quels sont ces grands vaisseaux à bâbord des Danois ? "C'est le Jarl Eric, fils d'Hacon, lui répondit-on. Le roi dit : "Il a ses raisons pour venir à notre rencontre; nous devons nous attendre à un rude combat avec ces hommes, Norvégiens comme nous."

Cette terrible bataille dura plusieurs heures. Elle fut peu disputée par les bons Danois et les idolâtres Suédois ; comme Olaf l'avait prévu, après un court combat, ils prirent la fuite. Mais le Jarl Eric, sur son grand vaisseau *la Barbe de fer*, ne fut pas un jeu pour les vaisseaux plus légers d'Olaf. L'un après l'autre, ils furent inondés de sang, et leurs défenseurs balayés et précipités dans la mer. Enfin la *Barbe de fer* vint se ranger à côté du *Long Serpent*, et à dater de ce moment, il y eut une rude besogne et au gaillard d'avant et au banc de quart.

Einar Lambarskelva, l'un des plus habiles archers d'Olaf, est auprès du grand mat et combat avec son arc. Sa flèche touche le banc du gouvernail de l'ennemi au-dessus de la tête du Jarl, et s'enfonce dans le bois. "Qui frappe ce coup ?" dit le Jarl. Une autre flèche passe entre sa main et son flanc et déchire l'étoffe de son siège. "Allons, dit-il à un des siens, nommé Fin, vise ce grand archer qui est auprès du mat." Fin tire, la flèche atteint l'arc d'Einar au moment où il va tirer, il se fend en deux. "Qu'est-ce que c'est, s'écrie le roi Olaf, qui se brise avec un tel bruit ?"

"La Norvège, ô roi ! qui se brise dans tes mains," s'écrie Einar. "Non pas, dit le roi ; prends mon arc, et tire." Einar prend l'arc, y place une flèche. "Trop faible, trop faible, dit-il, pour l'arc d'un grand roi," et

jetant de côté l'arc, il prend son épée et son bouclier et combat vaillamment. Mais l'heure d'Olaf est arrivée. Des morts nombreux sont étendus près de lui ; il en est plus tombé sous sa main qu'à ses côtés. Mais les rangs éclaircis à bord de la *Barbe de fer* sont sans cesse comblés par de nouveaux combattants venus des autres vaisseaux, même par des Suédois et des Danois forts maintenant avec les forts, tandis qu'Olaf, séparé des siens, se tient presque seul sur le pont du *Serpent*, où son pied glisse dans le sang de ses soldats. Le Jarl a mis en mer toutes ses embarcations pour arrêter tous ceux qui paraissaient s'échapper du vaisseau, mais le roi ne songe pas à fuir. Il promène ses regards autour de lui, contemple son épée brisée comme l'arc d'Einar, pousse un profond soupir, et élevant son bouclier au-dessus de sa tête, s'élance dans la mer. L'ennemi rugit, hurle ; qui saisira le premier ce noble prisonnier ? Arrière, esclaves ! le bouclier qui l'a protégé dans plus de cent combats va aussi le protéger contre le déshonneur.

Des mains innombrables se tendent pour lui conserver la vie qu'il n'estime plus à rien, mais le bouclier seul flotte sur les vagues. Olaf a disparu dans l'abîme.

Peut-être que vous en savez assez de ma saga ; mais en regardant cette grise cathédrale, je ne puis m'empêcher de consacrer quelques lignes à un autre Olaf, roi et guerrier comme lui, mais qui, après sa mort, a reçu un plus haut titre. La vieille histoire de saint Olaf, ou saint Olave comme on l'appelle, exhale peu l'odeur de sainteté à ses débuts ; mais elle se passait dans un temps où l'on attachait plutôt l'idée d'honneur que de la

honte au pillage du butin de l'ennemi. Les anciens historiens mentionnent ces pillages comme des choses toutes naturelles. Ici le roi débarqua, brûla et ravagea ; là le roi fit beaucoup de butin. Cet été, il fit une croisière dans la Baltique pour ramasser des richesses, etc. Tout comme un biographe moderne parlerait des spéculations heureuses de chemins de fer par une personne, de ses dividendes dans une mine de charbon, ou d'une jolie petite affaire dans les longues annuités. Néanmoins, on trouve déjà des indic s de sa vocation future dans le discours qu'il adressa à ses amis et parents, pour leur faire part de son dessein de conquérir sa couronne : "Moi et les miens nous n'aurons pour tout bien que le butin conquis pendant la guerre, *et pour lequel nous avons risqué nos vies et nos âmes ;* car plus d'un homme innocent a, par nous, été dépouillé de ses biens et plus d'un aussi à perdu la vie, et maintenant des étrangers occupent les possessions de nos pères." On voit ici, avec une faible lueur de l'auréole du saint, sur le casque de Viking, une naissante perception des droits de propriété qui, sans doute, devait surprendre ses auditeurs au milieu de leur zèle ardent pour les bonnes vieilles coutumes du pillage. Mais, bien que les ans dussent s'écouler et les destins changer avant que cette pâle lumière de l'ancienne Eglise devint cette flamme ardente et dévorante qui répandit la terreur dans les antres des anciens dieux, encore existants, un sentiment inné du devoir semble avoir toujours prévalu en lui. Si l'on ne peut nier qu'il partagea les erreurs des autres monarques prosélytes, il ne fit jamais entrer dans la balance une injure per-

sonnelle. Qu'elle est grande sa réponse à ceux qui lui conseillaient de ravager avec le fer et le feu la province rebelle de Thronthjem, comme il avait puni nombre de ses sujets qui avaient rejeté le Christianisme : " Nous avons maintenant l'honneur de Dieu à défendre ; mais cette trahison contre leur souverain est un crime bien moins grave ; il est plus en mon pouvoir d'épargner ceux qui ont mal agi avec moi que ceux qui haïssent Dieu." Cette dure manière de mesurer les actions des autres, il s'en servait pour les siennes propres, témoin cette scène curieusement caractéristique. Un jour, assis à table sur son siége, absorbé dans ses pensées, il se mit, sans en avoir conscience, à couper un morceau de sapin qui se trouvait sous sa main. Le domestique qui le servait à table, voyant cela, lui dit (remarquez la formule respectueuse) : "*C'est demain lundi, sire.*" Le roi le regarda, puis il lui vint à l'esprit qu'il travaillait le dimanche. Il balaya les copeaux qu'il avait faits, y mit le feu et les fit brûler sur sa main nue, " montrant ainsi qu'il voulait suivre rigoureusement la loi de Dieu et ne pas la transgresser sans châtiment."

Mais quelles qu'aient été les faiblesses humaines mêlées à ce noble caractère, quelles qu'aient été les barbaries qui ont tachés sa carrière, on doit les oublier devant la fin pathétique de son histoire guerrière.

Ses sujets, mécontents de la sévérité avec laquelle il faisait observer ses propres lois religieuses, ou gagnés par la corruption de Canut, roi d'Angleterre et du Danemark, faillirent à leur allégeance. Le brave et sincère monarque marcha contre les rebelles,

à la tête d'une poignée de troupes étrangères et de quelques-uns de ses feudataires restés fidèles. Le soir de la dernière bataille, dans laquelle il joua son trône et sa vie, il confia une grosse somme d'argent à un des siens, pour être dépensée en aumônes envers les églises et les prêtres, comme dons pour les âmes de ceux qui étaient tombés en combattant *contre lui*, convaincu de la légitimité de sa cause et du salut de ceux qui l'avaient aidé.

Il fit une fin glorieuse. Abandonné de la plupart de ceux qu'il avait aimés et servis, leur pardonnant et les excusant, repoussant le secours de ceux qui niaient la foi sainte qui était devenue l'intérêt principal de sa vie ; entouré d'un petit nombre de fidèles qui partagèrent son destin, il tomba percé de coups dans cette dernière bataille, et les dernières paroles qui sortirent de ses lèvres ferventes furent une prière à Dieu.

Ce fut certainement un saint et brave soldat ; mais il ne fut pas le seul qui se conduisit noblement pendant cette journée. Voici une autre épisode de ce combat fatal.

Un certain Thormod est au nombre des Scaldes ou poëtes de l'armée d'Olaf. La nuit avant la bataille, il chanta un chant de guerre à la demande du roi, qui lui donne un anneau d'or tiré de son doigt, comme marque d'approbation. Thormod le remercia de ce présent et lui dit : " C'est mon vœu que, nous ne soyons séparés ni dans la vie ni dans la mort." Quand le roi reçoit le coup mortel, il est auprès de lui, mais blessé lui-même et si faible, si abattu que, dans une charge désespérée des soldats du roi, il murmura : " *Il*

se tient dans les rangs auprès de son compagnon d'armes, bien qu'il ne puisse plus rien."

Les bruits de la bataille ont cessé, le roi est étendu mort où il est tombé. L'homme qui lui a fait sa blessure mortelle a laissé le corps étendu sur la terre et a jeté un manteau sur lui. "Et en essuyant le sang qui couvrait son visage, il le trouva très-beau; ses joues étaient vermeilles comme s'il dormait seulement."

Thormod, qui avait reçu une seconde blessure dans les rangs (une flèche dans le côté qu'il rompit près de la chair), gagna une grange où d'autres blessés avaient trouvé un refuge. En entrant l'épée nue à la main, il rencontra un des rebelles qui lui dit: "Ce n'est pas agréable ici, on n'entend que des cris et des gémissements. C'est une honte que de vigoureux jeunes gens ne puissent supporter plus courageusement leurs blessures. Les soldats du roi ont pu combattre vaillamment aujourd'hui, mais certainement ils supportent mal leurs blessures."

Thormod lui demanda son nom et s'il était à la bataille. Kimbe (c'était son nom) lui répondit qu'il y était avec les rebelles, qui étaient du bon côté. "Et as-tu été à la bataille, toi aussi?" demanda-t-il à Thormod.

Thormod répondit: "J'étais avec ceux qui ont eu le meilleur sort."—"Es-tu blessé?" demanda Kimbe.

"—Ma blessure n'est rien," dit Thormod.

Kimbe vit l'anneau d'or, et dit: "Tu es au roi, donne-moi ton anneau d'or et je te cacherai."

Thormod répondit: "Prends l'anneau si tu peux t'en emparer; *j'ai perdu ce qui valait bien mieux.*"

Kimbe avança la main pour saisir l'anneau; mais

Thormod, tirant son épée, lui coupa la main, et on dit que Kimbe ne supporta pas mieux sa blessure que ceux qu'il venait de blâmer.

Thormod entre alors dans la grange où gisaient les blessés et s'asseoit en silence auprès de la porte.

Comme les gens rentrent et sortent, l'un d'eux jette ses regards sur Thormod et lui dit : " Pourquoi es-tu si pâle ? Es-tu blessé ?" Il répond avec insouciance par une rime demi-railleuse ; ensuite, il se lève et se tient un moment près du feu. Une femme qui prend soin des blessés lui ordonne d'aller chercher du bois en dehors. Il revient avec le bois, et la jeune fille, après l'avoir examiné, dit : " Cet homme est horriblement pâle," et lui demanda de voir ses blessures. Elle examine la plaie et sent que le fer de la flèche y est encore ; elle prend alors une paire de pinces et essaye de l'arracher, mais il est enfoncé trop avant, et les lèvres gonflées de la blessure empêchent qu'on le saisisse. Thormod ordonne de les couper assez avant pour pouvoir l'extraire, de lui donner les pinces et de le laisser lui-même arracher le fer. Elle lui obéit ; il prend l'anneau de son doigt et le lui donne en lui disant : " C'est le présent d'un brave ! Le roi Olaf me l'a donné ce matin." Alors, Thormod prend les pinces et arrache le fer. La tête de la flèche était barbelée, et il avait emporté des lambeaux de chair. Quand il vit cela, il dit : " Le roi nous a bien nourris," je suis gras même dans les régions du cœur ; et ce disant, il tombe et meurt. * Cœur vaillant et fidèle ! si on ne

* Quand un homme était blessé dans l'abdomen, c'était l'habitude de lui donner un oignon à manger ; par ce moyen, on constatait, paraît-il, si l'arme avait perforé les viscères.

t'a pas donné une place dans la tombe de ton royal maître, il y en a une pour toi à son côté dans le ciel !

J'ai enfin reçu, je n'ai pas besoin de dire avec quelle joie, deux lettres de vous ; l'une était adressée à Hammerfest. J'étais porté à croire que quelque sorcier norvégien avait enchanté le sac aux lettres, comme on le voit dans les anciennes ballades, pour empêcher qu'elles ne me parvinssent ; car, lorsque le paquet de lettres destinées au *Foam* fut apporté à bord de suite après notre arrivée, moi seul je n'avais rien. Depuis Sigurdr et le docteur, jusqu'au petit garçon de cabine, chaque figure du bord rayonnait d'avoir des nouvelles de la maison, tandis que je me promenais sur le pont les mains dans les poches, faisant semblant de m'en fort peu soucier ; mais le charme est maintenant rompu, et je retire mes méchantes pensées, et sur le sorcier et sur vous.

Nous avons fait, hier, une excursion jusqu'à Ladé ; j'ai vu là une chute qui est un *lion* du voisinage, mais un lion très-adouci qui rugit d'une voix aussi douce qu'une colombe. Nous sommes revenus le soir pour assister à un bal donné pour célébrer la visite du prince-royal.

A Ladé, j'avoue que je ne pouvais penser à rien qu'au grand jarl Hacon, le conseiller et le faiseur du roi—roi lui-même excepté de nom ; car il régna sur la rive ouest de la Norvège, au temps où Olaf vivait encore dans l'exil. C'est certainement une des plus pittoresques figures des dramatiques légendes norvégiennes, avec son caractère dur, sa bravoure et cette beauté héréditaire de race qui le distingue entre tous. Ses fautes, bien que grandes, avaient un éclat

et un prestige qui, dans ces temps barbares, doivent avoir ébloui les hommes et surtout les femmes, comme son histoire le prouve. Ce fut son amour pour la belle Gudrum Lyrgia (le soleil de Lunde, comme on l'appela) qui hâta le destin vengeur que ses années de volupté et le mécontentement de ses sujets avaient préparé. Le nom de Gudrum Lyrgia excita les Norvégiens à briser le joug du lubique despote ; Olaf Tryggvesson fut proclamé roi, et l'on vit bientôt le grand jarl de Ladé proscrit dans les pays où il avait régné, s'enfuir, accompagné d'un seul esclave nommé Karker.

Dans cette extrémité, Hacon demande aide et protection à Thora de Rimmol, dame dont il fut autrefois tendrement aimé ; elle est fidèle dans l'adversité à l'ami des jours meilleurs, et cache le jarl et son compagnon dans un réduit pratiqué dans ce dessein sous un toît à porc, recouvert de bois et de fumier, comme le seul lieu capable de le dérober aux recherches de ses ennemis. Olaf et ses vassaux le cherchent dans la maison de Thora, mais en vain ; enfin Olaf, debout sur la muraille contre laquelle s'appuie le toît à porc, promet richesse et honneurs à celui qui lui apportera la tête du jarl de Ladé. La scène qui suit est racontée avec la puissance tragique du Dante.

Une faible lumière éclaire la cachette ; le jarl et Karker entendent tous deux les paroles d'Olaf.

—Pourquoi étais-tu si pâle, dit le jarl, et pourquoi es-tu maintenant noir comme la terre ? Tu n'entends pas me trahir, je suppose ? "

—En aucune manière, dit Karker.

—Nous sommes nés la même nuit, dit le jarl, et le temps ne sera pas long entre nos morts.

Quand vient la nuit, le jarl se tient éveillé, mais Karker dort d'un sommeil troublé. Le jarl le réveille et lui demande à quoi il rêve ; il répond : " J'étais à Ladé, et Olaf mettait un collier d'or à mon cou."

Le jarl répondit : " Ce serait un collier rouge, s'il venait à te prendre ; par moi tu jouiras de tout ce qui est bon, c'est pourquoi ne va pas me trahir."

Alors ils se tiennent tous deux éveillés, l'un guettant l'autre; mais, vers le jour, le jarl s'endormit, et dans son sommeil inquiet, il ramène ses talons sous lui, lève la tête comme pour se lever, et crie d'une manière épouvantable. Karker, " horriblement alarmé," tire un couteau de sa ceinture, le porte à la gorge du jarl et lui coupe la tête. Tard dans la journée, il vient à Ladé, apporte la tête du jarl à Olaf, et raconte son histoire.

Il fait plaisir d'apprendre que *le collier rouge* fut passé autour du cou du traître : Olaf lui fit trancher la tête.

Quel tableau que celui-là ! sous ce toît à porc, ces deux figures hagardes, épuisées par les fatigues du voyage et par le manque de repos ; ces yeux sans sommeil tenus ouverts par la défiance dans une demi-obscurité : quelle vérité de la nature dans ce cauchemar du malheureux jarl !

Ce fut à mon retour de Ladé que je trouvai vos lettres, et pour jouir de leur lecture sans être interrompu, je les emportai dans le cimetière (une place magnifique), pour les lire en paix et avec tranquillité. Le cimetière n'était pas peuplé de jeunes gens vou-

lant être seuls, comme Tom Hood raconte en avoir rencontré dans une certaine paroisse sentimentale ; je pus jouir de la solitude que je cherchais.

Je fus frappé du soin affectueux et des ornements des tombes ; quelques-unes étaient littéralement chargées de fleurs, et même celles qui portaient la date d'un deuil depuis longtemps passé avaient, cependant, des couronnes de fleurs et de frais bouquets. Ces bons Throndhjemiens doivent avoir beaucoup de ce que les Français appellent *la religion du souvenir*, religion dont nous, Anglais, nous manquons singulièrement. Je ne crois pas qu'il y ait un peuple, en Europe, si peu gardien que nous de tout anniversaire sentimental. Je fais exception pour le jour de naissance de nos amis vivants, que nous sommes toujours prêts à cultiver, quand nous y sommes invités ; les pâtés, la venaison et le champagne étant d'agréables stimulants de nos affections. Mais le temps et les affaires n'admettent pas d'anniversaires plus sombres. Un gentleman occupé du change ne peut convenablement se renfermer au jour natal de son Araminte perdue, non plus qu'un comité de chemin de fer ne peut lui permettre de disparaître sur les 10.25 heures A. M., pour aller répandre une larme sur la pierre tombale du nouveau cimetière de Willow-com-Hatband. Il se contente nécessairement de regretter son Araminte en gros et d'omettre les petits détails d'une douleur pédantesque.

Le fait est que nous sommes un peuple éminemment pratique, et que nous acceptons très-aisément l'*irrévocable*, sinon sans regret, du moins avec une philosophie qui repousse tout mode superflu de le

faire voir. *Décent*, voilà le mot usuel et approprié à nos solennités funèbres, et nous sommes contents non-seulement de construire décemment nos sépultures pour l'éternité, mais de mourir et d'être enterrés de même.

La cathédrale perd un peu de sa physionomie poétique quand on en approche. Une restauration moderne a fait quelque chose, comme de dépouiller son extérieur, et le rafinement moderne a contribué pour beaucoup à dégrader l'intérieur, au moyen de bancs et de divisions ; mais en somme, c'est un très-bel édifice et qui porte bien sa dignité métropolitaine. On m'a dit que la véritable église bâtie par Magnus le Bon, fils de St. Olave, sur les restes de son père, et achevée par son oncle Harald Hardrada, est, ou plutôt était renfermée dans les murs de la cathédrale, et quoique des catastrophes successives, causées par le feu, aient laissé debout très-peu des anciennes constructions, j'aime à croire que quelques-unes de ces grandes pierres ont été mises à leur place sous les yeux d'Harald le Sévère. Ce fut le soir de sa fatale expédition contre notre Harold d'Angleterre que le reliquaire de St. Olave fut ouvert par le roi, qui, ayant coupé les cheveux et les ongles du saint (probablement comme reliques efficaces pour le protéger lui et les siens), referma le reliquaire et en jeta les clefs dans le Nid. Les secrets de cette tombe furent respectés de ce jour jusqu'à celui où les mains profanes des Danois luthériens l'enlevèrent avec tous les calices d'or et d'argent, les ciboires ornés de pierreries, qui, grâces aux présents des rois et aux offrandes des pirates, s'étaient accumulés dans son trésor.

Ce doit avoir été un beau et résolu compagnon que ce Harald le Sévère, quoique, en dépit de ses constructions d'églises et de certaines persécutions de païens, ne suivit pas la même voie que son bienheureux frère. Le commencement de son histoire se lit comme un beau conte ; c'est le sujet favori des chants des poêtes, surtout ses aventures romanesques dans l'Est. Dans ces récits, les Sarrasins fuient devant lui comme la paille devant le vent, les châteaux imprenables de la Sicile tombent en son pouvoir par des faits d'armes impossibles ou des stratagèmes incroyables. Une impératrice grecque tombe en amour avec lui ; son mari le fait jeter en prison ; une dame trouve le moyen de lui faire parvenir une échelle de corde avec laquelle il s'échappe de la tour. Cependant, une chaîne tendue à l'embouchure du port empêche son vaisseau de sortir. Le roi de la mer ne s'embarrasse pas de si peu. Plaçant tout son lest, ses armes et ses hommes à l'arrière jusqu'à ce que l'éperon se dresse hors de la mer, il fait force de rame sur la chaîne de fer; le navire en franchit la moitié ; le poids, transporté de suite à la poupe, le fait retomber à flot de l'autre côté, il a franchi l'obstacle comme un chasseur irlandais. Une seconde galère brise son arrière dans la même tentative. Après quelques actes douteux de vengeance contre la cour grecque, Harald et ses hardis compagnons, toujours combattant et pillant, poursuivent leur course à travers le Bosphore et la mer Noire jusqu'à Novogorold, où la première partie du roman se termine, comme cela doit être, par un mariage avec l'objet de son amour secret, Elisof, fille du roi de Russie.

L'histoire d'Hardrada s'assombrit vers la fin, comme la plupart des contes de ces anciens temps. Sa mort en Angleterre est si frappante qu'il faut que vous ayez la patience d'écouter une autre saga ; elle vous dira la bataille de Stanford Bridge au point de vue norse.

L'expédition contre Harold d'Angleterre commence mal ; des rêves et des présages effrayent la flotte ; un homme rêve qu'il voit un corbeau sur la proue de chaque vaisseau ; un autre voit la belle Angleterre, mais de brillants boucliers cachent la verdure des champs ; d'autres effrayants phénomènes assombrissent la splendide vision. Harold lui-même rêve qu'il est de retour à Nidaros, mais que son frère Olaf le rencontre et lui prédit la ruine et la mort. Les hardis soldats du Nord ne sont pas découragés par ces augures, et leur premier succès sur la côte de l'Angleterre semble justifier leur persistance ; mais un certain beau lundi de septembre (A.D. 1066, selon la chronique saxonne), une partie de son armée étant campée à Stanford Bridge, Hardrada, après son déjeûner, ordonne aux trompettes de sonner pour descendre à terre ; mais il laisse la moitié de ses forces en arrière pour garder ses vaisseaux ; et ses hommes, ne soupçonnant aucune résistance de la part du château qui s'était déjà rendu, arrivent sur le rivage, ne portant, vu la chaleur du temps, que leurs casques, leurs boucliers, leurs lances et leurs épées ; quelques-uns seulement ont des arcs et des flèches, et tous sont très-joyeux. En s'approchant du château, ils voient un nuage de poussière comme en soulèvent les pieds des chevaux, et au-dessous des boucliers bril-

lants et des armures étincelantes. L'armée anglaise d'Harold est devant eux. Hardrada envoie à ses vaisseaux demander du secours, et déploie sa bannière, la *dévastatrice*, sans être effrayé de l'inégalité des forces et de celle de leur armement. Les soldats de chaque côté sont rangés en bataille, et les deux rois sont en présence, chacun d'eux cherchant son noble ennemi parmi la multitude. Le cheval noir d'Harold trébuche et tombe, le roi se relève, et dit : " Une chute est d'un bon augure pour un voyageur. "

Le roi anglais demande aux Normands qui sont avec lui : " Connaissez-vous cet homme hardi qui est tombé de cheval, celui qui a un manteau bleu et un si beau casque ?

—C'est le roi de Norvège," lui est-il répondu.

Harold reprend : " C'est un héros de royale apparence, mais je crois que sa bonne fortune l'a abandonné."

Et alors vingt braves chevaliers anglais sortent à cheval des rangs pour parler aux Normands. Celui qui marche en avant demande si le comte Toste, le frère d'Harold (qui marche avec son ennemi contre lui), est avec l'armée norvégienne.

Le comte lui-même répond hardiment : " Vous le trouverez ici, on ne peut le nier."

Le Saxon dit : " Ton frère Harold t'envoie ses salutations, et t'offre le tiers de son royaume si tu veux te soumettre et te réconcilier avec lui."

Le comte, à la suggestion du roi norvégien, réplique : " Qu'est-ce que mon frère le roi donnera à Harald Hardrara pour sa peine ?

—Il lui donnera, répondit le chevalier, *sept pieds de*

terre anglaise, ou plus, parce qu'il est beaucoup plus grand que les autres hommes.

—Alors, reprend le comte, que le roi anglais mon frère se tienne prêt à combattre ; car il ne sera jamais dit que Toste a manqué de foi à des amis qui sont venus avec lui combattre ici en Angleterre."

Quand les chevaliers se furent éloignés, le roi Harold demanda au comte : " Quel est cet homme qui parle si bien ?

—Ce chevalier est Harold, roi d'Angleterre," lui répondit le comte.

Le farouche roi norvègien regrette que son ennemi soit échappé de ses mains, ignorant que c'était lui ; mais, même dans l'excitation de son désappointement, le noble Norse ne parle de son ennemi qu'avec une généreuse admiration, disant à ceux qui l'entourent : " Ce n'est qu'un petit homme, mais il se tient ferme sur ses étriers."

Le terrible mais inégal combat prend bientôt fin, et quand un tardif secours arrive des vaisseaux, Harald est tombé sur la figure, avec une flèche mortelle dans la gorge ; il ne verra plus Nidaros. Sept pieds de terre anglaise et rien de plus, telle est la conquête de ce bras puissant et de ce fier courage.

Mais en voilà assez sur ces braves. Je vais vous transporter sur une scène plus plaisante. Après un très-agréable dîner avec M. K . . ., qui a été des plus charmants pour nous, nous nous sommes rendus au bal. La salle était spacieuse, bien éclairée, ornée de charmantes figures ; le parquet était doux, et l'orchestre avait des accents de fête si entraînants que je priai M. K . . . de me présenter à une de ces belles

personnes dont les pieds impatients frappaient le parquet.

Je fus conduit en bonne forme à une très-belle dame, et j'entendis mon propre nom suivi d'un son étrange, désignant le nom de ma charmante partner : Madame Hghelghghagllaghem. Pour la prononciation de ce singulier polysyllabe, je puis seulement vous donner quelques instructions : commencez par une légère toux, continuez par gloussement de la gorge, et finissez par un mouvement sternutatoire convulsif, accompagnant le tout d'un délicat nazillement. Si le résultat ne vous donne pas quelque chose d'approchant de la prononciation requise, vous pouvez renoncer à tout espoir d'y arriver, et c'est ce que je fis. Heureusement, mon affaire était de danser et non d'apostropher la dame. Bien que mes qualités de danseur se soient rouillées depuis deux ou trois ans, je me rappelle que le temps n'était pas éloigné où la belle Dlle. E . . . me proclamait un très-supportable valseur, pour un Anglais ; en conséquence, je conduisis ma partner dans le cercle avec un *air capable.* Il y avait dans le rhythme de l'air joué quelque chose qui offensait mes oreilles ; mais je ne pouvais m'en rendre compte, quand, en regardant les évolutions de deux couples déjà descendus dans l'arène, je m'aperçus qu'ils dansaient *la valse à trois temps.* Ma partner ne devait pas faire exception à la règle générale, personne n'ayant jamais dansé autre chose dans la ville depuis les temps d'Odin, et il m'était impossible de m'y conformer. Que faire ? Je ne pouvais expliquer le cas à Madame au nom si étrange, et elle ne comprenait pas l'anglais et je ne

parlais pas le norse. Mon cerveau se tourmentait pour trouver quelque solution à la difficulté, ou quelqu'excuse pour m'enfuir. Que ne fûs-je pris d'un saignement de nez ou d'une attaque d'apoplexie ! L'un ou l'autre cas aurait été une excuse convenable pour ma sortie. Il ne me restait que le courage du désespoir ; aussi, sans plus de réflexion, je me lançai dans la salle et *à deux temps*. A ce premier mouvement si inusité, elle jeta un cri qui fit arrêter la danse. Je pensai qu'il n'y avait rien de mieux que de simuler un air d'innocence, et la dame, après une minute d'étonnement, finit par éclater d'un franc éclat de rire auquel se joignit toute la compagnie, y compris son valseur. Pendant le reste de la danse, elle se résigna à son sort avec une aimable bonne grâce.

Le prince royal est de haute taille et d'un agréable extérieur ; il fut très-gracieux, et m'adressa plusieurs questions sur mon voyage ; et la nuit, il y eut illumination générale à laquelle le *Foam* contribua avec ses lanternes aux couleurs bleues.

Nous nous mettons en route ce matin à bonne heure, et sans pilote comme nous étions entrés, et nous prenons de nouveau la mer. Je quittai Throndhjem avec regret, non pas pour elle-même—car, en dépit des bals et des illuminations, je ne pensais pas que les plaisirs de la station fussent bien délirants—mais tout ce pays est si intimement liédans mon esprit avec les brillants épisodes de l'ancienne histoire de la Norvège, qu'il me semblait abandonner pour toujours ces braves Harald, Olaf, Hacon, parmi lesquels j'avais vécu dans une si agréable intimité pendant quelque temps.

Tandis que nous suivons la côte, je fais aussi bien d'employer le temps à vous donner une rapide esquisse des commencements de ce beau peuple norse, quoique son histoire remonte jusqu'à la nuit des temps, et possède quelque chose de la vague magnificence de votre propre généalogie par McDonnell, qui clot une longue liste de grands potentats par quelqu'un qui fut le fils de Scotha, qui était la fille de Pharaon.

Dans les âges passés, à travers les plaines de la Scythie et des marais du Tanaïs, dans ce pays du matin dans lequel ne pénétrèrent jamais ni la littérature grecque, ni les armes romaines, il y avait une grande cité appelée Asgaard. Nous ne connaissons rien de son fondateur, ni de son histoire ; mais dans le brouillard de l'antiquité, nous distinguons la figure d'un héros, auquel une série de conquêtes valut le commandement sur ses contemporains, et les honneurs divins de la part de ceux qui vinrent après lui. Fut-il poussé par une impulsion irrésistible, ou simplement par des visions plus puissantes que lui ? c'est ce qu'il est impossible de dire ; mais il est certain qu'à cette époque, non peut-être très-éloignée de l'ère chrétienne, ce personnage guida son peuple, norrisson des pays du soleil, à travers l'Europe, dans une direction nord-ouest ; après avoir laissé des établissements le long des rivages méridionaux de la Baltique, il s'établit enfin dans les forêts et les vallées de la contrée qu'on a appelée depuis la Péninsule Scandinave. Que ces enfants du midi aient choisi pour l'habiter un pays si froid, cela peut surprendre ; mais on doit se rappeler qu'ils formaient une faible population, et que les vallées inhabitées de la Norvège et de la

Suède, fécondes en poissons et en gibier et riches en fer, étaient un pays préférable à ceux qu'on ne peut coloniser qu'après les avoir conquis.

Ainsi sous la conduite d'Odin et de ses douze paladins, auxquels la postérité reconnaissante a accordé des trônes dans la demeure de leur chef Valhalla, les nouveaux immigrants se répandirent le long des côtes de l'océan Occidental, autour des sombres fiords, en haut et en bas des profondes vallées qui tombent à angle droit de la chaîne de montagnes neigeuses qui traverse le centre de la Norvège.

Au milieu des rudes mais non défavorables influences de ces pays glacés, grandit cette race vaillante qui était destinée à donner une dynastie impériale à la Russie, une noblesse à l'Angleterre et des conquérants sur tous les rivages de l'Europe.

Quand ils furent établis dans leur nouvelle patrie, l'ascendant du héros mystérieux sur ceux qui l'accompagnaient, et sous les auspices duquel la colonie s'était formée, semble être encore plus inaltérable, non-seulement sur la masse du peuple, mais encore sur les douze sous-chefs qui l'avaient accompagné. Il semble n'y avoir jamais eu la moindre tentative de mettre en question son autorité, et quoique, plus tard, ils fûssent eux-mêmes élevés aux rangs des esprits célestes, toutes les traditions maintiennent avec soin la suprématie divine et humaine d'Odin. A travers l'obscurité, l'exagération et les fables ridicules dont on a surchargé son existence réelle, nous voyons encore que cet homme, évidemment d'un génie supérieur, exerça sur ses contemporains autant d'ascendant qu'il ait jamais été donné à un homme d'en exercer sur ses semblables.

Suivant le naïf langage du vieux chroniqueur, "sa contenance était si belle que quand il s'asseyait au milieu de ses amis, tous les esprits étaient réjouis ; que quand il parlait, tous étaient persuadés, et que quand il allait à la rencontre de ses ennemis, personne ne pouvait lui résister." Quoique, dans la suite, il eut été fait dieu par un peuple superstitieux qu'il avait comblé de bienfaits, sa fin semble avoir été noble et religieuse. Il fit venir ses amis autour de son lit, leur ordonna de croire à l'immortalité de son âme, et leur exprima son espoir que plus tard ils se retrouveraient dans le paradis. Alors, dit-on, commença la croyance en Odin et l'invocation de son nom.

Quand la contrée fut colonisée, elle fut divisée et subdivisée en lots ; quelques-uns n'eurent pas plus de cinquante âcres d'étendue, et chaque propriétaire eut sa part que leurs descendants ont gardée jusqu'à ce jour, par le droit *udal*, c'est-à-dire non comme fief de la couronne, ou de quelque suzerain, mais comme une possession absolue, inaliénable, transmissible, comme la couronne des rois, à leurs descendants à perpétuité.

Ces propriétaires du sol furent appelés *Bonders*, et formèrent la principale force du royaume. C'était eux, leurs amis, ou serviteurs ou *thralls*, qui constituaient l'armée. Le roi ne pouvait rien faire sans leur consentement. Dans des occasions solennelles, ils se réunissaient en assemblée ou *Thing* (c'est-à-dire Parlement), pour le réglement des affaires publiques, l'administration de la justice, l'imposition et la distribution des taxes.

Sans une solennelle investiture dans le grand *Thing*, le souverain de la descendance la plus légitime ne

pouvait pas monter sur le trône, et on pouvait toujours en appeler de son autorité devant l'auguste assemblée.

C'est à ces *Things* et à l'invasion norse qui les implanta, et non aux *Wittenagemotts* des Saxons latinisés, que doit se rapporter l'existence de ces parlements qui ont fait la gloire de l'Angleterre.

Doucement et graduellement vint la foi dans la liberté, et un invincible amour de l'indépendance s'accrut parmi ce peuple aux mœurs simples.

Des despotes féodaux n'opprimèrent pas ceux qui n'étaient pas protégés, car tous étaient nobles et nés *udals;* des armées en permanence ne permirent pas à la couronne de porter la défiance dans l'opinion populaire, car les épées des *Bonders* suffisaient à la défense du royaume ; des barons militaires n'usurpèrent pas une autorité illégitime, car la nature du sol empêchait l'érection de forteresses féodales.

Le despotisme s'éleva sur toute l'Europe, tandis que d'année en année, au milieu des sauvages tableaux de la terre scandinave, cette grande race mûrissait cette force d'esprit qui devait donner une énergie inépuisable à la civilisation débile des Saxons, et présenter au monde, en plein dix-neuvième siècle, l'exemple d'un peuple européen parfaitement libre.

LETTRE XIII.

COPENHAGUE.—BERGEN.—LA PESTE NOIRE.—SIGURDR.—RETOUR.

Copenhague, 12 septembre 1856.

Nos aventures, depuis la date de ma dernière lettre n'ont pas été d'un caractère bien émouvant. Nous avons eu un beau temps, des vents favorables le long des côtes, et nous nous sommes arrêtés un jour à Christiansund, et un autre à Bergen. Mais, quoique la nouveauté du voyage ait cessé depuis que nous avons atteint des latitudes plus basses, il y a toujours une certaine singularité dans les incidents de notre navigation le long des côtes ; tel est par exemple, en se réveillant le matin, de trouver le schooner près d'une maison en bois, ou luttant contre un vent fou avec le câble passé dans un anneau en fer fixé au flanc escarpé d'une montagne. Tout cela rompt la monotonie de la vie quotidienne à bord.

Le plus curieux incident est celui d'une visite que nous reçûmes à Christiansund. Comme je me promenais sur le pont, je vis une chaloupe montée par un gentleman venir vers nous ; elle fut bientôt le long du schooner, et comme j'examinais ce personnage, me demandant ce qu'il pouvait nous vouloir, je le vis se

poser sur le bord de son embarcation et plonger dans l'eau ses bottes et leur contenu. Après avoir, de cette manière, rafraîchi ses talons pendant environ une minute, il saisit un de nos cordages et s'élança gracieusement sur le pont. Sur ce, Sigurdr, qui agissait toujours comme interprète dans ces occasions, s'avança vers lui, et il s'en suivit un colloque qui se termina plus que brusquement par Sigurdr et par l'étranger aux pieds mouillés, qui descendit de nouveau dans sa chaloupe. Ce ne fut que quelques heures plus tard que Sigurdr m'expliqua l'objet de cette visite. Bien que n'ayant pas un caractère naval, ce gentleman appartenait à la catégorie de ceux qui travaillent dans les grandes eaux ; son *affaire* était de négocier un emprunt ; en un mot, il venait pour emprunter cent louis. Il y aurait eu quelque chose de par trop innocent et de confiant "de couper notre foi" pour encourager un tel vagabond à s'embarquer avec nous ; peut-être était-il sous l'influence de cette ancienne disposition de maraude et d'imposition ; l'influence plus polie du dix-neuvième siècle transformant l'ancien Viking en une espèce de Paul Jones et de Jérémie Didler. Les mers que ses ancêtres balayaient avec leurs galères, il les balayait avec son télescope, et avec un œil clairvoyant qui lui faisait courir autant de chance que ses prédécesseurs. Le bain de pieds était évidemment un hommage propitiatoire à la propreté de mon banc-de quart.

Bergen avec ses maisons aux pâles façades groupées sur le bord du fiord, comme des invalides à Spa, bien que pittoresque dans son ensemble, avec sa cathédrale, ses nombreuses églises, paraît plutôt terne et

sans vie quand on a vu les coloris plus chauds de Throndhjem ; de plus, elle manquait de nouveauté pour moi, vu que je l'avais visitée deux ans auparavant à mon retour de la Baltique. Ce fut dans cette occasion que je devins possesseur de mon jeune et regretté Morse.

Personne, si ce n'est celui qui est en rapport avec ce "monstre délicat" ne peut avoir une idée de ses attachantes qualités. J'avoue que sa figure n'était pas strictement symétrique, qu'il avait dans sa démarche une ondulation rappelant celle des grosses mers ; il n'aurait pas paru avec avantage dans votre boudoir, mais il ne semblait jamais déplacé sur mon banc-de-quart, et chaque homme du bord l'aimait comme un frère. Avec quelle force languissante il se roulait dans l'eau quand nous le jetions par-dessus bord ; il barbottait, se rafraîchissait, puis ensuite venait, comme un gros enfant, demander pour ainsi dire de lui enrouler une corde autour de son corps et revenir, lisse et dégoûtant l'eau, au milieu de nous avec un grognement de satisfaction qui semblait dire : C'est bien ! Après tout, on n'est nulle part mieux que chez soi ! Comme il choisissait bien ses places pour se poser et être tranquille, soit en mettant sa tête sur le binacle (surtout quand la manœuvre du moment requérait tous nos soins), soit en travers du capot, ou sur la voûte vitrée de notre cabine, ou encore sur le dos velu de *Sailor*, notre terreneuve, qui positivement ne pouvait pas le sentir ! Mais qu'il était touchant de le voir suivre sur le pont M. Wyse, qu'il considérait évidemment au point de vue maternel, lui demandant du lait avec des grognements

d'hommes les plus expressifs, et embarassant ce bon cœur par des appels démonstratifs à ses fonctions nourricières.

Je n'oublierai jamais la contenance de M. Wyse le jour où dans la baie de Ullapool, essayant de commander à ses sentiments pour me faire part de la mort de ce pauvre animal, qu'il m'annonça sous cette forme étrange: "*Ah ! Milord, la pauvre bête, enfin, les pattes en l'air.*"

Bergen n'est pas aussi propre ni aussi bien ordonné dans son architecture que Dronthéim ; une grande partie de la ville est un réseau confus de rues étroites et d'allées, offrant encore, je pense, les inconvénients primitifs qu'elle présentait au temps d'Olaf. Ce système de construction de rues étroites et fermées dût avoir de fatales influences sur les chances hasardeuses de la vie, pendant que sévissait ces fléaux dévastateurs qui caractérisèrent les temps passés. Bergen fut, de fait, presque dépeuplé par la terrible peste qui, en 1349, ravagea le nord de l'Europe, et dont le souvenir existe encore sous le nom de la "mort noire." page 46.

J'ai été tenté de vous inclure une espèce de ballade, que j'ai composée pendant que je considérais la scène de ce désastreux événement ; son seul mérite consiste dans l'inspiration locale, et en ce qu'elle donne une narration véritable de la manière dont le fléau envahit et sévit sur la ville.

LA PESTE NOIRE DE BERGEN.

I

Qu'ont-ils donc à courir tout-à-coup de la sorte
Les bourgeois de Bergen qui laissent leur dîner
Et volent sur la côte où l'espoir les transporte,
Sans voir leurs brocs de vin que l'on vient de tirer !
Où vont ces curieux ? Leurs groupes mêlés frangent
La crête des hauteurs ; et leurs gais vêtements
Trompent la vue au loin tandis qu'ils se mélangent
Comme font dans les cieux les aurores mouvants.

II

Néanmoins, les voilà qui montent sur la dune,
Et, regardant à l'ouest où s'en vont leurs souhaits,
Avec le vent propice, au gré de la fortune,
Un trois-mats se balance à leurs yeux inquiets.
Il s'en vient lentement du côté de la terre.
"Serait-ce lui !" dit-on, "est-ce bien lui, mon Dieu !"
Et parmi les propos qu'excite ce mystère,
Chacun prononce un nom bien connu dans ce lieu.

III

Depuis plusieurs saisons qu'il a quitté nos plages,
Avec gaillard d'avant et l'étambot dorés,
Il a laissé chez nous des pleurs et des veuvages,
Nombre de souvenirs et bien des cœurs brisés !
Aussi, quand le soleil, dans nos hivers de glace,
Venait baiser les flots, un moment, chaque jour,
Ou, quand sur le midi, son disque prend la place
Des "clairons" que le nord allume tour à tour,

IV

Les enfants orphelins, la mère en sa souffrance,
Sur les rochers à pic qui surplombent les mers,
Emportés par l'amour, le chagrin, l'espérance,
Scrutaient avec ardeur les vastes flots déserts...

Mais l'attente est finie, oublions tous nos larmes,
Regardez ! le navire arrive sous le vent !
Jamais cœur plus joyeux du milieu des alarmes,
N'éleva vers le ciel un plus sublime accent.

V

Le voilà donc qui double, enfin, le promontoire !
Rien ne le masquera davantage à nos yeux.
Mais quoi ! pas un seul cri, ni signal ! Est-ce à croire
Lorsque de revenir on serait désireux !
Il passe des écueils les pointes menaçantes.
Le hâvre s'est ouvert, il semble, devant lui.
Comme la brise manque aux voiles fléchissantes
La marée est son guide ; il glisse à petit bruit.

VI

Prestement, la nouvelle au loin s'est répandue,
On eût dit qu'un bon ange avait passé par là.
Femme, filles couraient, la joie au cœur rendue,
Et chacun de crier : " Le voilà ! le voilà !"
Par cent chemins divers abordant au rivage,
On s'entasse, affolés, le long des quais étroits,
Anxieux de revoir ceux qu'un lointain voyage
Avait presqu'à jamais dérobés à nos toits.

VII

Sur le champ, un essaim de batelets s'élance
Au devant de la nef,—et pour chaque aviron
On peu[illegible]er un cœur, ému, tremblant d'avance
Prè[illegible]venant surgi de l'horizon.
I[illegible] jeune Éric, mû par l'amour d'un père,
[illegible]e à coups redoublés le flot retentissant,
Et, jaloux d'aborder le premier, il espère
Embrasser, avant tous, celui qu'il aime tant.

VIII

Il arrive dans l'ombre où le flanc du navire
Découpe son profil au milieu des flots verts,
Et, comme en tâtonnant, se balance et dévire....
Éric est plein d'émoi. Les panneaux sont ouverts....

"Quel aspect singulier ! Qui voudrait reconnaître
"Le bâtiment pompeux que chacun admirait ?
"Un noir pressentiment dans mon cœur vient de naître :
"Camarades, cherchez ! mon œil ne le pourrait !"

IX

Triste recherche, hélas ! trouvaille épouvantable !
Étendus sur le pont, noirs, hâvres, décharnés,
Sont les hommes du bord qu'un mal impitoyable
A consumés sur place et qui là sont restés.
Les uns avaient uni leurs mains pour la prière ;
D'autres, les yeux ouverts, regardaient le soleil ;
L'ensemble était affreux sur ce pont solitaire.
O ! vie empoisonnée, o ! lugubre sommeil !

X

Éric, aiguillonné de terreur, se reporte
Vers la chambre où son père habitait autrefois.
Le vaillant capitaine est là, près de la porte,
Calme, et comme on l'a vu, imposant, tant de fois.
On le croirait vivant ! Sur son siège impassible
Il semble méditer quelque projet fécond.
Sa main repose encor sur la page insensible
Où les marins, partout, consignent ce qu'ils font.

XI

Quoi donc écrivait-il en ce moment suprême
Où le coup de la mort est venu le frapper ?
"—Dieu nous prendra-t-il tous, lui le Dieu qui nous aime ?
"Et serais-je le seul qu'il ne veut appeler ?
"J'ai vu dans ma douleur la peste et son cortège,
"Mes compagnons mourants qu'on ne peut secourir.
"Je voudrais que nos os reposent en Norvège
"Et que le ciel du nord sur nous put resplendir."

XII

Puis, le livre du bord disait en son langage
Comment un mal affreux, en des climats maudits,
Par un calme obstiné, bien loin de toute plage,
Sous un soleil de plomb les avait envahis.

Et l'ardeur du Tropique activant la souffrance,
Avait grandi le mal,—et serpent venimeux,
Celui-ci les avait mordus. Sans espérance,
Ils étaient morts d'horreur, écumants, furieux !

XIII

Disait aussi le livre à quelle sépulture
Les matelots voueaient leurs pauvres compagnons,
Tant qu'ils pouvai t encor, étouffant leur torture,
Les traîner aux panneaux, aux abîmes sans fonds !
Cependant, le fléau les suivait à la piste.
Les rangs s'éclaircissaient, et, pour comble d'horreur,
Les morts, reparaissant avec un air sinistre,
Épouvantaient les yeux et l'esprit et le cœur !

XIV

Éric se précipite et fuit ce cimetière.
"—Quelle nouvelle a-t-il qui le ramène ainsi ?"
"—Ce vaisseau, ce fantôme à la carène altière,
" Il n'a pas que son flanc qui soit sombre et noirci !.."
Une panique, alors, s'empare de la foule.
On retourne au rivage à force d'avirons.
Les amis, les parents, comme un flot qui s'écoule,
Abandonnent le port et tous les environs.

XV

Oh ! comme ils semblent lourds, chargés par l'épouvante
Ces bâteaux que la rame ébranle puissamment !
"—N'allez jamais revoir cette coque flottante :
" Fuyons, fuyons partout son affreux chargement !"
Et qu'ils sont soulagés quand la quille légère
Grince sur les cailloux dans le sable soyeux !
Comme ils ne tardent pas ! Comme ils s'en vont à terre !..
Mais la peste aborda tout aussi vite qu'eux !

XVI

Le spectre se promène, aveugle, sans parole,
Dans la pâle Cité qui, ce matin, fêtait,
Comme une fiancée, heureuse, jeune, folle,
L'arrivée au logis de l'époux qui tardait....

Les femmes de Bergen, d'une voix attendrie,
Parleront bien longtemps, sous leurs habits de deuil,
Du navire perdu rentrant dans la patrie
Avec la peste noire et l'effroi pour linceuil !

BENJAMIN SULTE.

Je m'arrêterais bien sur les plaisirs que j'éprouvai dans ma seconde visite à Chistiansund, qui a un charme tout particulier indépendamment de l'intérêt que j'y trouve par le fait que c'est le lieu d'où nous partons réellement " pour la maison ;" mais, quoique des pays étrangers, une population inconnue ou indifférente soient un légitime sujet de récits pour les voyageurs, nos amis et leurs agréables demeures n'y sont pas ; aussi, je garderai tout ce que j'ai à dire de ma gratitude pour notre excellent et hospitalier consul, M. Marck, et de mon admiration pour sa charmante femme, jusqu'à ce que je puisse vous dire de vive voix combien je souhaite que vous les connaissiez tous deux. Et maintenant, quoique bien loin de la Norvège et en route pour la demeure, c'est une affaire ennuyeuse (avec des brumes, des calmes et des vents contraires) de gagner Copenhague.

Nous avons trouvé le Scaw au milieu d'un épais brouillard, et nous avons vu les épaves de quatre navires qui s'y étaient jetés à terre ; nous même avons failli être mis en pièces par un vaisseau marchand que nous eûmes la consolation d'injurier dans notre langue vernaculaire, en nous servant des expressions de marins les plus énergiques.

Ces cinq jours furent certainement la seule période ennuyeuse de notre croisière. J'imagine qu'il y a quelque chose de magnétique dans le sol de notre

pays natal, qui nous explique ce désir impatient de le voir de nouveau, désir qui grandit en proportion de ce que la distance diminue; s'il en est ainsi, le pavé de Londres, ses couches de boue sale, grasse, décolorés par le gaz, commencèrent dès lors à exercer sur moi une influence qui s'accrut d'heure en heure; il est possible que la pensée de vous voir de nouveau ait été pour quelque chose dans cette impatience.

Quelqu'un (je pense que c'est Fuller) dit quelque part que "chaque personne avec laquelle nous conversons, chaque place où nous nous arrêtons, nous donne quelque chose où nous enlève quelque chose, soit en bien soit en mal ; considération frappante pour les navigateurs et les esprits sans repos, mais pensée consolante pour des voyageurs aux régions polaires où peu de créatures, à l'exception des phoques et des ours, peuvent souffrir de notre part, quoique pour nous, nous puissions dire qu'il y a de grandes et salutaires influences dans ces régions de glace, pour quelqu'un désireux d'y rester. Demain, je laisse Copenhague et mon bon Sigurdr, dont la société a été une source constante d'agrément pour Fitz et pour moi, durant tout le voyage. J'ai la confiance de laisser en lui un amical souvenir de notre trop courte liaison, et d'agréables pensées sur les places et les choses étranges que nous avons vues ensemble, de même que j'emporte avec moi un souvenir affectueux pour sa franche et loyale nature, de sa prompte sympathie et de son imperturbable bonne humeur. Depuis le jour où je l'embarquai, lui, un parfait étranger, jusqu'à la veille de notre séparation comme amis, à travers des scènes de malaise, et des scènes qui par-

fois mettaient à l'épreuve nos caractères, enfermés, comme nous le fûmes, pendant quatre mois dans une vie nécessairement close dans l'étroit espace de la cabine d'un petit vaisseau de quatre-vingts tonneaux, jamais il n'y eut l'ombre d'un nuage entre nous. Jamais aussi les mots : *un Islandais*, n'éveilleront à mes oreilles une froide ou antipathique association d'idées, et quoique mon imagination se soit complue dans le passé historique de cette singulière île, le présent m'inspirera toujours un intérêt plus profond et plus chaleureux par rapport à Sigurdr.

Demain, Fitz et moi nous partons pour Hambourg, et bientôt après, du moins aussi vite que les chemins de fer et les steamers pourront m'entraîner. je serai dans la joie de vous revoir.

J'ai été bien heureux de mon voyage, mais je crains que mes plaisirs ne vous aient causé plus d'une heure d'anxiété et d'attente.

FIN.

La Compagnie de Lithographie Burland-Desbarats, Imprimeur
5 et 7 rue Bleury, Montréal.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE I.

PAGE

CONTRE-TEMPS AU DÉBUT DU VOYAGE..... 1

LETTRE II.

L'ISLANDAIS—UN MODERNE SIR PATRICK SPENS..... 2

LETTRE III.

LOCH GOIL—LA LÉGENDE DU CLAN DES CAMPBELL 5

LETTRE IV.

A TRAVERS LES SOUNDS— STORNAWAY— ON PLACE LA STATUE DE LA PROUE— FITZ VA AUX PROVISIONS—SIR PATRICK SPENS NOUS REJOINT—ON LÈVE L'ANCRE..... 11

LETTRE V.

LE NORD DE L'ATLANTIQUE— VAGUES ESPAGNOLES— NOTRE CABINE PENDANT LA TEMPÊTE— LE MAL DE MER AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE— WILSON — UN PASSAGER SE SUICIDE — NOUS DÉBARQUONS A THULE 18

LETTRE VI.

REYKJAVIK— CONVERSATION LATINE— JE DEVIENS PROPRIÉTAIRE DE VINGT-SIX CHEVAUX — CANARDS DE EIDER — BESSETAD — SNORRO STURLESON — L'ANCIENNE COLONIE DU GROENLAND — FINLANDE — MARINS GENOIS AU QUINZIÈME SIÈCLE— DINER ISLANDAIS — DISCOURS LATIN APRÈS DINER —DÉPART DU TRAIN DE BAGAGE 29

LETTRE VII.

WILSON A CHEVAL — UN PLATEAU DE LAVE—THINGVALLA — ALMANNAGIA—RABNAGIA—NOTRE TENTE—LA PLAINE CREVASSÉE—NOYADE D'UNE SORCIÈRE—DÉBAT PARLEMENTAIRE, A. D. 1000—THANGBRAND LE MISSIONNAIRE—UN ATTRAPEUR DE MOUCHES ALLEMAND—LES MONTAGNES MYSTIQUES—SIR OLAF — HECLA — SKAPTA JOKUL — LE DÉLUGE DE FEU EN 1783—NOUS ATTEIGNONS LE GEYSIR—STROKR—BONNE FORTUNE DE FITZ — UNE ERUPTION — LE PRINCE NAPOLÉON — RETOUR — COMMERCE — POPULATION — MUTINERIE — " LA REINE HORTENSE "—LES SEPT HOLLANDAIS—UN BAL—HABITS BAS—VERS LE NORD..... 61

LETTRE VIII.

DÉPART DE REYKJAVIK— LE SNOEFELL— LA DAME DE FRODA ET LE CHAMPION DE BREIDJAVIK—L'ONUNDER FIORD—LA DERNIÈRE NUIT—TRAVERSÉE DU CERCLE POLAIRE—FÊTE A BORD DE LA "REINE HORTENSE"—LE PÈRE ARCTIQUE—LA GLACE—DISPARITION DU "SAXON"—LA BRUME—UN ADIEU DANS LA SOLITUDE 132

LETTRE IX.

EXTRAIT DU "MONITEUR" DU 31 JUILLET 1856..... 184

LETTRE X.

EGLOGUE— LA CHÈVRE—LA LAITIÈRE—UNE DAME LAPONNE—MANIÈRE DE FAIRE LA COUR EN LAPONIE—L'HOMME AUX CHEVAUX MARINS— LE "GULF STREAM"—LES COURANTS ARCTIQUES— EXPÉDITION DE NUIT — ALTEN — LA CHATELAINE DE KAAFIORD—ENCORE UNE FOIS AU NORD ! 197

LETTRE XI.

NOUS FAISONS VOILE POUR L'ILE DE L'OURS ET SPITZBERG—L'ILE CHÉRIE—BARENTZ—SIR HUGH WILLOUGHBY—TENTATIVE DE PARRY VERS LE POLE NORD — DANS LES GLACES—PREMIÈRE VUE DU SPITZBERG—WILSON—ESPOIR TROMPÉ—NOUS ATTEIGNONS LE 80° DE LATITUDE NORD—MER PLUS LIBRE—ATTERRAGE AU SPITZBERG—LA BAIE DES ANGLAIS—LE GLACIER DE LADY EDITH—UNE PHOTOGRAPHIE DE MINUIT — ET EGO IN ARCTIS — L'HIVER AU SPITZBERG — LA SAGA DE L'OURS — MONUMENT DU "FOAM"—VUE DE LA BANQUISE GROENLANDAISE—UNE TEMPÊTE—WILSON SUR LE MALSTROM—BRISANT DEVANT NOUS—PRISE DE VUE—THRONDGHJEM..... 221

LETTRE XII.

THRONDGHJEM—HARALD AUX LONGS CHEVEUX—LA DERNIÈRE BATAILLE DU ROI HACON—OLAF TRYGGVESSON— LE LONG SERPENT—SAINT OLAF—THORMOD LE SCALDE—LE IARD DE LADE —LA CATHÉDRALE—HARALD HARDRADA—LA BATAILLE DU PONT DE STANFORD—UN BAL NORVÉGIEN—ODIN ET SES PALADINS 274

LETTRE XIII.

COPENHAGUE—BERGEN—LA PESTE NOIRE—SIGURDR—RETOUR.. 307

Private

GOVERNMENT HOUSE.
OTTAWA.

Nov. 18th 1876.

My dear Monsieur Sulte

I hope you will allow me to present to you the accompanying little book as a slight homage from the author to the skill with which you have translated his verses into French.

Yours sincerely
Dufferin

Aux Dames Ursulines
des Trois-Rivières.

Quand je disparaîtrai, que deviendra ce livre ?
A peine un souvenir pour les indifférents.
C'est à votre Institut, mes sœurs, que je le livre.
Vous le préserverez des outrages du temps,
Vous me ferez revivre

Benjamin Sulte

Ottawa
15 juillet 1913.

Ho
D
re
in
ve
tra
yo

GOVERNMENT HOUSE,
OTTAWA.

May 25th 1876

Sir

I have been instructed by His Excellency The Earl of Dufferin to acknowledge the receipt of your letter of the 20th inst. and to inform you that he very much approves of the translation of the verses which you have forwarded to him.

Perhaps you would

be good enough to convey
to Monsieur Sulte His
Excellency's great satisfaction
with these verses.

I beg to enclose
you the Preface.

Yours faithfully
Wm Campbell

T. P. Bedard Esq.
Montreal.

onvey

i

s fact

ze

ly

Poste

C'est un plaisir pour moi de vous transmettre l'expression de la satisfaction de S. Ex. que vous trouverez en dedans.

Que la muse vous inspire aussi bien pour la peste noire, et il en tombera à la renverse d'admiration. amitiés & espo

J'ai recompensé 26/5/
futur mais dans
cette vie
au tout avancé
J. F. Bedard

/26

Bedeud